

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.

TOME HUITIÈME.

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ GIDE, LIBRAIRE, PLACE St.-SULPICE.

1797 (AN VI).



LETTRES DE RACINE *A SES AMIS.*

LETTRE I.

A M. LE VASSEUR. 1)

A Paris, le 5 septembre 1660.

L'ODE est faite, & je l'ai donnée à M. Vitart, pour la faire voir à M. Chapelain 2). S'il n'étoit point si tard, j'en ferois une autre copie pour vous; mais il est six heures du soir, & d'ailleurs je crains furieuse-

1) M. le Vasseur, si intime ami alors de mon pere & environ du même âge, étoit parent de M. Vitart.

2) Cette ode étoit *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart son oncle la porta à Chapelain.

ment le chagrin où vous met votre maladie, & qui vous rendroit peut-être aſſez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon ode. Cela m'embarraſſeroit, & l'autorité que vous avez ſur moi pourroit produire en cette rencontre un auſſi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins, comme il y a eſpérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

Quoi qu'il en ſoit, je vais vous écrire par avance une ſtance & demie. Ce n'eſt pas que je les croye les plus belles; mais c'eſt qu'elles ſont ſur l'entrée de la reine.

1) Qu'il vous faiſoit beau voir, en ce ſuperbe jour,
Où, ſur un char conduit par la Paix & l'Amour,
Votre illuſtre beauté triompha ſur mes rives!
Les Diſcords après vous ſe voyoient enchaînés.
Mais hélas! que d'âmes captives
Virent auſſi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont ſe vante le Tage,
Tout ce que l'Inde ſur ſes bords

---

1) Quoique Racine paroiſſe ſi content de ces vers, il ne conſerva pas les premiers. On critiqua apparemment *les Diſcords*, mot qui lui plaiſoit, & par lequel il vouloit imiter Malherbe. La ſtance ſuivante eſt telle qu'elle ſubſiſte aujourd'hui.

Vit jamais briller de tréſors,
Sembloit être ſur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
Dès qu'on jettoit les yeux ſur l'éclat nompareil
Dont vos ſeules beautés vous avoient entourée ?
Je ſçais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
Et moins digne d'être adorée,
Lorſqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Peut-être trouverez-vous d'autres ſtrophes qui ne vous paroîtront pas moins belles.

Je ne ſçais ſi vous avez connoiſſance de quelques lettres qui font un grand bruit. Elles ſont de M. le cardinal de Rets. Je les ai vues, mais en des mains dont je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quelque choſe de plus fort, comme un interdit. Cela paſſe ma portée.

Adieu.



LETTRE II.

AU MÊME.

À Paris, 8 ſeptembre 1660.

Je vous envoie mon ſonnet 1) c'eſt-à-dire un nouveau ſonnet; car je l'ai tellement changé hier au ſoir, que vous le méconnoîtrez. Mais je crois que vous

1) Racine fit en même temps le ſonnet qu'il appelle dans la lettre ſuivante ſon *triſte ſonnet*, à cauſe des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal, lorſqu'on y apprit qu'il faiſoit des vers. Le voici :

Il eſt temps que la nuit termine ſa carriere,
Un aſtre tout nouveau vient de naître en ces lieux;
Déjà tout l'horiſon s'apperçoit de ſes feux,
Il échauffe déjà dans ſa pointe premiere.

Et toi, fille du jour, qui naîs devant ton pere,
Belle Aurore, rougis, ou te cache à nos yeux.
Cette nuit, un ſoleil eſt deſcendu des cieux,
Dont le nouvel éclat efface ta lumiere.

Toi, qui dans ton matin paroîs déjà ſi grand,
Bel aſtre, puiſſes-tu n'avoir point de couchant!
Sois toujours en beautés une aurore naiſſante.

À ceux de qui tu ſors puiſſes-tu reſſembler!
Sois digne de Daphnis & digne d'Amaranthe.
Pour être ſans égal, il les faut égaler.

ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoiſſable, eſt ce qui vous le doit rendre plus agréable, puiſque je ne l'ai ſi défiguré que pour le rendre plus beau & plus conforme aux regles que vous me preſcrivîtes hier, qui ſont les regles mêmes du ſonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une ſuite ſi différente du commencement. Cela me choquoit de même que vous; car les poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conſcience ne les laiſſe jamais en repos. J'avois bien reconnu 1) ce défaut, quoique je fiſſe tout mon poſſible pour montrer que ce n'en étoit pas un: la force de vos raiſons étant ajoutée à celle de ma conſcience, a achevé de me convaincre. Je me ſuis rangé à la raiſon, & j'y ai auſſi rangé mon ſonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui eſt le plus conſidérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau ſonnet: ma conſcience ne me reproche plus rien, & j'en prends un aſſez bon augure. Je ſouhaite qu'il vous ſatisfaſſe de même.

J'ai lu toute la Callipédie 2), & je l'ai admirée. Il me ſemble qu'on ne peut faire de plus beaux vers

---

1) Le ſonnet paroît bien l'ouvrage d'un très-jeune homme; mais cette réflexion ſi juſte eſt remarquable dans un poëte ſi jeune.

2) Poëme latin, composé par Quillet.

latins. Balzac diroit qu'ils ſentent tout-à-fait l'ancienne Rome & la cour d'Auguſte, & que le cardinal du Perron les auroit lus de bon cœur. Pour moi qui ne ſçais pas ſi bien quel étoit le goût de ce cardinal, & qui m'en ſoucie fort peu, je me contente de vous dire mon ſentiment.

Vous trouverez dans cette lettre pluſieurs ratures; mais vous les devez pardonner à un homme qui ſort de table. Vous ſçavez que ce n'eſt pas le tems le plus propre pour concevoir les choſes bien nettement; & je puis dire avec autant de raiſon que l'auteur de la Callipédie, qu'il ne faut pas ſe mettre à travailler ſi-tôt après le repas.

Nimirùm crudam ſi ad læta cubilia portas
Perdicem, &c.

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvu que j'aie le plaiſir de vous entretenir; de même qu'il me feroit bien difficile d'attendre après la digeſtion de mon ſouper, ſi je me trouvois à la premiere nuit de mes noces. Je ne ſuis pas aſſez patient pour obſerver tant de formalités. Cela eſt pitoyable de ſe priver d'un entretien pour trois ou quatre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, & il faut que je parte avec lui, je vous écrirai plus au long une autre fois. *Vale & vive.*

LETTRE III.

AU MÊME.

A Paris, le 13 septembre 1660.

POURQUOI ne voulez-vous plus me venir voir, & aimez-vous mieux me parler par lettres? N'eſt-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité ſur moi, & que vous en conſerverez mieux la majeſté de l'empire? *Major è longinquo reverentia.* Croyez-moi, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de cette politique : vos raiſons ſont trop bonnes d'elles-mêmes, ſans être appuyées de ces ſecours étrangers. Votre préſence me ſeroit plus utile que votre abſence; car l'ode étant preſqu'imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain : il a marqué quelques changements à faire, je les ai faits, & j'étois très-embarraſſé pour ſçavoir ſi ces changements n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne ſçavois à qui m'adreſſer. M. Vitart eſt rarement capable de donner ſon attention à quelque choſe. M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces ſortes de choſes. Il aime mieux ne voir jamais une piece, quelque belle qu'elle ſoit, que de la voir une ſeconde

fois; ſi bien que j'étois près de conſulter, comme Malherbe, une vieille ſervante, ſi je ne m'étois apperçu qu'elle eſt janſeniſte comme ſon maître, & qu'elle pourroit me déceler 1): ce qui feroit ma ruine entiere, vu que je reçois encore touts les jours lettres ſur lettres, ou pour mieux dire, excommunications ſur excommunications, à cauſe de mon triſte ſonnet. Ainſi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi ſeul de la bonté de mes vers. Voyez combien votre préſence m'auroit fait de bien; mais puiſqu'il n'y a plus de remede, il faut que je vous rende compte de ce qui s'eſt paſſé. Je ne ſçais ſi vous vous y intereſſez, mais je ſuis ſi accoutumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaiſes, que je vous punirois moins que moi même, en vous les taiſant.

M. Chapelain a donc reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde: tout malade qu'il étoit, il l'a retenue trois jours, & a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien ſuivies. M. Vitart n'a jamais été ſi aiſe qu'après cette viſite; il me penſa confondre de reproches, à cauſe que je me plaignois de la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous euſſiez

---

1) Cet endroit fait connoître combien Racine craignoit de déplaire à Port-Royal, où l'on ne vouloit point qu'il fît de vers.

vu la chaleur & l'éloquence avec laquelle il me querella. Cela ſoit dit en paſſant.

Au ſortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre deſſein, comme vous ſçavez; il ne s'en put empêcher, & je n'en ſuis pas marri à préſent. M. Perrault lui dit auſſi de fort bonnes choſes qu'il mit par écrit, & que j'ai encore toutes ſuivies, à une ou deux près, où je ne ſuivrois pas Apollon lui-même 1). C'eſt la comparaiſon de Vénus & de Mars, qu'il récuſe à cauſe que Vénus eſt une proſtituée. Mais vous ſavez que quand les Poëtes parlent des dieux, ils les traitent en divinités, & par conſéquent comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes comme s'ils euſſent été des crimes; car aucun ne s'eſt aviſé de reprocher à Jupiter & à Vénus leurs adulteres: & ſi cela étoit, il ne faudroit plus introduire les dieux dans la poéſie, vu qu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, ſi on leur faiſoit bonne juſtice.

Mais en un mot, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers auſſi beaux qu'ils me ſont avantageux, puiſqu'il y parle de l'amour de Vénus.

---

1) Quelque docile que Racine fût aux conſeils qu'on lui donnoit, il avoit grande raiſon de ne pas l'être à cette critique pitoyable.

Telle n'eſt point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conquête d'un amant.

Voilà ce qui regarde leur cenſure : je ne vous dirai rien de leur approbation, ſinon que M. Perrault a dit que l'ode étoit très-bonne ; & voici les paroles de M. Chapelain 1), que je vous rapporterai comme le texte de l'évangile, ſans y rien changer. Mais auſſi *c'eſt M. Chapelain*, comme diſoit à chaque mot M. Vitart. *L'ode eſt fort belle, fort poétique, & il y a beaucoup de ſtances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repaſſe le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle piece.* Il a tant preſſé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui. Il veut qu'il me voye. Cette vue nuira bien ſans doute à l'eſtime qu'il a pu concevoir de moi.

Ce qu'il y a de plus conſidérable à changer, ça été une ſtance entiere, qui eſt celle des Tritons. Il s'eſt trouvé que les Tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais ſeulement dans la mer. Je les ai ſouhaité bien des fois noyés touts tant qu'ils ſont, pour

---

1) Chapelain étoit alors le ſouverain juge du Parnaſſe. Jamais poëte vivant n'a été en ſi grande vénération. *O quantum eſt in rebus inane!*

la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre ſtance. Mais *poiche da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je ſuis, *&c.*

LETTRE IV.

AU MÊME.

À Babylone 1) le 26 Janvier 1661.

Je ſçais que M. l'Avocat vous propoſa hier de venir me voir, & que cette propoſition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les dames pour aller voir des priſonniers. Dieu vous garde de l'être jamais. Je jure par toutes les divinités qui préſident aux priſons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Juſtice, ou Thémis en termes de poëtes); je jure donc par Thémis, que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, & que je me changerai en pierre, comme Niobé, pour être auſſi dur pour vous que vous l'avez été pour moi: au-lieu que M. l'Avocat ne ſera pas plutôt dans un des plus

1) Racine étoit alors à Chevreuſe: il date de Babylone par plaiſanterie, pour faire entendre qu'il y eſt captif, & qu'il s'ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

noirs cachots de la baſtille (car un homme de ſa conſéquence ne ſçauroit jamais être priſonnier que d'Etat) ; il n'y ſera pas plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer avec lui : & croyez que ma reconnoiſſance ira de pair avec mon reſſentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuie beaucoup à Babylone, & que je vous dois réciter les lamentations que Jérémie y a autrefois compoſées. Mais je ne veux pas vous faire pitié, puiſque vous n'en avez pas déjà eu pour moi. Je veux vous braver au contraire, & vous montrer que je paſſe fort bien mon temps. Je vais au cabaret 1) deux ou trois fois le jour. Je commande à des maçons, à des vitriers & à des menuiſiers qui m'obéiſſent aſſez exactement & me demandent de quoi boire. Je ſuis dans la chambre d'un duc & pair, voilà pour ce qui regarde le faſte : car dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'eſt grandeur que d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut aller.

J'ai des divertiſſements plus ſolides, quoiqu'ils paroiſſent moins. Je goûte touts les plaiſirs de la vie ſolitaire ; je ſuis tout ſeul, & je n'entends pas le moindre bruit. Il eſt vrai que le vent en fait beau-

---

1) C'étoit l'uſage alors d'aller au cabaret, comme on va aujourd'hui au caffé.

coup, & même jusqu'à faire trembler la maison; mais il y a un poëte qui dit:

O quàm jucundum est recubantem audire susurros
ventorum, & somnos, imbre juvante, sequi!

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage; mais je vous assûre qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, & je crois que le poëte vouloit parler de ces zéphirs flatteurs,

Che debattendo l'ali
Lusingano il sonno de' mortali.

Je lis des vers, je tâche d'en faire. Je lis les aventures de l'Arioste, & je ne suis pas moi-même sans aventure. Une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, nous irons au cabaret ensemble; on vous prendra pour un commissaire, & nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez; mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.



LETTRE V.

AU MÊME.

VOUS vous êtes fait, Monſieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec ſa vie, ſi vous n'y donnez ordre, & que vous ne lui fermiez la bouche par une lettre d'excuſes, qui faſſe le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi, dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la harangue fût fini ; je crus que le ſeul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, en diſant, *Monſieur a raiſon*, pour ne pas tomber dans cet inconvénient où me jetta autrefois le dur eſſai de ſa meurtriere éloquence.

J'étois à l'hôtel de Babylone, quand M. l'Avocat y apporta vos lettres. Mademoiſelle Vitart, liſant que vous alliez prendre les eaux de Bourbon, ne put s'empêcher de crier comme ſi vous étiez déjà mort. Elle dit cela avec chaleur ; M. Vitart s'en apperçut, prit la lettre, & après s'être frotté les yeux :

Tre volte, e quatro, e ſei, leſſe lo ſcritto.

Et ayant regardé enſuite Mademoiſelle Vitart, il lui

demanda *con il ciglio fieramente incarnato*, ce que tout cela vouloit dire. Elle fut obligée de lui dire quelques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.

Mais je fais réflexion que je ne vous parle point de votre poésie. J'ai tort, je l'avoue, & je devrois considérer qu'étant devenu poëte, vous êtes devenu sans doute impatient ; c'est une qualité inséparable des poëtes aussi bien que des amoureux, qui veulent qu'on laisse toutes choses, pour ne leur parler que de leur passion & de leurs ouvrages 1). Je ne vous parlerai point de votre amour : un homme aussi délicat que vous ne sçauroit manquer d'avoir fait un beau choix ; & je suis persuadé que votre belle mérite les adorations de touts tant que nous sommes, puisque vous l'avez jugé digne des vôtres, jusqu'à devenir poëte pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'Amour est celui de touts les dieux qui sçait mieux le chemin du Parnasse. Avec un si bon conducteur vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçu : d'ailleurs les muses vous connoissoient déjà de réputation ; & sçachant que vous étiez bien venu parmi toutes les dames, il ne faut point douter

---

1) Il y a apparence que ce jeune-homme, après s'être fait saigner, avoit envoyé à Racine des vers qu'il avoit faits pour une demoiselle. C'est sur son amour, sa poésie & sa saignée, qu'il le plaisante.

qu'elles ne vous aient fait le plus obligeant accueil du monde.

Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis.

Ils ne ſont pas ſeulement amoureux ; la Juſteſſe y eſt toute entiere. Néanmoins, ſi j'ôſe vous dire mon ſentiment ſur deux ou trois mots, celui de *radieux* eſt un peu trop antique pour un homme tout frais ſorti du Parnaſſe : j'aurois tâché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois auſſi retranché ces deux vers, *Ainſi*, *ſi comme nous*, & le ſuivant ; ou je leur aurois donné un ſens : car il me ſemble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuſerez peut-être de trop d'inhumanité, de traiter ſi rudement les fils aînés de votre muſe & de votre amour : je ne veux pas dire les fils uniques ; la muſe & l'amour n'en demeureront pas là ; mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, & que ce n'eſt point par flatterie que je vous loue, puiſque je prends la liberté de vous cenſurer. *Scito eum peſſimè dicere*, *qui laudabitur maximè.* En effet, quand une choſe ne vaut rien, c'eſt alors qu'on la loue déme-ſurément, & qu'on n'y trouve rien à redire, parce que tout y eſt également à blâmer. Il n'en eſt pas de même de vos vers ; ils ſont auſſi naturels qu'on le peut deſirer, & vous ne devez pas plaindre le ſang qu'ils vous ont coûté.

Ne

Ne vous amuſez pas pourtant à épuiſer vos veines pour continuer à faire des vers 1), ſi ce n'eſt qu'à l'exemple de la femme de Séneque, vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour; mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont bleſſé ſoient ſi ſanguinaires, & que ces marques de votre amour lui ſoient plus agréables qu'une ſanté forte & robuſte.

M. Duchêne eſt votre ſerviteur. M. d'Houy eſt ivre, tant je lui ai fait boire de ſantés. Et moi je ſuis tout à vous.

---

1) On voit par pluſieurs traits répandus dans ces lettres, que celui qui les écrivoit étoit né railleur.



LETTRE VI.

AU MÊME

A Paris le 3 juin 1661.

M. l'Avocat vient de m'apporter une de vos lettres, & veut abſolument que nous ſoyons réconciliés enſemble. Je gagne trop à cette réunion, pour m'y oppoſer. Auſſi bien, comme les choſes imparfaites recherchent naturellement de ſe joindre avec les plus parfaites, je ſerois un monſtre dans la nature, ſi étant *creux* 1) comme je ſuis, je refuſois de me joindre & de m'attacher au *ſolide*, tandis que ce même *ſolide* tâche d'attirer à lui ce même *creux*.

Quod quoniàm per ſe nequeat conſtare, neceſſe eſt Hærere.

C'eſt de Lucrece qu'eſt cette maxime; & c'eſt de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat. Et il faut bien que vous l'ayez lu auſſi, car il me ſemble que la lettre que vous avez écrite à ce grand

1) Ces plaiſanteries ſur le mot de *creux* roulent ſur ce que M. l'Avocat avoit toujours ce mot à la bouche, pour dire *inutile*, *frivole*, &c.

partiſan du *ſolide*, eſt toute pleine des maximes de mon auteur. Il dit, comme vous, qu'il ne faut pas que tout ſoit tellement *ſolide*, qu'il n'y ait un peu de *creux* parmi nous.

Nec tamen undiquè corporeâ ſtipata tenentur
Omnia naturâ ; namque eſt in rebus inane.

Mais ſortons de cette matiere, qui elle-même eſt trop *ſolide*, & mêlons-y un peu de notre *creux*.

Avouez, Monſieur, que vous êtes pris, & que vous laiſſerez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuſes eaux de Bayes : c'eſt un lac célebre en Italie, quand il ne le ſeroit que par les louanges d'Horace & des autres poëtes latins. On y alloit en ce temps, & peut-être y va-t-on encore, comme vos ſemblables vont à Bourbon & à Forges. Ces eaux ſont chaudes comme les vôtres, & il y a un auteur qui en rapporte une plaiſante raiſon. Je voudrois, pour votre ſatisfaction, que cet auteur fût, ou Italien ou Eſpagnol ; mais la deſtinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Bayes, & voici ce qu'il en dit à-peu-près.

C'eſt-là qu'avec le dieu d'Amour
Venus ſe promenoit un jour.
Enfin, ſe trouvant un peu laſſe,
Elle s'aſſit ſur le gazon :

Mais ce mauvais petit garçon,
Qui ne peut ſe tenir en place;
Lui répondit: çà, votre grâce;
Je ne ſuis point las comme vous.
Venus, ſe mettant en courroux,
Lui dit: fripon, vous aurez ſur la joue,
. . . .
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vînt s'aſſeoir à ſes genoux.
Cependant touts ſes petits freres,
Les Amours qu'on nomme vulgaires,
Peuples qu'on ne ſçauroit nombrer,
Paſſoient le temps à folâtrer.

Ce ſeroit le perdre à crédit, que de m'amuſer à vous faire le détail de touts les jeux: vous vous imaginez bien quels peuvent être les paſſe-temps d'une troupe d'enfants qui ſont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien auſſi que les Jeux & les Ris,
Dont Venus fait ſes favoris,
Et qui gouvernent ſon empire,
Ne manquoient pas de jouer & de rire.



LETTRE VII.

A M. DE LA FONTAINE.

A Uſez, le 11 novembre 1661.

J'AI bien vu du pays & j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de ſonger toujours autant à vous que je faiſois, lorſque nous nous voyions touts les jours.

Avant qu'une fievre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne ſçais pas ſous quelle conſtellation je vous écris préſentement; mais je vous aſſûre que je n'ai point encore fait tant de vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout à fait oublié le métier. Seroit-il poſſible que les muſes euſſent plus d'empire en ce pays que ſur les rives de la Seine? Nous le reconnoîtrons dans la ſuite. Cependant je commencerai à vous dire en proſe, que mon voyage a été plus heureux que je ne penſois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie juſqu'à Lyon; notre compagnie

étoit gaie & aſſez plaiſante : il y avoit trois Huguenots, un Anglois, deux Italiens, un Conſeiller du châtelet, deux Secrétaires du Roi, & deux de ſes Mouſquetaires ; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas touts les ſoirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit ; car j'avois fort bien retenu cela de M. Botreau, & je lui en ſuis infiniment obligé : ainſi j'ai toujours été bien couché ; & quand je ſuis arrivé à Lyon, je ne me ſuis ſenti non plus fatigué que ſi du quartier de ſainte Genevieve j'avois été à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne ſuis reſté que deux jours, & je m'embarquai ſur le Rhône avec deux Mouſquetaires de notre troupe, qui étoient du Pont-Saint-Eſprit ; nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaiſſeau tout neuf & bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays : car il n'y a pas trop de ſûreté de ſe mettre ſur le Rhône qu'à bonnes enſeignes : néanmoins comme il n'avoit point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avoit perdu beaucoup de ſa rapidité ordinaire.

On pouvoit, ſans difficulté,
Voir ſes Naïades toutes nues,
Et qui, honteuſes d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,

Cherchoient des places inconnues.
Ces nymphes ſont de gros rochers,
Auteurs de mainte ſépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de viſage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours ſur le Rhône, & nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guere entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrût à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une ſervante un pot-de-chambre, elle mît un réchaud ſous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les ſuites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui ſe ſert d'un réchaud dans ſes néceſſités de nuit. Mais c'eſt encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant beſoin d'un interprete, qu'un Moſcovite en auroit beſoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'eſt un langage mêlé d'eſpagnol & d'italien; & comme j'entends aſſez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres & pour me faire entendre. Mais il arrive ſouvent que je perds toutes mes meſures; comme il arriva hier, qu'ayant beſoin de petits clous à broquette pour ajuſter ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes; il m'apporta inconti-

nent trois bottes d'allumettes : jugez s'il y a ſujet d'enrager en de ſemblables mal-entendus; cela iroit à l'infini, ſi je voulois dire touts les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi.

Au reſte, pour la ſituation d'Uſez, vous ſçaurez qu'elle eſt ſur une montagne fort haute, & cette montagne n'eſt qu'un rocher continuel : ſi bien qu'en quelque temps qu'il faſſe, on peut aller à pied ſec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent ſont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuſes pourtant : car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puiſſe avoir ; mais Dieu me préſerve de ſentir jamais une amertume pareille à celle que je ſentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant : & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des leſſives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire ſert ici de beurre, & j'appréhendois bien ce changement : mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les ſauſſes, & ſans mentir, il n'y a rien de meilleur. On ſent bien moins l'huile qu'on ne ſentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'eſt aſſez vous parler d'huile, & vous me pourrez repro-

cher, plus justement qu'on ne faisoit à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne vous pas ennuyer. Je ne me sçaurois empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris : mais, sans mentir, on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est & pour le nombre & pour l'excellence ; il n'y a pas une villageoise, pas une savetiere qui ne disputât de beauté avec les Fouillon & les Menneville. Si le pays de soi avoit un peu de délicatesse, & que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes, & s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum & succi plenum.

Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce seroit profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matiere. *Domus mea, domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à

fait, il faut du moins que je ſois muet. Car, voyez-vous ! il faut être régulier avec les réguliers 1), comme j'ai été loup avec vous & avec les autres loups vos comperes. Adiou, ſias.

LETTRE VIII.

A M. VITART.

A Uſez, le 15 novembre 1661.

Il y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Eſprit & que je vins à Uſez, où je fus reçu de mon oncle avec toutes ſortes d'amitiés. Il m'a donné une chambre auprès de lui, & il prétend que je le ſoulagerai un peu dans le grand nombre de ſes affaires ; je vous aſſûre qu'il en a beaucoup. Non-ſeulement il fait toutes celles du dioceſe ; mais il a même l'adminiſtration de tous les revenus du chapitre, juſqu'à ce qu'il ait payé 80 mille livres de dettes où le chapitre s'eſt engagé. Il s'y entend tout-à-fait, & il n'y a point de D. Côme 2) dans ſon affaire. Avec

1) Racine étoit chez ſon oncle, chanoine de Sainte-Genevieve.

2) Moine dont Racine ſe plaint encore dans la ſuite, & qui le traverſa dans la recherche d'un bénéfice.

tout cet embarras, il a encore celui de faire bâtir. Il eſt fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démiſſoire; il m'auroit déja mené à Avignon pour y prendre la tonſure; & la raiſon de cela eſt que le bénéfice qui viendra à vaquer eſt à ſa nomination. Si vous pouviez me faire avoir un démiſſoire, vous m'obligeriez infiniment; il faudra l'envoyer demander à Soiſſons. Au reſte nous ne laiſſerons pas d'aller à Avignon, car mon oncle veut m'acheter des livres, & il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, & je vous aſſûre que je n'ai pas encore eu la curioſité de voir la ville d'Uſez, ni quelque perſonne que ce ſoit. Il eſt bien-aiſe que j'apprenne un peu de théologie dans ſaint Thomas 1), & j'en ſuis tombé d'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde le plus aiſément du monde à tout ce qu'il veut: il me témoigne toutes les tendreſſes poſſibles. Il me demande touts les jours mon ode de la paix; & non-ſeulement lui, mais touts les chanoines m'en demandent. J'avois négligé d'en apporter des exemplaires: ſi vous en avez encore, je vous prie d'en faire bien couper les marges & de me les envoyer.

On me fait ici force careſſes à cauſe de mon oncle: il n'y a pas un curé ni un maître d'école qui

---

1) Un jeune poëte devoit trouver cette lecture bien ſeche; mais Racine n'aimoit que l'étude.

ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne ſçaurois répondre que par des révérences, car je n'entends pas le françois de ce pays-ci, & on n'y entend pas le mien; ainſi je tire le pied fort humblement, & je dis, quand tout eſt fait, *adiou*, *ſias*. Je ſuis marri pourtant de ne les point entendre; car ſi je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je ſuis perdu ſi cela eſt; car en ce pays les civilités ſont encore plus en uſage qu'en Italie. Je ſuis épouvanté touts les jours de voir des villageois, pieds nuds ou enſabotés (ce mot doit bien paſſer, puiſque *encapuchoné* a paſſé), qui font des révérences comme s'ils avoient appris à danſer toute leur vie : outre cela ils cauſent des mieux, & j'eſpere que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous aſſûre qu'on y eſt fin & délié. J'ai cru qu'il falloit vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici : une autre fois j'abuſerai moins de votre loiſir.



LETTRE IX.

A M. LE VASSEUR.

A Usez, le 24 novembre 1661.

Je ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma premiere lettre. Mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, & épargnez-vous à vous-même de grosses injures que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur. *Non contemptus amor vires habet.*

J'ai été à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés; mais la ville est assurément aussi belle & aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume; il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chieder bocca.

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma con-

noiſſance avoit entrepris. Les Jéſuites avoient fourni les deviſes qui ne valoient rien du tout : ôtez tout cela, tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris aſſez bien garde pour vous en faire le détail : j'étois détourné par d'autres ſpectacles ; il y avoit tout autour de moi des viſages qu'on voyoit à la lueur des fuſées ; & dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avois ; il n'y en avoit pas une à qui vous n'euſſiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *ne faſtidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religioſum, ſi te adorari permiſeris.* Mais pour moi je n'avois garde d'y penſer, je ne les regardois pas même en ſûreté 1) ; j'étois en la compagnie d'un révérend pere de ce chapitre, qui n'aimoit point fort à rire.

E parea, più ch' alcun foſſe mai ſtato,
Di conſcienza ſcrupuloſa e ſchiva.

Il falloit être ſage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes ; mais j'y trouvai encore d'autres choſes qui me plûrent fort, ſur-tout les arènes.

C'eſt un grand amphithéâtre un peu en ovale,

---

1) Pluſieurs traits répandus dans ces lettres ſont voir que Racine étoit, dans ſa jeuneſſe, fort gai, & toujours fort ſage.

tout bâti de prodigieuſes pierres, longues de deux toiſes, qui ſe tiennent là depuis plus de ſeize-cents ans ſans mortier & par leur ſeule peſanteur. Il eſt tout ouvert en dehors par de grandes arcades, & en dedans ce ne ſont autour que de grands ſiéges où tout le peuple s'aſſéyoit pour voir les combats des bêtes & des gladiateurs. Mais c'eſt aſſez vous parler de Nîmes & de ſes raretés, peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde, vous ne vous en mettez guere en peine; de vous dire qu'on doit cette ſemaine créer des conſuls, cela vous touche fort peu. Cependant c'eſt une belle choſe de voir le compere cardeur, & le menuiſier gaillard avec la robe rouge, comme un préſident, donner des arrêts & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de conſuls, il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon, qui doit l'emporter ſur les plus fameux diſeurs de quolibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de ſortie; car ſans billet les chaînes du Rhône ne ſe levent point. Il me fit des dépêches fort gravement; & après, quittant un peu cette gravité magiſtrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda: *Quid novi? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre?* Je répondis qu'on

ne ſçavoit pas encore à quoi le roi ſe réſoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'eſt pas parent du Pere Souffrant.* Je fis bien paroître que je ne l'étois pas non plus; je lui fis la révérence, & le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout ſeul; j'ai voulu que vous me tinſſiez compagnie, & c'eſt pourquoi je vous fait part de cette marauderie. Enragez donc, & ſi vous ne trouvez point de termes aſſez forts pour faire des imprécations, dites, avec l'emphatiſte Brébeuf,

A qui, Dieux tout-puiſſants, qui gouvernez la terre,
A qui réſervez-vous les éclats du tonnerre?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de ſemblables nouvelles. Adieu.



LETTRE

LETTRE X.

A MADEMOISELLE VITART.

A Uſez, le 26 décembre 1661.

Je penſois bien me donner l'honneur de vous écrire il y a huit jours, mais il me fut impoſſible de le faire ; je ne ſçais pas même ſi j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous ſçaurez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à préſent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un temps que je le faiſois aſſez exactement, & il ne me falloit pas beaucoup de temps pour faire une lettre aſſez paſſable ; mais ce temps-là eſt paſſé pour moi ; il me faut ſuer ſang & eau pour faire quelque choſe qui mérite de vous l'adreſſer ; encore ſera-ce un grand haſard ſi j'y réuſſis. La raiſon de cela eſt que je ſuis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je ſongeois ſeulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieues de vous, cela me mettoit en train, & c'étoit bien autre choſe quand je vous voyois en perſonne ; c'étoit alors que les paroles ne me coûtoient rien, & que je cauſois d'aſſez bon cœur ; au-lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée ; & quoique je ſonge aſſez fortement à vous, je ne

ſçaurois pourtant empêcher qu'il n'y ait cent-cinquante lieues entre vous & votre idée. Ainſi il m'eſt un peu difficile de m'échauffer ; & quand mes lettres ſeroient aſſez heureuſes pour vous plaire, que me ſert cela ? J'aimerois mieux recevoir un ſoufflet, ou un coup de poing de vous, comme cela m'étoit aſſez ordinaire, qu'un grand merci qui viendroit de ſi loin. Après tout, il vous faut écrire, & il m'en faut revenir là : mais que vous mander ? Sans mentir, je n'en ſçais rien pour le préſent. Faites-moi une grâce, donnez-moi le temps juſqu'au premier ordinaire pour y ſonger ; & je vous promets de faire merveille, j'y travaillerai plutôt jour & nuit ; auſſi bien vous avez pluſieurs affaires : vous avez à préparer le logis au Saint-Eſprit 1), qui doit venir dans huit jours à l'hôtel de Luynes ; travaillez donc à le recevoir comme il mérite, & moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'eſt pas une petite entrepriſe, vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu de loiſir. Ne ſoyez point en colere de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois ; c'eſt bien aſſez que je ſois ſi loin de votre préſence, ſans me bannir encore de votre eſprit.

---

1) M. le duc de Chevreuſe.

LETTRE XI.

A M. LE VASSEUR.

A Uſez, le 28 décembre 1661.

DIEU merci, voici de vos lettres; que vous en êtes devenu grand ménager! j'ai vu que vous étiez libéral, & il ne ſe paſſoit gueres de ſemaines, lorſque vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écriviſſiez une fois ou deux, & non-ſeulement à moi, mais à des gens à qui vous n'aviez preſque jamais parlé, tant les lettres vous coûtoient peu. Maintenant elles ſont plus clair-ſemées, & c'eſt beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine de ce changement, & j'enrageois de voir qu'une ſi belle amitié ſe fût ainſi évanouie, *en dextra fideſque!* m'écriois-je.

E'l cor pien di ſoſpir' parea un Mongibello,

lorſqu'heureuſement votre lettre m'eſt venu tirer de toutes ces inquiétudes, & m'a appris que la raiſon pourquoi vous ne m'écriviez pas, c'eſt que mes lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne, Monſieur, il me ſera fort aiſé d'y remédier; & il m'eſt ſi naturel de faire de méchantes lettres, que j'eſpere,

avec la grâce de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre à l'avenir, & j'attends dès à-préſent des réponſes par touts les ordinaires. Mais parlons plus ſérieuſement, avouez que tout au contraire vous croyez les vôtres trop belles pour être ſi facilement communiquées à de pauvres provinciaux comme nous. Vous avez raiſon, ſans doute, & c'eſt ce qui me fâche le plus : car il ne vous eſt pas aiſé, comme à moi, de faire de mauvaiſes lettres ; & ainſi je ſuis fort en danger de n'en guères recevoir.

Après tout, ſi vous ſçaviez la manière dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne ſont pas profanées pour tomber entre mes mains : car, outre que je les reçois avec toute la vénération que méritent les belles choſes, c'eſt qu'elles ne me demeurent pas long-temps, & elles ont le vice dont vous accuſez les miennes injuſtement, qui eſt de courir les rues : & vous diriez qu'en venant en Languedoc elles ſe veulent accommoder à l'air du pays ; elles ſe communiquent à tout le monde, & ne craignent point la médiſance : auſſi ſçavent-elles bien qu'elles en ſont à couvert ; chacun les veut voir, & on ne les lit pas tant pour apprendre des nouvelles, que pour voir la façon dont vous les ſçavez débiter.

Continuez donc, s'il vous plaît, ou plutôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne feroit

que par charité. Je ſuis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je ſçais, je le déſapprends touts les jours, & je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui eſt auſſi peu françois que le bas breton. 1)

Ipſe mihi videor jam dedidiciſſe latinè,
Nam didici geticè, ſarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faiſoit pitié quand vous ſongiez qu'un ſi galant homme que lui étoit obligé à parler ſcythe, lorſqu'il étoit relégué parmi ces barbares; cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût ſi à plaindre que moi. Ovide poſſédoit ſi bien toute l'élégance romaine, qu'il ne la pouvoit jamais oublier; & quand il feroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux eſprits de la cour d'Auguſte: au-lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je ſuis en danger de tout perdre en moins de ſix mois, & de n'être plus intelligible ſi je reviens jamais à Paris. Quel plaiſir aurez-vous, quand je ferai

---

1) Ces plaintes, l'exactitude de l'orthographe de ces lettres écrites à la hâte, les coups de crayon qu'on trouve de lui ſur les remarques & le Quinte-Curce de Vaugelas, prouvent combien il avoit à cœur de bien poſſéder la langue françoiſe.

devenu le plus grand payſan du monde ? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos lettres me tiendront lieu de livres & d'académie.

Mais à propos d'académie, que le pauvre Péliſſon eſt à plaindre, & que la conciergerie eſt un méchant poſte pour un bel eſprit ! Touts les beaux-eſprits du monde ne devroient-ils pas faire une ſolemnelle députation au roi pour demander ſa grâce ? Les muſes elles-mêmes ne devroient-elles pas ſe rendre viſibles afin de ſolliciter pour lui ?

Nec vos, Pierides, nec ſtirps Latonia, veſtro
Docta ſacerdoti turba tuliſtis opem !

Mais on voit peu de gens que la protection des muſes ait ſauvés des mains de la juſtice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne ſe fût jamais mêlé que de belles choſes, & la condition de roitelet en laquelle il s'étoit métamorphoſé, lui eût été bien plus avantageuſe que celle de financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat 1) que le *ſolide* n'eſt pas toujours le plus ſûr, puiſque M. Peliſſon ne s'eſt perdu que pour l'avoir préféré au *creux* ; & ſans mentir, quoiqu'il faſſe bien *creux* ſur le Parnaſſe, on y eſt pourtant

1) Racine en veut toujours à ce M. l'Avocat, qui avoit ſans ceſſe à la bouche le mot de *creux*.

plus à ſon aiſe que dans la conciergerie ; & il n'y a point de plaiſir d'avoir place dans les hiſtoires tragiques, duſſent-elles être écrites de la main de M. Péliſſon lui-même.

Je ſalue M. l'Avocat, & je differe de lui écrire afin de laiſſer un peu paſſer ce reſte de mauvaiſe humeur que ſa maladie lui a laiſſée, & qui lui feroit peut-être maltraiter les lettres que je lui enverrois. Il n'y a point de plaiſir d'écrire à des gens qui ſont encore dans les remedes, & c'eſt trop expoſer des lettres. Je ſalue très-humblement toute votre maiſon ; *ipſa ante alias pulcherrima Dido.*

Nous ſçavons la naiſſance du dauphin. J'aurois peut-être chanté quelque choſe de nouveau ſur cette matiere ſi j'euſſe été à Paris : mais ici je n'ai pu chanter rien que le *te deum.* Mandez-moi, s'il vous plaît, qui aura le mieux réuſſi de touts les chantres du Parnaſſe ; je ne doute pas qu'ils n'emploient tout le crédit qu'ils ont auprès des muſes pour en recevoir de belles & magnifiques inſpirations. Si elles continuent à vous favoriſer, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque choſe.

Incipe ; ſi quid habes ; & te fecêre poëtam.
Pierides.

LETTRE XII.

A M. VITART.

A Usez, les 17 & 24 janvier 1662.

Les plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici, & jamais le mois de mai ne vous paroît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant,
Depuis qu'il part de l'orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.

La vapeur des brouillards ne voile point les cieux ;
Touts les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues ;
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts ;
Et, dans le plus fort des hivers,
Nos campagnes sont revétues
De fleurs & d'arbres toujours verds.

Les ruisseaux respectent leurs rives,
Et leurs Nayades fugitives,
Sans sortir de leur lit natal,
Errent paisiblement, & ne sont point captives
Sous une prison de crystal.

Touts nos oiſeaux chantent à l'ordinaire,
Leurs goſiers n'étant point glacés,
Et n'étant pas forcés
De ſe cacher ou de ſe taire,
Ils font l'amour en liberté
L'hiver comme l'été.

Enfin, lorſque la nuit a déployé ſes voiles,
La lune, au viſage changeant,
Paroît ſur un trône d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles.
Le ciel eſt toujours clair tant que dure ſon cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

J'ai fait une aſſez longue pauſe en cet endroit, parce que, lorſque j'écrivois ces vers, il y a huit jours, la chaleur de la poéſie m'emporta ſi loin que je ne m'apperçus pas qu'il étoit trop tard pour porter mes lettres à la poſte. Je commence aujourd'hui 24 Janvier; mais il eſt arrivé un aſſez plaiſant changement; car, en reliſant mes vers, je reconnoîs qu'il n'y en a pas un de vrai; il ne ceſſe de pleuvoir depuis trois jours, & l'on diroit que le temps a juré de me faire mentir. J'aurois autant ſujet de faire une deſcription du mauvais temps, comme j'en ai fait une du beau; mais j'ai peur que je ne m'engage encore ſi avant que je ne puiſſe achever cette lettre que dans huit jours, auquel temps peut-être le ciel ſe ſera remis au beau. Je n'aurois jamais fait: cela

m'apprend que cette maxime eſt bien vraie, *la vita al fin, il dì loda la ſera.*

Cette ville eſt la plus maudite ville du monde. Les habitants ne travaillent à autre choſe qu'à ſe tuetr tous tant qu'ils ſont, ou à ſe faire pendre; il y a toujours ici des commiſſaires; cela eſt cauſe que je n'y veux faire aucune connoiſſance, puiſqu'en faiſant un ami je m'attirerois cent ennemis; ce n'eſt pas qu'on ne m'ait preſſé pluſieurs fois & qu'on ne ſoit venu me ſolliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies; car on a trouvé mon ode chez une dame 1) de la ville, & on eſt venu me ſaluer comme auteur; mais tout cela ne ſert de rien, *mens immota manet.* Je n'aurois jamais cru être capable d'une ſi grande ſolitude, & vous-même n'aviez jamais tant eſpéré de ma vertu.

Je paſſe tout le temps avec mon oncle, avec ſaint Thomas & Virgile; je fais force extraits de théologie, & quelques-uns de poéſie: voilà comme je paſſe le temps, & je ne m'ennuie pas, ſur-tout quand j'ai reçu quelques lettres de vous; elles me ſervent de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toutes ſortes de bons deſſeins pour moi: mais il n'en a point encore d'aſſuré, parce que les affaires du chapitre ſont encore incertaines.

---

1) La Nymphe de la Seine.

J'attends toujours un démiſſoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds juſqu'à la tête; la mode de ce pays eſt de porter un drap d'Eſpagne qui eſt fort beau, & qui coûte vingt-trois livres, il m'en a fait faire un habit; j'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occaſion de me pourvoir de quelque choſe, & ce ſera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes, ſi je puis, car je ne puis rien faire avant ce temps. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçues de moi, j'en rougis à l'heure que je vous parle; *erubuit puer, ſalva res eſt.* Mais mes affaires n'en vont pas mieux; & cette ſentence eſt bien fauſſe, ſi ce n'eſt que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoiſſance de tout ce que je vous dois, dont je me ſouviendrai toute ma vie.



LETTRE XIII.

A MADEMOISELLE VITART.

A Ufez, le 24 Janvier 1662.

Ce billet n'eft qu'une continuation de promeffes & une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une lettre raifonnable, & après quinze jours d'intervalle je fuis fi malheureux que de n'y pouvoir fatisfaire encore aujourd'hui, & je fuis obligé de remettre à un autre jour. Toutes ces remifes ne font pour moi qu'un furcroît de dettes dont il me fera fort difficile de m'acquitter : car vous attendez peut-être de recevoir quelque chofe de beau, puifque je prends tant de temps pour m'y préparer; ayez la charité de perdre cette opinion, & de vous attendre plutôt à être fort mal payée, car je vous ai déjà avertie que je fuis un très-mauvais payeur. Quand je n'étois pas fi loin de vous, je vous payois affez bien, ou du moins je le pouvois faire ; car vous me fourniffiez affez libéralement de quoi m'acquitter envers vous, j'entends de paroles : vous êtes trop riche, & moi trop pauvre pour vous pouvoir payer d'autre chofe. Cela veut dire,

Que j'ai perdu tout mon caquet,
Moi qui ſçavois fort bien écrire,
Et jaſer comme un perroquet.

Mais quand je ſçaurois encore jaſer des mieux, il faut que je me taiſe à préſent; le meſſager va partir, & il ne faut pas faire attendre le meſſager d'une grande ville comme eſt Uſez. Pardonnez donc, & attendez encore huit jours.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

A Uſez, le 31 Janvier.

Que votre colere eſt charmante,
Belle & généreuſe Amaranthe !
Qu'il vous ſied bien d'être en courroux !
Si les grâces jamais ſe mettoient en colere,
Le pourroient-elles faire
De meilleure grace que vous ?

Je confeſſe ſincerement
Que je vous avois offenſée,
Et cette cruelle penſée
M'étoit un horrible tourment.
Mais depuis que vous-même en ayez pris vengeance,
Un ſi glorieux châtiment
Me paroît une récompenſe.

Les reproches même ſont doux
Venant d'une bouche ſi chere :
Mais ſi je méritois d'être loué de vous,
Et que je fuſſe un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux !

Je m'en vais donc faire tout mon poſſible pour venir à bout d'un ſi grand deſſein ; je ſerai heureux ſi vous pouvez vous louer de moi avec autant de juſtice que vous vous en plaignez : & je ferois de mon côté un fort bel ouvrage, ſi je ſçavois dire vos vertus avec autant d'eſprit que vous dites les miennes. Je ne vous accuſerai point de me flatter, vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vaſſeur, & que vous ſçavez également peindre cet amoureux, admirant le portrait de ſa belle.

Je me l'imagine en effet,
Tout languiſſant & tout défait,
Qui gémit & ſoupire aux pieds de cette image.
Il contemple ſon beau viſage,
Il admire ſes mains, il adore ſes yeux,
Il idolâtre tout l'ouvrage.
Puis, comme ſi l'Amour le rendoit furieux,
Je l'entends s'écrier : que cette image eſt belle !
Mais que la belle même eſt bien plus belle qu'elle !
Le peintre n'a bien imité
Que ſon inſenſibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez aſſez de puiſſance

pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée à le charmer lui-même autrefois, auſſi bien que beaucoup d'autres. Poſſédé comme il l'eſt de cette idée, il ne faut pas s'étonner s'il a voulu marier M. d'Houy avec une fille hydropique : il n'y penſoit pas, à moins qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuſe ; je crois qu'elle ne repoſera pas de long-temps, ſi elle attend que vous vous repoſiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément, mais je ſuis à couvert des coups ; vous pouvez néanmoins vous adreſſer à mon lieutenant M. d'Houy, il ne tiendra pas cette qualité à déshonneur.

Vous m'avez mis en train, comme vous voyez, & vos lettres ont ſur moi la force qu'avoit autrefois votre vue : mais je ſuis obligé de finir plutôt que je ne voudrois, parce que j'ai encore cinq lettres à écrire ; j'eſpere que vous me donnerez, en vertu de ces cinq lettres, la permiſſion de finir ; & en vertu de la ſoumiſſion & du reſpect que j'ai pour vous, la permiſſion de me dire votre paſſionné ſerviteur.

Vous m'excuſerez ſi j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choſes, que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choſes du monde.

LETTRE XV.

A M. LE VASSEUR.

A Ufez, le 3 février 1662.

J'AVOUE que ma réponfe ne vient que huit jours après votre lettre; mais à quoi bon m'excufer pour un délai de huit jours? Vous ne faites point tant de cérémonies, quand vous avez été deux mois fans fonger feulement fi je fuis au monde. C'eft affez pour vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre efprit depuis que je ne fuis plus en votre compagnie; mais à d'autres! il faudroit que j'euffe perdu tout le mien, fi je recevois de telles galanteries en paiement. Je fçais ce qui vous occupe fi fort, & ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat:* oui, c'eft cela même qui vous occupe.

Amor che folo i cor' leggiadri invefce.

Et je ne m'étonne pas qu'un cœur fi tendre que le vôtre, & fi difpofé à recevoir les douces impreffions de l'amour, foit enchanté d'une fi belle perfonne.

Socrate

Socrate s'y trouveroit pris,
Et, malgré ſa philoſophie,
Il feroit ce qu'a fait Pâris,
Et le feroit toute ſa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous laſſiez de voir tant de vers dans une ſeule lettre. *Te amor noſtrî poëtarum amantem reddidit.*

Loin de trouver à redire à votre amour, je vous loue d'un ſi beau choix, & d'aimer avec tant de diſcernement, s'il peut y avoir du diſcernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi, l'amour vous tient bonne compagnie; il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie aſſez beſoin de compagnie en ce pays: mais j'aime mieux être ſeul que d'avoir un hôte ſi dangereux.

Je ſuis confiné dans un pays qui a quelque choſe de moins ſociable que le Pont-Euxin; le ſens commun y eſt rare, & la fidélité n'y eſt point du tout; il ne faut qu'un quart-d'heure de converſation pour vous faire haïr un homme: auſſi, quoiqu'on m'ait ſouvent preſſé d'aller en compagnie, je ne me ſuis point encore produit; il n'y a ici perſonne pour moi. *Non homo, ſed littus, atque aer, & ſolitudo mera.* Jugez ſi vos lettres ſeront bien reçues: mais vous êtes attaché ailleurs.

Il cor preſo ivi come peſce à l'hamo.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Le 28 mars 1662.

On ne parle ici que de la merveilleuſe conduite du roi, du grand ménage de M. Colbert, & du procès de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mandez rien du tout ; mais, pour vous dire le vrai, j'aime encore mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulieres.

J'ai eu tout le loiſir de lire l'ode de M. Perrault : auſſi l'ai-je relue pluſieurs fois, & néanmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître ſon ſtyle : & je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui, ſi vous ne m'en aſſuriez. Il m'a ſemblé que je n'y trouvois point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprimer ; je n'y ai point vu, ce me ſemble, aucune trace d'un eſprit auſſi net que le ſien m'a toujours paru, & j'euſſe gagé que cette ode avoit été taillée comme à coups de marteau par un homme qui n'avoit jamais fait que de méchants vers. Mais je crois que l'eſprit de M. Perrault eſt toujours le même, & que le ſujet ſeulement lui a manqué : car en effet il y a

long-temps que Cicéron a dit que c'étoit une matiere bien ſtérile que l'éloge d'un enfant en qui l'on ne pouvoit louer que l'eſpérance, & toutes ces eſpérances ſont tellement vagues qu'elles ne peuvent fournir des penſées ſolides. Mais je m'oublie ici, & je ne ſonge pas que je dis cela à un homme qui s'y entend mieux que moi. Si je juge mal, & que mes penſées ſoient éloignées des vôtres, remettez cela ſur la barbarie de ce pays, & ſur ma longue abſence de Paris, qui, m'ayant ſéparé de vous, m'a peut-être entiérement privé de la bonne connoiſſance des choſes.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit où j'ai reconnu M. Perrault; c'eſt lorſqu'il parle de Joſué & qu'il amene là l'écriture ſainte. Je lui ai dit une fois qu'il mettoit trop la bible en jeu dans ſes poéſies; mais il me dit qu'il la liſoit fort, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en inſérer quelque paſſage. Pour moi je crois que la lecture en eſt fort bonne, mais que la citation convient mieux à un prédicateur qu'à un poëte.

Je vous envoie ma piece 1), dont on approuve le deſſein & la conduite. Je n'ôſe dire qu'elle eſt

1) C'eſt la piece dont il eſt parlé dans la lettre ſuivante, & qu'il avoit intitulée *les Bains de Vénus*, piece très-inconnue, & qu'il a ſans doute ſupprimée dans la ſuite.

bien, que vous ne me l'ayez mandé: écrivez-moi en détail ce que vous jugerez des Grâces, des Amours & de toute la Cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites point l'auteur: mon nom fait tort à tout ce que je fais; mais montrez-moi ce que c'est qu'un ami 1), en me découvrant tout votre cœur.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Le 30 avril.

Je ne vous demandois pas des louanges, quand je vous ai envoyé le petit ouvrage *des Bains de Vénus*, mais je vous demandois votre sentiment; cependant vous vous êtes contenté de dire, comme ce flatteur d'Horace, *pulchrè*, *benè*, *rectè:* & Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les méchants ouvrages, parce qu'il y a tant de choses à reprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner. Vous m'avez traité de la sorte, & vous me louez comme

1) On voit avec quelle ardeur il souhaite un critique sincere de ses ouvrages; il le trouva bientôt en faisant connoissance avec Boileau.

un vrai demi-auteur, qui a plus de mauvais endroits que de bons. Soyez un peu plus équitable, ou plutôt ne ſoyez pas ſi pareſſeux: vous avez peur de tirer une lettre en longueur.

Vous me ſoupçonnez d'amour : croyez que, ſi j'avois reçu quelque bleſſure en ce pays, je vous la découvrirois naïvement, & je ne pourrois pas même m'en empêcher. Vous ſçavez que les bleſſures du cœur demandent toujours quelque confident à qui l'on puiſſe s'en plaindre, & ſi j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous; mais, Dieu merci, je ſuis libre encore 1), & ſi je quittois ce pays, je reporterois mon cœur auſſi ſain & auſſi entier que je l'ai apporté: je vous dirai pourtant une aſſez plaiſante rencontre à ce ſujet.

Il y a ici une demoiſelle fort bien faite & d'une taille fort avantageuſe; elle paſſe pour une des plus ſages, & je connoîs beaucoup de jeunes-gens qui ſoupirent pour elle du fond de leur cœur. Je ne l'avois jamais vue que de cinq ou ſix pas, & je l'avois toujours trouvée fort belle; ſon teint me paroiſſoit vif & éclatant, les yeux grands & d'un beau noir. J'en avois toujours quelque idée aſſez

1) C'eſt ce qu'il a pu toujours dire, malgré la vivacité de ſon caractere; l'amour de l'étude l'a ſauvé des dangers.

tendre & aſſez approchante d'une inclination ; mais je ne la voyois qu'à l'égliſe, car je ſuis très-ſolitaire: Enfin je voulus voir ſi je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois d'elle, & j'en trouvai une occaſion fort honnête. Je m'approchai d'elle & lui parlai ; je n'avois d'autre deſſein que de voir quelle réponſe elle me feroit ; elle me répondit d'un air fort doux & fort obligeant : mais en l'enviſageant je fus fort interdit ; je remarquai ſur ſon viſage des taches comme ſi elle relevoit de maladie, & cela changea bien mes idées ; je fus bien aiſe de cette rencontre, qui ſervit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude ; car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raiſonnablement 1), & à ne me pas laiſſer emporter à toutes ſortes d'objets. Je commence mon noviciat : cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus ; voyez ſi cela vaut la peine que je prends ; néanmoins je ſuis réſolu de mener toujours le même train de vie, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure eſpérance. Je gagnerai cela, du moins, que

1) Ce qu'il dit ici, & ce qui ſuit fait voir que, quoique fort jeune, il penſoit ſolidement, connoiſſoit le danger des paſſions, l'avantage de l'étude, & la néceſſité d'apprendre à ſe contraindre.

j'étudierai davantage, & que j'apprendrai à me contraindre ; ce que je ne ſçavois point du tout.

Je ne ſçais ſi mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le bénéfice d'Ouchies ; il ſemble que je gâte les affaires où je ſuis intéreſſé. Quoi qu'il en ſoit, croyez que, ſi l'on me procure quelque choſe, *urbem quam ſtatuo veſtra eſt.*

LETTRE XVIII.

A MADEMOISELLE VITART.

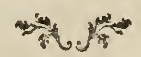
Le 15 mai 1662.

Je ſuis donc tout à fait diſgracié auprès de vous ; depuis plus de trois mois vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoiſſiez ſeulement. Pour quelle raiſon votre bonne volonté s'eſt-elle ſi-tôt éteinte ? Je fondois ma plus grande conſolation ſur les lettres que je pourrois recevoir quelquefois de vous, & une ſeule par mois auroit ſuffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde, & dans cette belle humeur je vous aurois écrit mille belles choſes, les vers ne m'auroient rien coûté, & vos lettres m'auroient inſpiré un génie extraordinaire ; c'eſt pourquoi, ſi je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que

vous allez paſſer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie: je ne m'attends pas à les paſſer ſi à mon aiſe.

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verds & les figuiers,
Chercher quelque remede à mon inquiétude :
Je chercherai la ſolitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me ſeront les plus doux.

Excuſez ſi je ne vous écris pas davantage: en l'état où je ſuis je ne ſçaurois vous écrire que pour me plaindre, & c'eſt un ſujet qui ne vous plairoit pas. Donnez-moi lieu de vous remercier, & je m'étendrai plus volontiers ſur cette matiere: auſſi bien je ne vous demande pas des choſes trop déraiſonnables, ce me ſemble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité. Vous écrivez ſi bien & ſi facilement quand vous voulez! Tout iroit bien pour moi, ſi vous me vouliez autant de bien que vous m'en pourriez faire; comme, au contraire, je ne puis vous témoigner le reſpect que j'ai pour vous autant que je le voudrois bien.



LETTRE XIX.

A M. LE VASSEUR.

A Ufez, le 16 mai 1662.

QUOIQUE je me plaiſe beaucoup à cauſer avec vous, je ne le puis faire néanmoins fort au long; car j'ai eu cette après-dînée une viſite d'un jeune-homme de cette ville fort bien fait, mais paſſionnément amoureux. Vous ſçaurez qu'en ce pays-ci on ne voit guères d'amours médiocres; toutes les paſſions y ſont démeſurées; & les eſprits de cette ville 1), qui ſont aſſez légers en d'autres choſes, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre perſonnes qui ſont belles, on n'y voit preſque que des beautés fort communes. La ſienne eſt des premieres; il m'en eſt venu parler fort au long, & m'a montré des lettres, des diſcours, & même des vers, ſans quoi ils croient que

1) On ne doit attribuer la maniere peu avantageuſe dont il parle, dans ces lettres, de la ville d'Uſez, qu'à la vivacité d'un jeune-homme qui s'ennuyoit dans un lieu ſi éloigné de Paris.

l'amour ne ſçauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne proſe que de le faire en méchants vers ; mais ils ne peuvent s'y réſoudre, & ils veulent être poëtes à quelque prix que ce ſoit. Pour mon malheur ils croient que j'en ſuis un, & ils me font juge de touts leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à ſouffrir ; car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaiſes choſes, & d'être obligé de dire qu'elles ſont bonnes ? J'ai un peu appris à me contraindre & à faire beaucoup de révérences & de compliments à la mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami ; & , comme dit l'Eſpagnol, *antès muerto que mudado.*



LETTRE XX.

A M. VITART.

A Usez, le 16 mai 1662.

Je ne vous renouvelle point les protestations d'être honnête-homme & très-reconnoissant, vous avez assez de bonté pour n'en point douter; je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'envoyer un démissoire: je ne l'aurois jamais eu, si je ne l'eusse reçu que de D. Côme: ses misérables lettres font perdre toute espérance à mon oncle.

J'écrirai à ma tante la religieuse, puisque vous le voulez: si je ne l'ai point encore fait, vous devez m'excuser, & elle aussi; car que puis-je lui mander? C'est bien assez de faire l'hypocrite, sans le faire encore par lettres, où il ne faut parler que de dévotion, & ne faire autre chose que de se recommander aux prieres. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin 1); mais je voudrois qu'on en fît pour

1) On voit un jeune-homme un peu éloigné de la dévotion, mais dont le cœur n'est pas gâté. Il sent bien qu'il a tort, & c'est pour cela qu'il a de la répugnance à écrire à sa tante de Port-Royal.

moi, ſans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je ſois prieur, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

On tâche ici de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique je n'aime pas à refuſer, je me tiens pourtant ſur la négative, & je ne ſors point; je m'en conſole avec mes livres: comme on ſçait que je m'y plais, on m'en apporte touts les jours de grecs, d'eſpagnols & de toutes les langues. Pour la compoſition, je ne puis m'y mettre. *Aut libris me delecto, quorum habeo feſtivam copiam; aut de te cogito. A ſcribendo prorſùs abhorret animus.* Cicéron mandoit cela à Atticus; mais j'ai une raiſon particuliere de ne point compoſer; je ſuis trop embarraſſé du mauvais ſuccès de mes affaires, & cette inquiétude ſeche toutes les penſées de vers.



LETTRE XXI.

AU MÊME.

Le 30 mai.

MON oncle, qui veut traiter ſon évêque dans un grand appareil, eſt allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laiſſé la charge de pourvoir cependant à toutes choſes. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, & je ſçais quelque choſe de plus que manger ma ſoupe, puiſque je la ſçais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au ſecond & au troiſieme ſervice, les entremêts qu'il y faut mêler, & encore quelque choſe de plus; car nous prétendons faire un feſtin à quatre ſervices, ſans compter le deſſert. J'ai la tête ſi remplie de toutes ces belles choſes, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'eſt une matiere trop creuſe ſur le papier, outre que n'étant pas bien confirmé dans cette ſcience, je pourrois bien faire quelques pas de clerc, ſi j'en parlois encore long-temps.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos moines ſont des ſots ignorants, qui n'étudient point du tout; auſſi je ne les vois jamais,

& j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines, que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine & grand théologien. On parle beaucoup d'un évêque qui est adoré dans cette province : M. le prince de Conti 1) va faire ses pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une jeune fille d'Usez, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même avec de l'arsenic, pour se venger de son pere qui l'avoit querellée trop rudement : du reste elle étoit très-sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci; ils portent les passions jusqu'au dernier excès.

Je suis fort serviteur de la belle Manon;
Et de la petite Nanon;
Car je crois que c'est-là le nom
Dont on nomma votre seconde :
Et je salue aussi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde.

---

1) Il étoit gouverneur du Languedoc.



LETTRE XXII.

AU MÊME.

Le 6 juin.

MON oncle eſt encore malade ; ce qui me touche ſenſiblement, car je vois que ſes maladies ne viennent que d'inquiétude & d'accablement : il a mille affaires, toutes embarraſſantes ; il a payé plus de trente-mille livres de dettes, & il en découvre touts les jours de nouvelles ; vous diriez que nos moines avoient pris plaiſir à ſe ruiner. Quoique mon oncle ſe tue pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mauvaiſe volonté, & avec cela il faut qu'il diſſimule tout. M. d'Uſez témoigne toute ſorte de confiance en lui ; mais il n'en attend rien : cet évêque a des gens affamés à qui il donne tout. Mon oncle eſt ſi laſſé de tant d'embarras, qu'il me preſſa hier de recevoir ſon bénéfice par réſignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où ſont les affaires, & je ſçus ſi bien lui repréſenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, & au bout du compte demeurer moine ſans titre & ſans liberté, que lui-même eſt le premier à m'en détourner, outre que je n'ai pas l'âge, parce qu'il faut être prêtre : car

quoiqu'une diſpenſe ſoit aiſée, ce ſeroit nouvelle matiere de procès; enfin il en vient juſques-là qu'il voudroit trouver un bénéficier ſéculier qui voulût de ſon bénéfice, à condition de me réſigner celui qu'il auroit. Il eſt réſolu de me mener à Avignon, pour me faire tonſurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque chapelle, il la puiſſe impétrer. S'il venoit à vaquer quelque choſe dans votre diſtrict, ſouvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puiſqu'on voit bien que je ſuis ici dévoué à l'égliſe. Excuſez ſi je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.



LETTRE

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

Le 13 juin.

J'ÉCRIVIS la ſemaine paſſée à D. Côme, pour le diſpoſer à nous abandonner le bénéfice ; il répond qu'il eſt à ſa bienſéance : il ſeroit à ma bienſéance autant qu'à la ſienne. La méchante condition que d'avoir affaire à D. Côme ! je crois que cet homme-là eſt né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moiſſon : on voit un tas de moiſſonneurs, rôtis du ſoleil, qui travaillent comme des démons ; & quand ils ſont hors d'haleine, ils ſe jettent à terre au ſoleil même, dorment un moment, & ſe relevent auſſi-tôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres : je ne pourrois être un moment dehors ſans mourir : l'air eſt auſſi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je ſuis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales, qui ne font que chanter de touts côtés, mais d'un chant le plus perçant & le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité ſur elles qu'en avoit le bon ſaint François, je ne leur dirois pas comme lui : *chantez, ma ſœur la cigale ;* mais je les prierois bien fort de s'en-aller

faire un tour jusqu'à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.

Notre évêque a toujours son projet de réforme: mais il appréhende d'aliéner les esprits de la province; il se voit déjà désert, ce qui le fâche; il reconnoît bien qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci qu'à ceux dont on attend du bien. S'il établit une fois la réforme, il sera abandonné même de ses valets. On lui impute qu'il aime à dominer, & qu'il aime mieux avoir dans son église des moines dont il prétend disposer, quoique peut-être il se trompe, que des chanoines séculiers qui le portent un peu plus haut. Les politiques, en ces sortes d'affaires, disent que les particuliers sont plus maniables qu'une communauté, & que les moines n'ont pas toute déférence pour les évêques.



LETTRE XXIV.

A M. LE VASSEUR.

A Usez, le 4 juillet 1662.

QUE vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas comptés ; & vous écrivez une lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches, quoique j'eusse bien résolu ce matin de vous en faire. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude & de plus injurieux dans les cinq langues que vous aimez, mais votre lettre est arrivée à midi, & m'a fait perdre la moitié de ma colere. N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues ? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des calepins, & encore des lettres galantes, pour amuser vos dames. Ne croyez pas que ma bibliotheque soit fort grosse : le nombre de mes livres est très-borné, encore ne sont-ce pas des livres à compter fleurettes : ce sont des sommes de théologie latine, des méditations espagnoles, des histoires italiennes, des peres grecs, & pas un françois ; voyez où je trouverois quelque chose d'agréable à vos belles.

Entretenez toujours Mademoiſelle Vitart dans l'humeur de recevoir mes lettres; je crains bien qu'elle ne s'ennuie, *porque mi razones no deven ſer manjar por tan ſubtil entendimiento como el ſuyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, & me mande force nouvelles de poéſie, & ſur-tout de pieces de théâtre. Je m'étonne que vous ne m'en diſiez pas un mot: il m'exhorte à faire des vers, je lui en envoie aujourd'hui; mandez-moi ce que vous en penſez, & ne me payez pas d'exclamations; autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des vers vous-même, & vous verrez ſi je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes *bains de Vénus* à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me déſeſpere. Je cherche quelque ſujet de théâtre, & je ſerois aſſez diſpoſé à y travailler; mais j'ai trop de ſujets d'être mélancolique, & il faut avoir l'eſprit plus libre que je ne l'ai: auſſi-bien je n'aurois pas ici une perſonne comme vous pour me ſecourir. Et s'il faut un paſſage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en ſçaurois trouver un plus propre que celui-ci: *Nihil mihi nunc ſcito tam deeſſe quàm hominem eum, quîcum omnia quæ me ad aliqua afficiunt, unà communicem, qui me amet, qui ſapiat, quîcum ego colloquar, nihil fingam, nihil diſſimulem, nihil obtegam, &c.* Quand Cicéron eût été à Uſez, & que vous euſſiez

été à la place d'Atticus, eût-il pu parler autrement ?

Je vous dirai, pour finir par l'endroit de votre lettre qui m'a le plus satisfait, que j'ai pris une part véritable à la paix de votre famille, & je vous assûre que, quand je serois réconcilié avec mon propre pere, si j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aise qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec le vôtre, parce que je suis persuadé que vous vous en estimez parfaitement heureux. Adieu.

LETTRE XXV.

A M. VITART.

A Usez, le 9 juillet 1662.

Votre lettre m'a fait un grand bien, & je passerois assez doucement mon temps si j'en recevois souvent de pareilles. Je ne sçache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris ; je m'imagine même être au milieu du Parnasse, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y passe de plus mémorable ; mais je m'en trouve fort éloigné, & c'est se mocquer de moi que de me porter, comme vous faites, à y retourner ; je n'y ai pas fait assez de voyages pour en retenir le chemin, & ne m'en souvenant plus, qui pourroit m'y remettre

en ce pays-ci ? J'aurois beau invoquer les muſes ; elles ſont trop loin pour m'entendre, elles ſont toujours occupées auprès de vous autres Meſſieurs de Paris ; il arrive rarement qu'elles viennent dans les provinces : on dit même qu'elles ont fait ſerment de n'y plus revenir depuis l'inſolence de Pyrénée. Vous vous ſouvenez de cette hiſtoire.

C'étoit un fameux homicide ;
Il avoit conquis la Phocide,
Et faiſoit des courſes, dit-on,
Juſques aux pieds de l'Hélicon.

Un jour, les neuf ſçavantes Sœurs,
Aſſez près de cette montagne,
S'amuſant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le ciel ſe couvrit,
Un épais nuage s'ouvrit,
Il plut à grands flots, & l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare aſſez près de-là
Avoit établi ſa demeure ;
Il les vit, & les appela.
. . . . , ...

Vous ſçavez la ſuite, vous ſçavez que ce malheureux Pyrenée voulut faire violence aux muſes, & que, pour les en garantir, les dieux leur donnerent des aîles, & elles revolerent auſſi-tôt vers le Parnaſſe.

Lorſqu'elles furent de retour,
Conſidérant le mauvais tour
Que leur avoit joué cet infidele prince,
Elles firent ſerment que jamais en province
Elles ne feroient leur ſéjour.

En effet, ſe trouvant des aîles ſur le dos,
Elles jugerent à propos
De s'en aller à la même heure
Où Pallas faiſoit ſa demeure.

Elles y demeurent long-temps;
Mais lorſque les Romains devinrent éclatants;
Et qu'ils eurent conquis Athenes,
Les muſes ſe firent Romaines.

Enfin, par l'ordre du Deſtin,
Quand Rome alloit en décadence;
Les muſes au pays latin
Ne firent plus leur réſidence.

Paris, le ſiège des Amours,
Devint auſſi celui des filles de Mémoire;
Et l'on a grand ſujet de croire
Qu'elles y reſteront toujours.

Quand je parle de Paris, j'y comprends les beaux pays d'alentour; car elles en ſortent de temps en temps pour prendre l'air de la campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ſes belles caſcades:
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ſes paliſſades.

Elles vont ſouvent ſur les eaux,
Ou de la Marne, ou de la Seine ;
Elles étoient toujours à Veaux,
Et ne l'ont pas quitté ſans peine.

Ne croyez pas pour cela que les provinces manquent de poëtes : elles en ont en abondance ; mais que ces muſes ſont différentes des autres ! Il eſt vrai qu'elles leur ſont égales en nombre, & ſe vantent d'être preſque auſſi anciennes ; au moins ſont-elles depuis long-temps en poſſeſſion des provinces. Vous êtes en peine de ſçavoir qui elles ſont : ſouvenez-vous des neuf filles de Piérus ; leur hiſtoire eſt connue au Parnaſſe, d'autant que les muſes prirent leurs noms après les avoir vaincues, comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Les filles de Piérus furent changées en pies.

Ces oiſeaux, plus importuns
Mille fois que les chouettes,
Sont cauſe que les poëtes
Sont devenus ſi communs.

Vous ſçavez que toutes pies
Dérobent fort volontiers :
Celles-ci, comme harpies,
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fauſſes muſes font rage ;

Et que force beaux-esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles sont attrappées;
Les aîles leur sont coupées,
Et leurs larcins confisqués;
Et, pour finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relégués
De-là les rives de Loire.

C'est où Furetiere relegue leur général Galimathias; & il est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie; mais je ne songe pas que vous me condamnerez peut-être à y demeurer comme elles. En effet, j'ai bien peur que ceci n'approche fort de leur style, & que vous n'y reconnoissiez plutôt le caquet importun des pies, que l'agréable facilité des muses. Renvoyez-moi cette bagatelle des *Bains de Vénus*, & me mandez ce qu'en pense votre académie de Château-Thierry, sur-tout Mademoiselle de la Fontaine : je ne lui demande aucune grâce pour mes vers; qu'elle les traite rigoureusement; mais qu'elle me fasse au moins la grâce d'agréer mes respects.



LETTRE XXVI.

AU MÊME.

A Usez, le 25 juillet 1662.

VOTRE derniere lettre m'a extrêmement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Côme. Je ne lui écrirai plus de ma vie, & je ne parlerai plus à mon oncle de résignation, parce que j'ai peur qu'il ne me croye intéressé. Cependant il doit bien s'imaginer que je ne suis pas venu de si loin pour ne rien gagner. Je lui ai jusqu'ici tant témoigné de soumission & d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre avec lui long-temps de la sorte, sans aucune intention sur son bénéfice : je voudrois bien qu'il eût toujours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'évêque ; il donne à ses gens le peu de bénéfices qui vaquent ici.

Je suis fort allarmé de votre refroidissement avec le pauvre abbé le Vasseur ; cela m'affligeroit au dernier point, si je ne sçavois que votre amitié est trop forte pour être si long-temps refroidie, & que vous êtes trop généreux l'un & l'autre pour ne pas passer par-dessus de petites choses qui peuvent avoir

causé cette mésintelligence. Je souhaite que cet accord se fasse au plutôt : ayez la bonté de m'en mander aussi-tôt la nouvelle, car je mourrois de déplaisir si vous rompiez tout à fait, & je pourrois bien dire comme Chimene;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous n'en viendrez pas jusqu'à cette extrémité; vous êtes trop pacifiques touts deux.

J'ai peine à croire que Mademoiselle Vitart ait la moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné; vous sçavez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés, s'il leur falloit toujours écrire sans recevoir de réponse. Écrivez-moi souvent, vos lettres me donnent courage, & m'aident à pousser le temps par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville, & se fait furieusement craindre dans la province; il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre; il a fait emprisonner plusieurs gentilshommes, & en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étoit venu établir dans une petite ville proche d'ici; il les a chassés, & ils ont repassé le Rhône. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à pareille réforme; il faut pourtant plier.

Je ne ſçaurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui, j'ai l'eſprit embarraſſé, je ne ſuis en état que de parler procès, ce qui ſcandaliſeroit ceux à qui j'ai coutume d'écrire. Tout le monde n'a pas la patience que vous avez, pour ſouffrir mes folies; outre que mon oncle eſt au lit, & que je ſuis fort aſſidu auprès de lui: il eſt tout à fait bon, & je crois que c'eſt le ſeul de ſa communauté qui ait l'âme tendre & généreuſe. Je ſouhaite qu'il faſſe quelque choſe pour moi: je puis cependant vous proteſter que je ne ſuis pas ardent pour les bénéfices; je n'en ſouhaite que pour vous payer quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes.

Un gentilhomme, voiſin de cette ville, annonçoit avec tant de confiance que l'enfant dont ſa femme devoit accoucher ſeroit quelque choſe de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant; & il n'eſt venu qu'une fille. Ce n'eſt pas qu'une fille ſoit peu de choſe, mais le pere parloit bien plus haut; cela lui apprend à s'humilier. J'ai ouï dire à un prédicateur que Dieu changeroit plutôt un garçon en fille avant qu'il fût né, que de ne point humilier un homme qui s'en fait accroire. Ce n'eſt pas qu'il y ait du miracle dans l'affaire de ce gentilhomme, & je crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a fait. Adieu.

LETTRE XXVII.

A M. LE VASSEUR.

A Paris.

La *Renommée* 1) a été affez heureufe ; M. le comte de Saint-Aignan la trouve fort belle : il a demandé mes autres ouvrages, & m'a demandé moi-même ; je le dois aller faluer demain. Je ne l'ai pas trouvé au lever du roi, mais j'y ai trouvé Moliere, à qui le roi a donné affez de louanges, & j'en ai été bien-aife pour lui ; il a été bien-aife auffi que j'y fuffe préfent.

Les Suiffes iront dimanche à Notre-Dame, & le roi a demandé la comédie pour eux à Moliere : fur quoi M. le Duc a dit qu'il fuffiroit de leur donner *Gros-René* bien enfariné, parce qu'ils n'entendoient point le françois.

Adieu : vous voyez que je fuis à demi courtifan :

---

1) Dans ce billet écrit de Paris, Racine parle de fon ode intitulée *la Renommée aux Mufes* ; il paroît qu'il avoit déjà des protecteurs, & qu'il étoit connu à la cour. Il fe préparoit à faire jouer *les Freres Ennemis*, qu'il avoit compofés en Languedoc.

mais c'eſt, à mon gré, un métier aſſez ennuyeux.

Pour ce qui regarde les *Freres* 1), ils ſont avancés; le quatrieme acte étoit fait; mais je ne goûtois point toutes ces épées tirées; ainſi il a fallu les faire rengaîner, & pour cela ôter plus de deux-cents vers; ce qui n'eſt pas aiſé.

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

De Paris.

NE vous attendez pas à apprendre de moi aucune nouvelle; car quoique j'aie vu tout ce qui s'eſt paſſé à Notre-Dame avec les Suiſſes, je n'ôſe pas uſurper ſur le gazetier l'honneur de vous en faire le récit.

J'ai tantôt achevé ce que vous ſçavez, & j'eſpere que j'aurai fait dimanche ou lundi; j'y ai mis des ſtances qui me ſatisfont aſſez; en voici la premiere; je n'ai point de meilleure choſe à vous écrire.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône ſous nos pas;

---

(1) Racine parle de la tragédie des *Freres Ennemis*.

Ne nous ouvres qu'un précipice ;
Que tu causes d'égarements !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges les amants !

Que leurs chûtes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux !
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux !

C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet ; ne le montrez pas. Adieu, je souhaite que ma stance vous tienne lieu d'une bonne lettre. Montfleuri a fait une requête contre Moliere, & l'a présentée au roi : il accuse Moliere d'avoir épousé sa propre fille ; mais Montfleury n'est point écouté à la cour.



LETTRE XXIX.

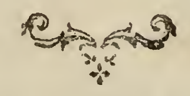
AU MÊME.

De Paris.

Je n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquieme acte. Il est achevé ; j'en ai changé toutes les stances avec quelque regret. On m'a dit que ma princesse n'étoit pas en situation de s'étendre sur des lieux communs ; j'ai donc tout réduit à trois stances, & j'ai ôté celle de l'ambition, qui me servira peut-être ailleurs.

On annonça hier *la Thébaïde* à l'hôtel ; mais on ne la promet qu'après trois autres pieces.

Je viens de parcourir votre belle & grande lettre, où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques, & je l'estime infiniment. Je ne sçais s'il ne me sera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, Monsieur.



LETTRES

LETTRES DE RACINE ET DE BOILEAU.



LETTRES DE RACINE *ET DE BOILEAU.*

LETTRE I.

A RACINE.

A Bourbon, le 21 juillet.

J'AI été ſaigné, purgé, *&c.* il ne me manque plus aucune des formalités prétendues néceſſaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai priſe aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, touts les biens du monde, car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foibleſſe, & m'a mis en tel état qu'à peine je puis me ſoutenir. C'eſt demain que je dois commencer le grand chef-d'œuvre, je veux dire que demain je dois commencer à prendre des eaux. M. Bourdier,

mon médecin, me remplit toujours de grandes espérances ; il n'eſt pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, & cite même des exemples de gens qui, loin de recouvrer la voix par ce remede, l'ont perdue pour s'être baignés : du reſte on ne peut pas faire plus d'eſtime de M. Fagon qu'il en fait, & il le regarde comme l'Eſculape de ce temps. J'ai fait connoiſſance avec deux ou trois malades qui valent bien des gens en ſanté. Ce ne ſera pas une petite affaire pour moi que la priſe des eaux, qui ſont, dit-on, fort endormantes, & avec leſquelles néanmoins il faut abſolument s'empêcher de dormir : ce ſera un noviciat terrible ; mais que ne fait-on pas pour contredire M. Charpentier ? 1)

Je n'ai point encore eu de temps pour me remettre à l'étude, parce que j'ai été aſſez occupé des remedes, pendant leſquels on m'a défendu ſur-tout l'application. Les eaux, dit-on, me donneront plus de loiſir ; &, pourvu que je ne m'endorme point, on me laiſſe toute liberté de lire, & même de compoſer. Il y a ici un tréſorier de la Sainte-Chapelle, qui me vient voir fort ſouvent ; il eſt homme de beaucoup d'eſprit, & s'il n'a pas la main ſi prompte à répandre les bénédictions que le fameux M. Cou-

---

1) Racine diſputoit ſouvent à l'académie contre M. Charpentier.

tance, il a en récompenſe beaucoup plus de lettres & de ſolidité. Je ſuis toujours fort affligé de ne vous point voir; mais franchement le ſéjour de Bourbon ne m'a point paru jusqu'à préſent ſi horrible que je me l'étois imaginé; je m'étois préparé à une ſi grande inquiétude, que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croyois avoir. Je n'ai jamais mieux conçu combien je vous aime, que depuis notre triſte ſéparation. Mes recommandations au cher M. Félix, & je vous ſupplie, quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une de mes lettres, de ſuppoſer toujours que je vous ai parlé de lui, parce que mon cœur l'a fait, ſi ma main ne l'a pas écrit.



LETTRE II.

A BOILEAU.

A Paris, le 25 juillet.

Je commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, & je ne sçavois même que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le roi, il y a trois jours, me demanda à son dîner, comment alloit votre extinction de voix : je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monsieur prit aussi-tôt la parole, & me fit là-dessus force questions, aussi bien que Madame ; & vous fîtes l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain sur le chemin de M. de Louvois, qui me parla aussi de vous ; mais avec beaucoup de bonté, & me disant en propres mots qu'il étoit très-fâché que cela durât si long-temps. Je ne vous dis rien de mille autres qui me parlent touts les jours de vous ; & quoique j'espere que vous retrouverez bientôt votre voix toute entiere, vous n'en aurez jamais assez pour suffire à touts les remerciements que vous aurez à faire.

Je me suis laissé débaucher par M. Félix pour suivre le roi à Maintenon ; c'est un voyage de quatre jours.

M. de Termes nous mene dans ſon carroſſe : & j'ai auſſi débauché M. Heſſein pour faire le quatrieme : il ſe plaint toujours beaucoup de ſes vapeurs, & je vois bien qu'il eſpere ſe ſoulager par quelque diſpute de longue haleine 1) ; mais je ne ſuis guere en état de lui donner contentement, me trouvant aſſez incommodé de ma gorge, dès que j'ai parlé un peu de ſuite. Ce qui m'embarraſſe, c'eſt que M. Fagon, & pluſieurs autres médecins très-habiles, m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte-Reine, & des ptiſannes de chicorée. Et j'ai trouvé chez M. Nicole un médecin qui me paroît fort ſenſé, qui m'a dit qu'il connoiſſoit mon mal à fond, qu'il en avoit guéri pluſieurs, & que je ne guérirois jamais, tant que je boirois de l'eau ou de la ptiſanne ; que le ſeul moyen de ſortir d'affaire étoit de ne boire que pour la ſeule néceſſité, & tout au plus pour détremper les aliments dans l'eſtomac. Il a appuyé cela de quelques raiſonnements qui m'ont paru aſſez ſolides. Ce qui eſt arrivé de-là, c'eſt que je n'exécute ni ſon ordonnance ni celle de M. Fagon ; je ne me noie plus d'eau comme je faiſois : je bois à ma ſoif, & vous jugez bien que par le temps qu'il fait on a toujours

---

1) M. Heiſſein, ami commun de Racine & de Boileau, & frere de Mademoiſelle de la Sabliere, avoit beaucoup d'eſprit & de lettres ; mais il aimoit à diſputer & à contredire.

soif, c'est-à-dire franchement que je me suis remis dans mon train de vie ordinaire, & je m'en trouve assez bien. Le même médecin m'a assuré que, si les eaux de Bourbon ne vous guérissoient pas, il vous guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un chantre de Notre-Dame, à qui un rhume avoit fait perdre entierement la voix depuis six mois, & il étoit près de se retirer; ce médecin l'entreprit, & avec une ptisanne d'une herbe qu'on appelle je crois *erisimum*, il le tira d'affaire, en telle sorte que non-seulement il parle, mais il chante, & a la voix aussi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la chose aux médecins de la cour, ils avouent que cette plante d'*erisimum* est très-bonne pour la poitrine; mais ils disent qu'ils ne croyoient pas qu'elle eût la vertu que dit mon médecin. C'est le même qui a deviné le mal de M. Nicole; il s'appelle M. Morin (1, & il est à Mademoiselle de Guise. M. Fagon en fait un fort grand cas. J'espere que vous n'aurez pas besoin de lui; mais cela est toujours bon à sçavoir : & si le malheur vouloit que vos eaux ne fissent pas tout l'effet que vous souhaitez, voilà encore une assez bonne consolation que je vous donne. Je ne vous

1) M. Morin étoit de l'académie des sciences; son éloge est un des premiers de ceux qu'a fait M. de Fontenelle.

manderai pour cette fois d'autres nouvelles que celles qui regardent votre ſanté & la mienne.

LETTRE III.

A RACINE.

A Bourbon, le 29 juillet.

Si la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très-ſenſible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand prince de la terre, en vous demandant des nouvelles de ma ſanté. Mais l'impuiſſance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne, me fait un ſujet de chagrin de ce qui devroit faire toute ma joie. Les eaux juſqu'ici m'ont fait un fort grand bien, ſuivant toutes les regles, puiſque je les rends de reſte, & qu'elles m'ont, pour ainſi dire, tout fait ſortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prends. M. Bourdier, mon médecin, ſoutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je ſuis arrivé, & M. Baudiere, mon apothicaire, qui eſt encore meilleur juge que lui, puiſqu'il eſt ſourd, prétend auſſi la même choſe; mais pour moi je ſuis perſuadé qu'ils me flattent, ou plutôt qu'ils ſe flattent

eux-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, j'irai juſqu'au bout ; & je ne donnerai point occaſion à M. Fagon & à M. Félix de dire que je me ſuis impatienté. Au pis-aller, nous eſſaierons cet hiver l'*eriſimum :* mon médecin & mon apothicaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous parlez de cette plante, ont témoigné touts deux en faire grand cas ; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le goſier attaqué, & non pas à un homme comme moi, qui a touts les muſcles embarraſſés. Peut-être que ſi j'avois le goſier malade, prétendroit-il que l'*eriſimum* ne ſçauroit guérir que ceux qui ont la poitrine attaquée. Le bon de l'affaire eſt qu'il perſiſte toujours dans la penſée que les eaux de Bourbon me rendront bientôt la voix ; ſi cela arrive, ce ſera à moi, mon cher Monſieur, à vous conſoler, puiſque de la maniere dont vous me parlez de votre mal de gorge, je doute qu'il puiſſe être guéri ſi-tôt, ſur-tout ſi vous vous engagez en de longs voyages avec M. Heſſein. Mais laiſſez-moi faire, ſi la voix me revient, j'eſpere de vous ſoulager dans les diſputes que vous aurez avec lui, ſauf à la perdre encore une ſeconde fois pour vous rendre cet office. Je vous prie pourtant de lui faire bien des amitiés de ma part, & de lui faire entendre que ſes contradictions me feront toujours beaucoup plus agréables que les complaiſances & les applau-

diſſemens fades des amateurs du bel-eſprit. Il s'eſt trouvé ici parmi les Capucins un de ces amateurs, qui a fait des vers à ma louange. J'admire ce que c'eſt que des hommes : *vanitas & omnia vanitas ;* cette ſentence ne m'a jamais paru ſi vraie qu'en fréquentant ces bons & craſſeux peres. Je ſuis bien fâché que vous ne ſoyez point encore établi à Auteuil, où

ipſi te fontes, ipſa hæc arbuſta vocabant ;

c'eſt-à-dire, où mes deux puits 1) & mes abricotiers vous appellent.

Vous faites très-bien d'aller à Maintenon avec une compagnie auſſi agréable que celle dont vous me parlez, puiſque vous y trouverez votre utilité & votre plaiſir. *Omne tulit punctum*, &c.

Je n'ai pu deviner la critique que vous peut faire M. l'abbé Tallemant ſur votre épitaphe. N'eſt-ce point qu'il prétend que ces termes, *il fut nommé*, ſemblent dire que le roi Louis XIII. a tenu M. le Tellier ſur les fonts de baptême, ou bien que c'eſt mal dit, que le roi le choiſit pour remplir la charge, *&c.* parce que c'eſt la charge qui a rempli M. le Tellier, & non pas M. le Tellier qui a rempli la

---

1) Il n'avoit pas d'autres eaux dans cette petite maiſon dont il faiſoit ſes délices.

charge ; par la même raiſon que c'eſt la ville qui entoure les foſſés, & non pas les foſſés qui entourent la ville. C'eſt à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien, je vous prie, mes baiſe-mains au pere Bouhours, & à touts nos amis ; mais ſur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour ſon mérite & pour la ſimplicité de ſes mœurs, encore plus admirable que ſon mérite.

Voilà, ce me ſemble, une aſſez longue lettre pour un homme à qui on défend les longues applications. J'ai appris par la gazette que M. l'abbé de Choiſy étoit agréé à l'académie ; voici encore une voix que je vous envoie pour lui, ſi les trente-neuf ne ſuffiſent pas. Adieu, aimez-moi toujours, & croyez que je n'aime rien plus que vous. Je paſſe ici le temps, *ſic ut quîmus, quandò ut volumus non poſſum.*



LETTRE IV.

A BOILEAU.

A Paris, ce 4 août.

JE n'ai point encore vu M. Fagon depuis que j'ai reçu de vos nouvelles; mais bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous ſoyez pas mis entre les mains de M. des Trapieres : il eſt même bien en peine qui peut vous avoir adreſſé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colere, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon,

J'ai fait le voyage de Maintenon, & je ſuis fort content des ouvrages que j'y ai vus : ils ſont prodigieux & dignes en vérité de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon, ſont preſque faites; il y en a quarante-huit, elles ſont bâties pour l'éternité : je voudrois qu'on eût autant d'eau à faire paſſer deſſus, qu'elles ſont capables d'en porter. Il y a là plus de trente-mille hommes qui travaillent, touts gens bien faits, & qui, ſi la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place ſur la frontiere que dans les plaines de Beauce.

J'eus l'honneur de voir madame de Maintenon;

avec qui je fus une bonne partie d'une après dînée ; & elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avoit point duré. Elle eſt toujours la même que vous l'avez vue, pleine d'eſprit, de raiſon, de piété, & de beaucoup de bonté pour nous. Elle me demanda des nouvelles de notre travail, je lui dis que votre indiſpoſition & la mienne, mon voyage à Luxembourg & votre voyage à Bourbon nous avoient un peu reculés, mais que nous ne perdions cependant pas notre temps 1).

A propos de Luxembourg, je viens de recevoir un plan & de la place & des attaques, & cela dans la derniere exactitude. Je viens de recevoir en même temps une lettre où l'on me mande une nouvelle fort ſurprenante & fort affligeante pour vous & pour moi : c'eſt la mort de notre ami M. de Saint-Laurent 2), qui a été emporté d'un ſeul accès de colique néphrétique, à quoi il n'avoit jamais été ſujet en ſa vie. Je ne crois pas qu'excepté Madame,

1) Ils ne le perdoient pas ; mais les grands morceaux qu'ils avoient faits ont été brûlés dans l'incendie arrivé chez M. de Valincourt.

2) Homme d'une grande piété, précepteur du jeune duc de Chartres, depuis Monſieur le duc d'Orléans, régent. Une lettre ſuivante fera connoître les regrets du jeune prince, & ſa douleur de cette mort.

on en ſoit fort affligé au Palais-Royal : les voilà débarraſſés d'un homme de bien.

Je laiſſe volontiers à la gazette à vous parler de M. l'abbé de Choiſy ; il fut reçu ſans oppoſition ; il avoit pris touts les devants qu'il falloit auprès des gens qui auroient pu lui faire de la peine. Il fera le jour de ſaint Louis ſa harangue qu'il m'a montrée ; il y a quelques endroits d'eſprit, je lui ai fait ôter quelques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponſe, je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je ſuis bien aiſe que vous n'ayez pas connu la critique de M. l'abbé Tallemant, c'eſt ſigne qu'elle ne vaut rien. Sa critique tomboit ſur ces mots, *il en commença les fonctions :* il prétendoit qu'il falloit dire néceſſairement, *il commença à en faire les fonctions.* Le pere Bouhours ne le devina point, non plus que vous ; & quand je lui dis la difficulté, il s'en mocqua.

M. Heſſein n'a point changé : nous fûmes cinq jours enſemble. Il fut fort doux dans les quatre premiers jours, & eut beaucoup de complaiſance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vu, & & qui étoit charmé de ſa douceur. Le dernier jour M. Heſſein ne lui laiſſa pas paſſer un mot ſans le contredire ; & même quand il nous voyoit fatigués & endormis, il avançoit malicieuſement quelque paradoxe qu'il ſçavoit bien qu'on ne lui laiſſeroit point

paſſer. En un mot, il eut contentement : non-ſeulement on diſputa, mais on ſe querella, & on ſe ſépara ſans avoir trop d'envie de ſe revoir de plus de huit jours. Il me ſembla que M. de Termes avoit toujours raiſon ; il lui ſembla auſſi la même choſe de moi. M. Félix témoigna un peu plus de bonté pour M. Heſſein, & aima mieux nous gronder touts, que de ſe réſoudre à le condamner. Voilà comment s'eſt paſſé le voyage. Mon mal de gorge n'eſt point encore fini, mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher Monſieur, mandez-moi au plutôt que vous parlez ; c'eſt la meilleure nouvelle que je puiſſe recevoir en ma vie.



LETTRE

LETTRE V.

A RACINE.

A Bourbon, le 9 août.

Je vous demande pardon du gros paquet que je vous envoie: mais M. Bourdier, mon médecin, a cru qu'il étoit de ſon devoir d'écrire à M. Fagon ſur ma maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart vît auſſi la choſe; ainſi nous ſommes convenus de vous adreſſer ſa relation. Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyere.

J'ai été ſenſiblement affligé de la mort de M. de Saint-Laurent. Franchement, notre ſiecle ſe dégarnit fort de gens de mérite & de vertu: & ſans ceux qu'on écarte ſous un faux prétexte, en voilà un grand nombre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie eſt de ces ſortes de choſes, *quæ non recipiunt magis & minùs*, puiſque je ſuis environ au même état que j'étois lorſque je ſuis arrivé. On me dit cependant toujours, comme à Paris, que cela reviendra; & c'eſt ce qui me déſeſpere, cela ne revenant point. Si je ſçavois que je dûſſe être ſans voix toute ma vie, je m'affligerois ſans doute; mais je prendrois ma réſolution, & je ſerois peut-être

moins malheureux que dans un état d'incertitude, qui ne me permet pas de me fixer, & qui me laiſſe toujours comme un coupable qui attend le jugement de ſon procès. Je m'efforce cependant de traîner ici ma miſérable vie du mieux que je puis avec un abbé très-honnête-homme, mon médecin & mon apothicaire; je paſſe le temps avec eux à-peu-près comme Don Quichotte le paſſoit *en un lugar de la Mancha* avec ſon curé, ſon barbier & le bachelier Samſon Caraſco. J'ai auſſi une ſervante; il me manque une niece: mais de touts ces gens-là celui qui joue le mieux ſon perſonnage, c'eſt moi, qui ſuis preſque auſſi fou que Don Quichotte, & qui ne dirois gueres moins de ſottiſes, ſi je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été ſurpris de ce que vous m'avez mandé de M. Heſſein.

Naturam expellas furcâ, tamen uſquè recurret.

Il a d'ailleurs de très-bonnes qualités: mais, à mon avis, puiſque je ſuis ſur la citation de Don Quichotte, il n'eſt pas mauvais de garder avec lui les mêmes meſures qu'avec Cardénio. Comme il veut toujours contredire, il ne ſeroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous ſçavez de notre aſſemblée, qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire: ils ſeroient merveilleux enſemble.

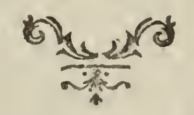
J'ai déjà formé mon plan pour l'année 1667, où je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'eſprit 1); mais, à ne vous rien déguiſer, il ne faut pas que vous faſſiez un grand fond ſur moi, tant que j'aurai touts les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coûte encore plus à rendre qu'à avaler, & qui vous laiſſent tout étourdi le reſte du jour, ſans qu'il vous ſoit permis de ſommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, & j'eſpere que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver Madame de Maintenon: jamais perſonne ne fut ſi digne qu'elle du poſte qu'elle occupe, & c'eſt la ſeule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'eſtime qu'elle a pour vous, eſt une marque de ſon bon goût. Pour moi, je ne me compte pas au nombre des choſes vivantes.

Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipſa: lupi Mœrim vidêre priores.

---

1) Boileau parle de l'hiſtoire du roi, dont Racine & lui étoient continuellement occupés.



LETTRE VI.

A BOILEAU.

A Paris, ce 8 août.

MADAME votre sœur vint avant-hier me chercher, fort allarmée d'une lettre que vous lui avez écrite, & qui est en effet bien différente de celle que j'ai reçue de vous. J'aurois déjà été à Versailles pour entretenir M. Fagon : mais le roi est à Marli depuis quatre jours, & n'en reviendra que demain au soir ; ainsi je n'irai qu'après-demain matin, & je vous manderai exactement tout ce qu'il m'aura dit.

Cependant je me flatte que ce dégoût & cette lassitude dont vous vous plaignez n'auront point de suite, & que c'est seulement un effet que les eaux doivent produire, quand l'estomac n'y est pas encore accoutumé : que si elles continuent à vous faire mal, vous sçavez ce que tout le monde vous dit en partant, qu'il falloit les quitter en ce cas, ou tout du moins les interrompre. Si par malheur elles ne vous guérissent pas, il n'y a point lieu encore de vous décourager, & vous ne seriez pas le premier, qui, n'ayant pas été guéri sur les lieux, s'est trouvé guéri étant de retour chez lui. En tout cas, le syrop

d'*erisimum* n'est point assurément une vision ; M. Dodart, à qui j'en parlai il y a trois jours, me dit & m'assura en conscience que ce M. Morin, qui m'a parlé de ce remede, est sans doute le plus habile médecin qui soit dans Paris, & le moins charlatan. Il est constant que pour moi je me trouve infiniment mieux, depuis que par son conseil j'ai renoncé à tout ce lavage d'eaux qu'on m'avoit ordonnées, & qui m'avoient presque gâté entièrement l'estomac, sans me guérir mon mal de gorge.

M. de Saint-Laurent est mort d'une colique de *miserere*, & non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, & même aussi singuliere que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il se trouvoit mal, & qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant instamment ce jeune prince de ne point dire où il étoit, parce qu'il ne vouloit voir personne. En le quittant, il alla faire ses dévotions, c'étoit un dimanche ; & on dit qu'il les faisoit touts les dimanches : puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant en inquiétude de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant apparemment beaucoup, & néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls : mais M. de Saint-Laurent lui dit que

cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, & qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être faigné, & il ne vit point de fang. Peu de temps après il fe mit fur fon féant, puis dit à fon valet de le pencher un peu fur fon chevet, & auffitôt fes pieds fe mirent à trépigner contre le plancher, & il expira dans le moment même. On trouva dans fa bourfe un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit fon teftament. Je crois qu'il donne tout fon bien aux pauvres. Voilà comme il eft mort: & voici ce qui fait, ce me femble, affez bien fon éloge. Vous fçavez qu'il n'avoit prefque d'autre foin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandifes; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux comédies & aux opéra : & il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu effuyer pour cela, & comment toute la maifon de Monfieur étoit déchaînée contre lui, gouverneur, fous-précepteur, valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours fans ofer apprendre fa mort à ce même M. de Chartres; & quand Monfieur enfin la lui a annoncée, il a jetté des cris effroyables, fe jettant, non point fur fon lit, mais fur le lit de M. de Saint-Laurent, qui étoit encore dans fa chambre, & l'appellant à haute voix comme s'il eût encore été en vie: tant la vertu, quand elle eft vraie, a de force pour fe faire aimer!

Je ſuis aſſuré que cela vous fera plaiſir, non-ſeulement pour la mémoire de M. de Saint-Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veuille qu'il perſiſte long-temps dans de pareils ſentiments. Il me ſemble que je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander.

M. le duc de Roannez eſt venu ce matin pour me parler de ſa riviere, & pour me prier d'en parler. Je lui ai demandé s'il ne ſçavoit rien de nouveau; il m'a dit que non: & il faut bien, puiſqu'il ne ſçait point de nouvelles, qu'il n'y en ait point; car il en ſçait toujours plus qu'il n'y en a. On dit ſeulement que M. de Lorraine a paſſé la Drave, & les Turcs la Save: ainſi il n'y a point de riviere qui les ſépare. Tant pis apparemment pour les Turcs; je les trouve merveilleuſement accoutumés à être battus. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'eſt l'embarras des comédiens, qui ſont obligés de déloger de la rue de Guénegaud, à cauſe que Meſſieurs de Sorbonne, en acceptant le collége des Quatre-Nations, ont demandé pour premiere condition qu'on les éloignât de ce collége. Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou ſix endroits; mais par-tout où ils vont, c'eſt merveille d'entendre comme les curés crient. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils ne ſeroient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on auroit entendu tout à plein les

orgues, & de l'églife on auroit parfaitement bien entendu les violons. Enfin ils en font à la rue de Savoie, dans la paroiffe de Saint-André. Le curé a été auffi au roi, lui repréfenter qu'il n'y a tantôt plus dans fa paroiffe que des auberges & des coquetiers; fi les comédiens y viennent, que fon églife fera déferte. Les Grands Auguftins ont auffi été au roi, & le pere Lembrochons, provincial, a porté la parole; mais on prétend que les comédiens ont dit à fa majefté que ces mêmes Auguftins, qui ne veulent point les avoir pour voifins, font fort affidus fpectateurs de la comédie, & qu'ils ont même voulu vendre à la troupe des maifons qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou, pour y bâtir un théâtre, & que le marché feroit déjà conclu, fi le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainfi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'allarme eft grande dans le quartier; touts les bourgeois, qui font gens de palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur embarraffer leurs rues. M. Billard furtout, qui fe trouvera vis-à-vis de la porte du parterre, crie fort haut; & quand on lui a voulu dire qu'il en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement: *Je ne veux point me divertir.* Adieu, Monfieur, je

fais moi-même ce que je puis pour vous divertir, quoique j'aie le cœur fort triſte depuis la lettre que vous avez écrite à Madame votre ſœur. Si vous croyez que je puiſſe vous être bon à quelque choſe à Bourbon, n'en faites point de façon, mandez-le moi ; je vôlerai pour vous aller voir.

LETTRE VII.

A RACINE.

A Moulins, le 13 août.

MON médecin a jugé à propos de me laiſſer repoſer deux jours, & j'ai pris ce temps pour venir voir Moulins, où j'arrivai hier au matin, & d'où je m'en dois retourner aujourd'hui au ſoir. C'eſt une ville très-marchande & très-peuplée, & qui n'eſt pas indigne d'avoir un tréſorier de France comme vous. Un M. de Chamblain, ami de M. l'abbé de Salles, qui y eſt venu avec moi, m'y donna hier à ſouper fort magnifiquement. Il ſe dit grand ami de M. de Poignant, & connoît fort votre nom, auſſi-bien que tout le monde de cette ville, qui s'honore fort d'avoir un magiſtrat de votre force, & qui lui eſt ſi peu à charge. Je vous ai envoyé par le dernier ordinaire une très-longue déduction de ma

maladie, que M. Bourdier, mon médecin, écrit à M. Fagon; ainſi vous en devez être inſtruit à l'heure qu'il eſt parfaitement. Je vous dirai pourtant que dans cette relation il ne parle point de la laſſitude de jambes & du peu d'appétit; ſi bien que tout le profit que j'ai fait juſqu'ici à boire les eaux, ſelon lui, conſiſte à un éclairciſſement de teint, que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt que la maladie: car vous ſçavez bien qu'en partant de Paris je n'avois pas le viſage trop mauvais, & je ne vois pas qu'à Moulins, où je ſuis, on me félicite fort préſentement de mon embonpoint. Si j'ai écrit une lettre ſi triſte à ma ſœur, cela ne vient point de ce que je me ſente beaucoup plus mal qu'à Paris, puiſqu'à vous dire le vrai, tout le bien & tout le mal mis enſemble, je ſuis environ au même état que quand je partis; mais dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des moments où la mélancolie redouble, & je lui ai écrit dans un de ces moments. Peut-être dans une autre lettre verra-t-elle que je ris; le chagrin eſt comme une fievre, qui a ſes redoublements & ſes ſuſpenſions.

La mort de M. de Saint-Laurent eſt tout-à-fait édifiante: il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un philoſophe & toute l'humilité d'un chrétien. Je ſuis perſuadé qu'il y a des ſaints canoniſés qui n'étoient pas plus ſaints que lui: on le verra un

jour, ſelon toutes les apparences, dans les litanies: mon embarras eſt ſeulement comment on l'appellera, & ſi on lui dira ſimplement ſaint Laurent, ou ſaint Saint-Laurent. Je n'admire pas ſeulement M. de Chartres, mais je l'aime, j'en ſuis fou. Je ne ſçais pas ce qu'il ſera dans la ſuite, mais je ſçais bien que l'enfance d'Alexandre ni de Conſtantin n'a jamais promis de ſi grandes choſes que la ſienne, & on pourroit beaucoup plus juſtement faire de lui les prophéties que Virgile, à mon avis, a fait aſſez à la légere du fils de Pollion.

Dans le temps que je vous écris ceci, M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre: il a précipité, dit-il, ſon retour à Bourbon pour me venir rendre ſervice. Il m'a dit qu'il avoit vu, avant que de partir, M. Fagon, & qu'ils perſiſtoient l'un & l'autre dans la penſée du demi-bain, quoi qu'en puiſſent dire MM. Bourdier & Baudiere; c'eſt une affaire qui ſe décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai, mon cher Monſieur, c'eſt quelque choſe d'aſſez fâcheux que de ſe voir ainſi le jouet d'une ſcience très-conjecturale, & où l'un dit blanc & l'autre noir: car les deux derniers ne ſoutiennent pas ſeulement que le bain n'eſt pas bon à mon mal; mais ils prétendent qu'il y va de la vie, & citent ſur cela des exemples funeſtes. Mais enfin me voilà livré à la médecine, & il n'eſt plus temps de reculer. Ainſi ce que je demande

à Dieu ce n'eſt pas qu'il me rende la voix, mais qu'il me donne la vertu & la piété de M. de Saint-Laurent, ou de M. Nicole, ou même la vôtre, puiſqu'avec cela on ſe mocque des périls. S'il y a quelque malheur dont on ſe puiſſe réjouir, c'eſt, à mon avis, celui des comédiens : ſi on continue à les traiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette & la porte Saint-Martin : encore ne ſçais-je s'ils n'auront point ſur les bras le curé de Saint-Laurent. Je vous ai une obligation infinie du ſoin que vous prenez d'entretenir un miſérable comme moi ; l'offre que vous me faites de venir à Bourbon eſt tout à fait héroïque & obligeante ; mais il n'eſt pas néceſſaire que vous veniez vous enterrer inutilement dans le plus vilain lieu du monde, & le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y être. Vous m'êtes plus néceſſaire à Paris qu'ici, & j'aime encore mieux ne vous point voir, que de vous voir triſte & affligé. Adieu, mon cher Monſieur : mes recommandations à M. Félix, à M. de Termes, & à touts nos autres amis.



LETTRE VIII.

A BOILEAU.

A Paris, le 13 août.

Je ne vous écrirai aujourd'hui que deux mots : car, outre qu'il eſt extrêmement tard, je reviens chez moi pénétré de frayeur & de déplaiſir. Je ſors de chez le pauvre M. Heſſein que j'ai laiſſé à l'extrémité; je doute qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain en vie. Je vous conterai ſa maladie une autre fois, & je ne vous parlerai maintenant que de ce qui vous regarde. Vous êtes un peu cruel à mon égard de me laiſſer ſi long-temps dans l'horrible inquiétude où vous avez bien dû juger que votre lettre à Madame votre ſœur me pouvoit jetter. J'ai vu M. Fagon qui, ſur le récit que je lui ai fait de ce qui eſt dans cette lettre, a jugé qu'il falloit quitter ſur le champ vos eaux. Il dit que leur effet naturel eſt d'ouvrir l'appétit, bien loin de l'ôter. Il croit même qu'à l'heure qu'il eſt vous les aurez interrompues, parce qu'on n'en prend jamais plus de vingt jours de ſuite. Si vous vous en êtes trouvé conſidérablement bien, il eſt d'avis qu'après les avoir laiſſées pour quelque temps, vous les recommenciez : ſi elles

ne vous ont fait aucun bien, il croit qu'il les faut quitter entiérement. Le Roi me demanda hier au soir si vous étiez revenu : je lui répondis que non, & que les eaux jusqu'ici ne vous avoient pas fort soulagé. Il me dit ces propres mots : *il sera mieux de se remettre à son train de vie ordinaire ; la voix lui reviendra lorsqu'il y pensera le moins.* Tout le monde a été charmé de la bonté que sa majesté a témoignée pour vous en parlant ainsi ; & tout le monde est d'avis que, pour votre santé, vous ferez bien de revenir. M. Félix est de cet avis, le premier médecin & M. Moreau en sont entiérement ; M. du Tartre croit qu'absolument les eaux de Bourbon ne sont pas bonnes pour votre poitrine, & que vos lassitudes en sont une marque. Tout cela, mon cher Monsieur, m'a donné une furieuse envie de vous voir de retour. On dit que vous trouverez de petits remedes innocents qui vous rendront infailliblement la voix, & qu'elle reviendra d'elle-même, quand vous ne feriez rien. M. le Maréchal de Bellefont m'enseigna hier un remede dont il dit qu'il a vu plusieurs gens guéris d'une extinction de voix : c'est de laisser fondre dans sa bouche un peu de myrrhe, la plus transparente qu'on puisse trouver ; d'autres se sont guéris avec la simple eau de poulets, sans compter l'*erisimum* ; enfin, tout d'une voix, tout le monde vous conseille de revenir. Je n'ai jamais vu

une ſanté plus généralement ſouhaitée que la vôtre. Venez donc, je vous en conjure; & à moins que vous n'ayez déjà un commencement de voix qui vous donne des aſſurances que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perdez pas un moment de temps pour vous redonner à vos amis, & à moi ſur-tout, qui ſuis inconſolable de vous voir ſi loin de moi, & d'être des ſemaines entieres ſans ſçavoir ſi vous êtes en ſanté ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens ſenſible au peu qui m'en reſte; & il me ſemble, à vous parler franchement, qu'il ne me reſte preſque plus que vous. Adieu, je crains de m'attendrir follement, en m'arrêtant trop ſur cette réflexion.



LETTRE IX.

AU MÊME.

A Paris, ce 17 août.

J'ALLAI hier au ſoir à Verſailles, & j'y allai tout exprès pour voir M. Fagon & lui donner la conſultation de M. Bourdier. Je la lus auparavant avec M. Félix, & je la trouvai très-ſçavante, dépeignant votre tempérament & votre mal en termes très-énergiques : j'y croyois trouver en quelque page, *numero Deus impare gaudet.* M. Fagon me dit que du moment qu'il s'agiſſoit de la vie, & qu'elle pouvoit être en compromis, il s'étonnoit qu'on mît en queſtion ſi vous prendriez le demi-bain. Il en écrira à M. Bourdier, & cependant il m'a chargé de vous écrire au plus vîte de ne point vous baigner, & même, ſi les eaux vous ont incommodé, de les quitter entiérement & de vous en revenir. Je vous avois déjà mandé ſon avis là-deſſus, & il perſiſte toujours. Tout le monde crie que vous devriez revenir, médecins, chirurgiens, hommes, femmes. Je vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour ſauver M. Heſſein ; il eſt ſauvé, & c'eſt votre bon ami le quinquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit mis à

à la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui, le croyant à demi mort, ordonna au plus vîte le quinquina. Il eſt préſentement ſans fievre: je l'ai même tantôt fait rire juſqu'à la convulſion, en lui montrant l'endroit de votre lettre où vous parlez du bachelier, du curé & du barbier. Vous dites qu'il vous manque une niece: voudriez-vous qu'on envoyât Mademoiſelle Deſpréaux 1)? Je m'en vais ce ſoir à Marly. M. Félix a demandé permiſſion au roi pour moi, & j'y demeurerai juſqu'à mercredi prochain.

M. le duc de Charoſt m'a tantôt demandé de vos nouvelles d'un ton de voix que je vous ſouhaiterois de tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis ſont malades, entre autres M. le duc de Chevreuſe & M. de Chanlay: touts deux ont la fievre double-tierce. M. de Chanlay a déjà pris le quinquina; M. de Chevreuſe le prendra au premier jour. On ne voit à la cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne ſçais plus ce qui vous peut en donner envie. M. Heſſein ne l'a point voulu prendre des apothicaires, mais de la propre main de Shmith. J'ai vu ce Shmith chez lui; il a le viſage vermeil &

1) Petit trait de raillerie. Boileau n'aimoit pas beaucoup cette niece.

boutonné, & a bien plus l'air d'un maître cabaretier que d'un médecin. M. Heſſein dit qu'il n'a jamais rien bu de plus agréable, & qu'à chaque fois qu'il en prend il ſent la vie deſcendre dans ſon eſtomac. Adieu, mon cher Monſieur; je commencerai & finirai toutes mes lettres en vous diſant de vous hâter de revenir.

LETTRE X.

A RACINE.

A Bourbon, ce 19 août.

VOUS pouvez juger, Monſieur, combien j'ai été frappé de la funeſte nouvelle que vous m'avez mandée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyable néanmoins que vous l'ayez laiſſé, je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir toujours quelque rayon d'eſpérance tant que vous ne m'aurez point écrit, *il eſt mort*; & je me flatte même qu'au premier ordinaire j'apprendrai qu'il eſt hors de danger. A dire le vrai, j'ai bon beſoin de me flatter ainſi, ſur-tout aujourd'hui que j'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fois en foibleſſe, & qui m'a jetté dans un abattement dont même les plus agréables nouvelles ne ſeroient pas capables de me relever. Je vous

avoue pourtant que, ſi quelque choſe pouvoit me rendre la ſanté & la joie, ce ſeroit la bonté qu'a ſa majeſté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous préſentez devant lui. Il ne ſçauroit gueres rien arriver de plus glorieux, je ne dis pas à un miſérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus conſidérables à la cour; & je gage qu'il y en a plus de vingt d'entre eux qui, à l'heure qu'il eſt, envient ma bonne fortune, & qui voudroient avoir perdu la voix, & même la parole, à ce prix. Je ne manquerai pas, avant qu'il ſoit peu, de profiter du bon avis qu'un ſi grand prince me donne, ſauf à déſobliger M. Bourdier mon médecin, & M. Baudiere mon apothicaire, qui prétendent maintenir contre lui que les eaux de Bourbon ſont admirables pour rendre la voix. Mais je m'imagine qu'ils réuſſiront dans cette entrepriſe, à-peu-près comme toutes les puiſſances de l'Europe ont réuſſi à lui empêcher de prendre Luxembourg, & tant d'autres villes. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'il fait bon ſuivre ſes ordonnances, en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné, en vous diſant que la voix me reviendroit lorſque j'y penſerois le moins. Un prince qui a exécuté tant de choſes miraculeuſes, eſt vraiſemblablement inſpiré du ciel, & toutes les choſes qu'il dit ſont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remede à eſſayer, où j'ai grande eſpérance,

qui eſt de me préſenter à ſon paſſage dès que je ſerai de retour ; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie & ma reconnoiſſance me fera trouver de la voix, & peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je ſuis auſſi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux & de remedes. Nous attendons la réponſe de M. Fagon ſur la relation que M. Bourdier lui a envoyée. Juſques-là je ne puis rien vous dire ſur mon départ. On me fait toujours eſpérer ici une guériſon prochaine, & nous devons tenter le demi-bain, ſuppoſé que M. Fagon perſiſte toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne ſçauriez croire combien je vous ſuis obligé de la tendreſſe que vous m'avez témoignée dans votre derniere lettre ; les larmes m'en ſont preſque venues aux yeux, & quelque réſolution que j'euſſe faite de quitter le monde, ſuppoſé que la voix ne me revînt point, cela m'a entiérement fait changer d'avis ; c'eſt-à-dire, en un mot, que je me ſens capable de quitter toutes choſes, hormis vous. Adieu, mon cher Monſieur, excuſez ſi je ne vous écris pas une plus longue lettre : franchement je ſuis fort abattu : je n'ai point d'appétit : je traîne les jambes plutôt que je ne marche : je n'oſerois dormir, & je ſuis toujours accablé de ſommeil. Je

me flatte pourtant encore de l'eſpérance que les eaux de Bourbon me guériront. M. Amiot eſt homme d'eſprit, & me raſſûre fort. Il ſe fait une affaire très-ſérieuſe de me guérir, auſſi-bien que les autres médecins. Je n'ai jamais vu de gens ſi affectionnés à leurs malades, & je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque choſe de ſa ſanté pour me rendre la mienne. Outre leur affection, il y va de leur intérêt, parce que ma maladie fait grand bruit dans Bourbon. Cependant ils ne ſont point d'accord, & M. Bourdier leve toujours des yeux très-triſtes au ciel quand on parle de bain. Quoi qu'il en ſoit, je leur ſuis obligé de leurs ſoins & de leur bonne volonté; &, quand vous m'écrirez, je vous prie de me dire quelque choſe qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une lettre fort obligeante, & m'envoie pluſieurs inſcriptions ſur leſquelles il me prie de dire mon avis. Elles me paroiſſent toutes fort ſpirituelles: mais je ne ſçaurois lui mander pour cette fois ce que j'y trouve à redire; ce ſera pour le premier ordinaire. M. Bourſault, que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou ſix jours, & m'apparut le ſoir aſſez ſubitement; il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Mont-Luçon, où il alloit & où il eſt habitué, pour avoir le bonheur de me ſaluer.

Il me fit offre de toutes choſes, d'argent, de commodité, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, & voulus le retenir pour le lendemain à dîner; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en-aller dès le grand matin: ainſi nous nous ſéparâmes amis à outrance 1). A propos d'amis, mes baiſe-mains, je vous prie, à touts nos amis communs.

Dites bien à M. Quinaut que je lui ſuis infiniment obligé de ſon ſouvenir, & des choſes obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'abbé de Salles. Vous pouvez l'aſſurer que je le compte préſentement au rang de mes meilleurs amis, & de ceux dont j'eſtime le cœur & l'eſprit. Ne vous étonnez pas ſi vous recevez quelquefois mes lettres un peu tard, parce que la poſte n'eſt point à Bourbon, & que ſouvent, faute de gens pour envoyer à Moulins, on perd un ordinaire. Au nom de Dieu, mandez-moi, avant toutes choſes, des nouvelles de M. Heſſein.

---

1) Bourſault étoit alors receveur des fermes à Mont-Luçon, d'où, à l'occaſion de ſon emploi, il écrivit une lettre aſſez connue. Boileau l'avoit attaqué dans ſes ſatyres. Bourſault, pour s'en venger, fit imprimer contre lui une comédie intitulée: *Satyre des Satyres*. Cependant, quand il ſçut Boileau malade à Bourbon, il alla le voir, & lui offrit ſa bourſe. Boileau, ſenſible à ce trait de généroſité, ôta, dans la ſuite, de ſes ſatyres le nom de Bourſault.

LETTRE XI.

AU MÊME.

A Bourbon, le 23 août.

On me vient avertir que la poſte eſt de ce ſoir à Bourbon; c'eſt ce qui fait que je prends la plume à l'heure qu'il eſt, c'eſt-à-dire à dix heures du ſoir, qui eſt une heure fort extraordinaire aux malades de Bourbon, pour vous dire que, malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me ſuis mis aujourd'hui dans le demi-bain par le conſeil de M. Amiot; & même de M. des Trapieres, que j'ai appellé au conſeil. Je n'y ai été qu'une heure. Cependant j'en ſuis ſorti beaucoup en meilleur état que je n'y étois entré, c'eſt-à-dire, la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légeres, l'eſprit plus gai: & même mon laquais m'ayant demandé quelque choſe, je lui ai répondu un *non* à pleine voix, qui l'a ſurpris lui-même, auſſi-bien qu'une ſervante qui étoit dans la chambre; & pour moi j'ai cru l'avoir prononcé par enchantement. Il eſt vrai que je n'ai pu depuis ratrapper ce ton-là: mais comme vous voyez, Monſieur, c'en eſt aſſez pour me remettre le cœur au ventre, puiſque c'eſt une preuve

que ma voix n'eſt pas entiérement perdue, & que le bain m'eſt très-bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, & je vous manderai le ſuccès. Je ne ſçais pas pourquoi M. Fagon a molli ſi aiſément ſur les objections très-ſuperſtitieuſes de M. Bourdier. Il y a tantôt ſix mois que je n'ai eu de véritable joie que ce ſoir. Adieu, mon cher Monſieur, je dors en vous écrivant. Conſervez-moi votre amitié, & croyez que, ſi je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à toute la terre la reconnoiſſance que j'ai des bontés que vous avez pour moi, & qui ont encore accrû de beaucoup la véritable eſtime & la ſincere amitié que j'avois pour vous. J'ai été ravi, charmé, enchanté du ſuccès du quinquina; & ce qu'il a fait ſur notre ami Heſſein, m'engage encore plus dans ſes intérêts que la guériſon de ma fievre double-tierce.



LETTRE XII.

A BOILEAU.

A Paris, ce 24 août.

Je vous dirai, avant toutes choſes, que M. Heſſein, excepté quelque petit reſte de foibleſſe, eſt entièrement hors d'affaires, & ne prendra plus que huit jours du quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour ſon plaiſir; car la choſe devient à la mode, & on commencera bientôt, à la fin des repas, à le ſervir comme le caffé & le chocolat. L'autre jour à Marly, Monſeigneur, après un fort grand déjeuner avec Madame la princeſſe de Conti, & d'autres Dames, en envoya quérir deux bouteilles chez les apothicaires du roi, & en but le premier un grand verre; ce qui fut ſuivi par toute la compagnie, qui, trois heures après, n'en dîna que mieux; il me ſemble même que cela leur avoit donné un plus grand air de gaieté ce jour-là; & à ce même dîner, je contai au roi votre embarras entre vos deux médecins & la conſultation très ſçavante de M. Bourdier. Le roi eut la bonté de me demander ce qu'on vous répondoit là-deſſus, & s'il y avoit à délibérer. *Oh! pour moi*, s'écria naturellement Madame la princeſſe

de Conti, qui étoit à table à côté de sa majesté, *j'aimerois mieux ne parler de trente ans que d'exposer ainsi ma vie pour recouvrer la parole.* Le Roi, qui venoit de faire la guerre à Monseigneur sur sa débauche de quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sçauriez croire combien cette maison de Marly est agréable: la cour y est, ce me semble, toute autre qu'à Versailles; il y a peu de gens, & le roi nomme touts ceux qui l'y doivent suivre. Ainsi touts ceux qui y sont, se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur. Le roi même y est fort libre & fort caressant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, & qu'à Marly il est tout à lui & à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, & j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire, fort charmé de lui, & au désespoir contre moi: car je ne trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reste, je suis devenu riche de bons mémoires 1). J'y ai entretenu tout à mon aise les gens qui pouvoient me dire le plus de choses de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander

---

1) Racine ne perdoit aucune occasion de rassembler des mémoires pour l'histoire du roi.

cinq ou ſix éclairciſſements à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous ſçavez ſa maniere, & comme toutes ſes paroles ſont pleines de droit-ſens, & vont au fait. En un mot, j'en ſortis très-ſçavant & très-content. Il me dit que, tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaiſir. Les queſtions que je lui fis regardoient Charleroi & Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, & ſi on avoit déjà nouvelle que les Eſpagnols l'euſſent râſé : car, en voulant écrire, je me ſuis trouvé arrêté tout-à-coup, & par cette difficulté, & par beaucoup d'autres que je vous dirai. Vous ne me trouverez peut-être, à cauſe de cela, gueres plus avancé que vous ; c'eſt-à-dire, beaucoup d'idées & peu d'écriture. Franchement je vous trouve fort à dire, & dans mon travail & dans mes plaiſirs. Une heure de converſation m'étoit d'un grand ſecours pour l'un, & d'un grand accroîſſement pour les autres.

Je viens de recevoir une lettre de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez préſentement reçu celle où je vous mandois l'avis de M. Fagon, & que M. Bourdier n'ait reçu des nouvelles de M. Fagon même, qui ne ſerviront pas peu à le confirmer dans ſon avis. Tout ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit & de votre abattement eſt très-conſidérable, & marque toujours de plus en plus que les eaux ne

vous conviennent point. M. Fagon ne manquera pas de me répéter encore qu'il les faut quitter, & les quitter au plus vîte : car je vous l'ai mandé. Il prétend que leur effet naturel eſt d'ouvrir l'appétit & de rendre les forces. Quand elles font le contraire, il y faut renoncer.

Je ne doute pas que vous ne vous remettiez bientôt en chemin pour revenir. Je ſuis perſuadé comme vous que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bonté pour vous, vous fera plus de bien que touts les remedes. M. Roze m'avoit déjà dit de vous mander de ſa part, qu'après Dieu, le roi étoit le plus grand médecin du monde, & je fus même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. Je commence à ſoupçonner qu'il pourroit bien être en effet dans la dévotion. M. Nicole a donné depuis deux jours au public deux tomes de *réflexions ſur les épîtres & ſur les évangiles*, qui me ſemblent encore plus forts & plus édifiants que tout ce qu'il a fait. Je ne vous les envoie pas, parce que j'eſpere que vous ſerez bientôt de retour, & vous les trouverez infailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé que ſur la moitié des épîtres & des évangiles de l'année ; j'eſpere qu'il achevera le reſte pourvu qu'il plaiſe à Dieu . . . de lui laiſſer encore un an de vie.

Il n'y a point de nouvelles de Hongrie que celles

qui ſont dans la gazette. M. de Lorraine, en paſſant la Drave, a fait, ce me ſemble, une entrepriſe de fort grand éclat & fort inutile. Cette expédition a bien de l'air de celle qu'on fit pour ſecourir Philiſbourg. Il a trouvé au-delà de la riviere un bois, & au-delà de ce bois les ennemis retranchés juſqu'aux dents. M. de Termes eſt du nombre de ceux que je vous ai mandé qui avoient l'eſtomac farci de quinquina. Croyez-vous que le quinquina, qui vous a ſauvé la vie, ne vous rendroit pas la voix ? Il devroit du moins vous être plus favorable qu'à un autre, vous qui vous êtes enroué tant de fois à le louer. Les comédiens, qui vous font ſi peu de pitié, ſont pourtant toujours ſur le pavé ; & je crains, comme vous, qu'ils ne ſoient obligés de s'aller établir auprès des vignes de feu M. votre pere. Ce ſeroit un digne théâtre pour les œuvres de M. Pradon : j'allois ajouter de M. Bourſault, mais je ſuis trop touché des honnêtetés que vous avez tout nouvellement reçues de lui. Je ferai tantôt à M. Quinaut celles que vous me mandez de lui faire. Il me ſemble que vous avancez furieuſement dans le chemin de la perfection. Voilà bien des gens à qui vous avez pardonné.

On m'a dit chez Mademoiſelle votre ſœur que M. Marchand partoit lundi prochain pour Bourbon. *Hui! vereor ne quid Andria apportet mali!* Franchement

j'appréhende un peu qu'il ne vous retienne. Il aime fort ſon plaiſir. Cependant je ſuis aſſuré que M. Bourdier même vous dira de vous en-aller. Le bien que les eaux vous pourroient faire eſt peut-être fait ; elles auront mis votre poitrine en bon train ; les remedes ne font pas toujours ſur le champ leur plein effet ; & mille gens qui étoient allés à Bourbon pour des foibleſſes de jambes, n'ont commencé à bien marcher que lorſqu'ils ont été de retour chez eux. Adieu, mon cher Monſieur ; vous me demandez pardon de m'avoir écrit une lettre trop courte, & vous avez raiſon de le demander ; & moi je vous le demande d'en avoir écrit une trop longue, & j'ai peut-être auſſi raiſon.



LETTRE XIII.

A RACINE.

A Bourbon, le 28 août.

Je ne m'étonne point, Monſieur, que Madame la princeſſe de Conti ſoit dans le ſentiment où elle eſt. Quand elle auroit perdu la voix, il lui reſteroit encore un million de charmes pour ſe conſoler de cette perte, & elle ſeroit encore la plus parfaite choſe que la nature ait produite depuis long-temps. Il n'en eſt pas ainſi d'un miſérable qui a beſoin de ſa voix pour être ſouffert des hommes, & qui a quelquefois à diſputer contre M. Charpentier. Quand ce ne ſeroit que cette derniere raiſon, il doit riſquer quelque choſe, & la vie n'eſt pas d'un ſi grand prix qu'il ne la puiſſe haſarder pour ſe mettre en état d'interrompre un tel parleur. J'ai donc tenté l'aventure du demi-bain avec toute l'audace imaginable, mes valets faiſant lire leur frayeur ſur leur viſage, & M. Bourdier s'étant retiré pour n'être point témoin d'une entrepriſe ſi téméraire. A vous dire vrai, cette aventure a été un peu ſemblable à celle des Maillotins dans Don Quichotte; je veux dire, qu'après bien des allarmes il s'eſt trouvé qu'il n'y

avoit qu'à rire, puiſque non ſeulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion ſur la poitrine ; mais qu'il me l'a même fort ſoulagée, & que, s'il ne m'a pas rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la ſanté. Je ne l'ai encore eſſayé que quatre fois, & M. Amiot prétend le pouſſer juſqu'à dix. Après quoi, ſi la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaiſir à vous revoir & à vous embraſſer ; mais vous ne ſçauriez croire pourtant tout ce qui ſe préſente d'affreux à mon eſprit, quand je ſonge qu'il me faudra peut-être repaſſer muet par ces hôtelleries, & revenir ſans voix dans ces mêmes lieux où l'on m'avoit tant de fois aſſuré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu & vos conſolations qui me puiſſent ſoutenir dans une ſi juſte occaſion de déſeſpoir.

J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de Monſeigneur chez Madame la Princeſſe de Conti. Mais ne ſonge-t-il point à l'inſulte qu'il a faite par là à touts ces Meſſieurs de la Faculté ? Paſſe pour avaler le quinquina ſans avoir la fievre : mais de le prendre ſans s'être préalablement fait ſaigner & purger, c'eſt une choſe qui crie vengeance, & il y a une eſpece d'effronterie à ne ſe point trouver mal après un tel attentat contre toutes les regles de la médecine. Si Monſeigneur, & toute ſa compagnie, avoient, avant tout,

tout, pris une dose de séné dans quelque syrop convenable : cela lui auroit à la vérité coûté quelques tranchées, & l'auroit mis, lui & touts les autres, hors d'état de dîner ; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, & M. Bachot auroit trouvé le trait galant : au-lieu que, de la maniere dont la chose s'est faite, cela ne sçauroit jamais être approuvé que des gens de cour & du monde, & non point des véritables disciples d'Hippocrate, gens à barbe vénérable, & qui ne verront point assurément ce qu'il peut y avoir eu de plaisant à tout cela. Que si personne n'en a été malade, ils vous répondront qu'il y a eu du sortilége. Et en effet, Monsieur, de la maniere dont vous me peignez Marly, c'est un véritable lieu d'enchantement ; je ne doute point que les fées n'y habitent ; en un mot, tout ce qui s'y dit & ce qui s'y fait me paroît enchanté : mais sur-tout les discours du maître du château ont quelque chose de fort ensorcelant, & ont un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la disgrâce des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, Monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du crû ? Ce ne seroit pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Champmélé, pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues ;

vous sçavez aux dépens de qui. Vous avez raison de dire qu'ils auront là un merveilleux théâtre pour jouer les pieces de M. Pradon: & d'ailleurs ils y auront une commodité; c'est que, quand le souffleur aura oublié d'apporter la copie de ses ouvrages, il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte touts les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des compliments pour moi à M. Roze. Les gens de son tempérament sont de fort dangereux ennemis: mais il n'y a point aussi de plus chauds amis, & je sçais qu'il a de l'amitié pour moi. Je vous félicite des conversations fructueuses que vous avez eues avec M. de Louvois, d'autant plus que j'aurai part à votre récolte. Ne craignez point que M. Marchand m'arrête à Bourbon; quelque amitié que j'aie pour lui, il n'entre point en balance avec vous, & l'Andrienne n'apportera aucun mal.

Je meurs d'envie de voir les *réflexions* de M. Nicole, & je m'imagine que c'est Dieu qui me prépare ce livre à Paris pour me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné; cependant sçavez-vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez, si le proverbe italien est véritable, que *chi offende non perdona?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point

ſi utile qu'on ſe veut imaginer, puiſque rien ne peut mieux confirmer l'aſſurance de ſes troupes que de voir que les Turcs n'ont oſé ſortir de leurs retranchements, ni même donner ſur ſon arriere-garde dans ſa retraite ; & il faut en effet que ce ſoient de grands coquins pour l'avoir ainſi laiſſé repaſſer la Drave. Croyez-moi, ils ſeront battus ; & la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de Céſar, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Heſſein, faites-le reſſouvenir que nous ſommes freres en quinquina, puiſqu'il nous a ſauvé la vie à l'un & à l'autre. Vous penſez vous mocquer : mais je ne ſçais pas ſi je n'en eſſaierai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher Monſieur : aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne ſçais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre ; car je n'en ai jamais trouvé une ſi courte.



LETTRE XIV.

AU MÊME.

A Bourbon, le 2 ſeptembre.

Ne vous étonnez pas, Monſieur, ſi vous ne recevez pas les réponſes à vos lettres auſſi promptement que peut-être vous ſouhaitez, parce que la poſte eſt fort irréguliere à Bourbon, & qu'on ne ſçait pas trop bien quand il faut écrire. Je commence à ſonger à ma retraite. Voilà tantôt la dixieme fois que je me baigne; &, à ne vous rien céler, ma voix eſt tout au même état que quand je ſuis arrivé. Le monoſyllabe que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons que vous ſçavez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, & mes valets ont été un peu trop prompts à crier miracle. La vérité eſt pourtant que le bain m'a renforcé les jambes, & fortifié la poitrine. Mais pour ma voix, ni le bain, ni la boiſſon des eaux ne m'ont de rien ſervi. Il faut donc s'en aller de Bourbon auſſi muet que j'y ſuis arrivé. Je ne ſçaurois vous dire quand je partirai ; je prendrai bruſquement mon parti, & Dieu veuille que le déplaiſir ne me tue pas en chemin. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt

que jamais exilé n'a quitté ſon pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien. Je vous dirai encore plus, c'eſt que ſans votre conſidération je ne crois pas que j'euſſe jamais revu Paris, où je ne conçois aucun autre plaiſir que celui de vous revoir.

Je ſuis bien fâché de la juſte inquiétude que vous donne la fievre de M. votre jeune fils. J'eſpere que cela ne ſera rien. Mais ſi quelque choſe me fait craindre pour lui, c'eſt le nombre de bonnes qualités qu'il a 1), puiſque je n'ai jamais vu d'enfant de ſon âge ſi accompli en toutes choſes. M. Marchand eſt arrivé ici ſamedi. J'ai été fort aiſe de le voir; mais je ne tarderai gueres à le quitter. Nous faiſons notre ménage enſemble; il eſt toujours auſſi bon & auſſi méchant homme que jamais. J'ai ſçu par lui tout ce qu'il y a de mal à Bourbon, dont je ne ſçavois pas un mot à ſon arrivée. Votre relation de l'affaire de Hongrie m'a fait un très-grand plaiſir, & m'a fait comprendre en très-peu de mots ce que les plus longues relations ne m'auroient peut-être pas appris. Je l'ai débitée à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un commis de M. Jacques, où, après avoir parlé du grand viſir, on ajoutoit, entre autres choſes, que *ledit viſir voulant réparer le grief qui lui avoit été fait*, &c. Tout le reſte étoit de ce ſtyle. Adieu,

1) Boileau parle ici du fils aîné de Racine.

mon cher Monſieur, aimez-moi toujours, & croyez que vous ſeul êtes ma conſolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, & vous aurez de mes nouvelles en chemin : je ne ſçais pas trop le parti que je prendrai à Paris. Touts mes livres ſont à Auteuil, où je ne puis plus déſormais aller les hivers. J'ai réſolu de prendre un logement pour moi ſeul 1). Je ſuis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices & des ſervantes. Je n'ai qu'une chambre & point de meubles au cloître. Tout ceci ſoit dit entre nous; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je ſuis las de me ſacrifier au plaiſir & à la commodité d'autrui. Il n'eſt pas vrai que je ne puiſſe bien vivre & tenir ſeul mon ménage; ceux qui le croient ſe trompent groſſièrement. D'ailleurs, je prétends déſormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des meſures que j'aurois exécutées, ſi ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, & je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots.

---

1) Boileau demeuroit alors chez M. Dongeois, & avoit envie de vivre ſeul.

LETTRE XV.

A BOILEAU.

A Paris, ce 5 feptembre.

J'AVOIS deſtiné cette après-dînée à vous écrire fort au long; mais *un couſin, abuſant d'un fâcheux parentage*, eſt venu malheureuſement me voir, & il ne fait que de ſortir de chez moi. Je ne vous écris donc que pour vous dire que je reçus avant-hier une lettre de vous. Le pere Bouhours & le pere Rapin étoient dans mon cabinet, quand je la reçus. Je leur en fis la lecture en la décachetant, & je leur fis un fort grand plaiſir. Je regardai pourtant de loin, à meſure que je la liſois, s'il n'y avoit rien dedans qui fût trop janſéniſte. Je vis, vers la fin, le nom de M. Nicole, & je ſautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement par-deſſus. Je n'oſai m'expoſer à troubler la grande joie & même les éclats de rire que leur cauſerent pluſieurs choſes fort plaiſantes que vous me mandiez. Nous aurions été touts trois les plus contents du monde, ſi nous euſſions trouvé à la fin de votre lettre que vous parliez à votre ordinaire, comme nous trouvions que vous écriviez avec le même eſprit que vous avez toujours

eu. Ils ſont, je vous aſsûre, touts deux, fort de vos amis, & même de fort bonnes gens. Nous avions été le matin entendre le pere de Villiers, qui faiſoit l'oraiſon funebre de M. le Prince, grand-pere de M. le Prince d'aujourd'hui. Il y a joint les louanges du dernier mort, & il s'eſt enfoncé juſqu'au cou dans le combat de Saint-Antoine : Dieu ſçait combien judicieuſement. En vérité, il a beaucoup d'eſprit; mais il auroit bien beſoin de ſe laiſſer conduire. J'annonçai au pere Bouhours un nouveau livre, qui excita fort ſa curioſité. Ce ſont les *Remarques de M. de Vaugelas, avec les notes de Thomas Corneille.* Cela eſt ainſi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais cru voir enſemble M. de Vaugelas & M. de Corneille le jeune, donnant des regles ſur la langue.

J'euſſe bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois eſt guéri, en vous mandant qu'il a été malade; mais ma femme, qui revient de voir Madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fievre. Elle étoit d'abord comme continue, & même aſſez grande; elle n'eſt préſentement qu'intermittente, & c'eſt encore une des obligations que nous avons au quinquina. J'eſpere que je vous manderai lundi qu'il eſt abſolument guéri. Outre l'intérêt du Roi & celui du public, nous avons, vous & moi, un intérêt très-particulier à lui ſouhaiter une bonne

ſanté. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne; & vous ne ſçauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon ſoir, mon cher Monſieur. Je ſalue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long lundi. Mon fils eſt guéri.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

A Luxembourg, le 24 mai.

VOTRE lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaiſir, ſi les nouvelles de votre ſanté euſſent été un peu meilleures. Je vis M. Dodard comme je venois de la recevoir, & la lui montrai. Il m'aſſura que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'eſprit que votre voix ne reviendra point, & me cita même quantité de gens qui ſont ſortis fort heureuſement d'un ſemblable accident. Mais, ſur toutes choſes, il vous recommande de ne point faire d'effort pour parler, &, s'il ſe peut, de n'avoir commerce qu'avec des gens d'une oreille fort ſubtile, ou qui vous entendent à demi-mot. Il croit que le ſyrop d'abricot vous eſt fort bon, & qu'il en faut prendre quelquefois de pur, & très-ſouvent de mêlé avec de l'eau,

en l'avalant lentement & goutte à goutte ; ne point boire trop frais, ni de vin que fort trempé ; du reste vous tenir l'esprit toujours gai. Voilà à peu près le conseil que M. Menjot me donnoit autrefois 1). M. Dodart approuve beaucoup votre lait d'ânesse, mais beaucoup plus encore ce que vous dites de la vertu de M. ...... Il ne la croit nullement propre à votre mal, & assûre même qu'elle y seroit très-nuisible. Il m'ordonne presque toujours les mêmes choses pour mon mal de gorge, qui va toujours son même train ; & il me conseille un régime qui peut-être me pourra guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'est M. Dodart lui-même 2). M. Félix étoit présent à toutes ces ordonnances, qu'il a fort approuvées ; & il a aussi demandé des remedes pour sa santé, se croyant le plus malade de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit visité la boucherie de Châlons. Il est, à l'heure que je vous parle, au marché, où il m'a dit qu'il avoit rencontré

---

1) Racine racontoit, quand il vouloit rire, qu'un médecin lui ayant défendu de boire du vin, de manger de la viande, de lire & de s'appliquer à la moindre chose, ajouta : *du reste, réjouissez-vous.*

2) Racine parle du pere du premier médecin du roi, qui étoit extrêmement maigre.

ce matin des écreviſſes de fort bonne mine. Le voyage eſt prolongé de trois jours, & on demeurera ici juſqu'à lundi prochain. Le prétexte eſt la rougeole de M. le Comte de Toulouſe ; mais le vrai eſt apparemment que le roi a pris goût à ſa conquête, & qu'il n'eſt pas fâché de l'examiner tout à loiſir. Il a déjà conſidéré toutes les fortifications l'une après l'autre, eſt entré juſques dans les contre-mines du chemin couvert, qui ſont fort belles, & ſur-tout a été fort aiſe de voir ces fameuſes redoutes entre les deux chemins couverts, leſquelles ont tant donné de peine à M. de Vauban. Aujourd'hui le roi va examiner la circonvallation, c'eſt-à-dire, faire un tour de ſept ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux ; qu'il vous ſuffiſe que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, & que je vous ferai peut-être concevoir les choſes comme ſi vous y aviez été.

M. de Vauban a été ravi de me voir, & ne pouvant pas venir avec moi, m'a donné un ingénieur qui m'a mené par-tout. Il m'a auſſi abouché avec M. d'Eſpagne, gouverneur de Thionville, qui ſe ſignala tant à Saint-Godart, & qui m'a fait ſouvenir qu'il avoit ſouvent bu avec moi à l'auberge de M. Poignant, & que nous étions, Poignant & moi, fort agréables avec feu M. de Bernage, évêque de Graſſe.

Sérieuſement ce M. d'Eſpagne eſt un fort galant

homme, & il m'a paru un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit de ce combat de Saint-Godart. Mais, mon cher Monſieur, cela ne s'accorde ni avec M. de Montécuculli, ni avec M. de Biſſy, ni avec M. de la Feuillade, & je vois bien que la vérité qu'on nous demande tant eſt bien plus difficile à trouver qu'à écrire. J'ai vu auſſi M. de Charuel, qui étoit intendant à Gigeri. Celui-ci ſçait apparemment la vérité, mais il ſe ſerre les levres tant qu'il peut de peur de la dire; & j'ai eu à-peu-près la même peine à lui tirer quelques mots de la bouche, que Trivelin avoit à en tirer de Scaramouche, *muſicien begue*. M. de Gourville arriva hier, & tout en arrivant me demanda de vos nouvelles. Je ne finirois point ſi je vous nommois touts les gens qui m'en demandent touts les jours avec amitié. M. de Chevreuſe, entre autres; M. de Noailles; Monſeigneur le Prince que je devrois nommer le premier; ſurtout M. Moreau notre ami, & M. Roze: ce dernier avec des expreſſions fortes, vigoureuſes, & qu'on voit bien en vérité qui partent du cœur. Je fis hier grand plaiſir à M. de Termes de lui dire le ſouvenir que vous aviez de lui. M. de Reims, M. le préſident de Meſmes, & M. le cardinal de Furſtemberg, ſont toujours ici, & mettent le roi en bonne humeur.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Au camp devant Mons, le 3 avril.

On nous avoit trop tôt mandé la priſe de l'ouvrage à cornes; il ne fut attaqué pour la premiere fois qu'avant-hier: encore fut-il abandonné un moment après par les grenadiers du régiment des Gardes, qui s'épouvanterent mal-à-propos, & que leurs officiers ne pûrent retenir, même en leur préſentant l'épée nue comme pour les percer. Le lendemain, ſur les neuf heures du matin, on recommença une autre attaque avec beaucoup plus de précaution que la précédente. On choiſit pour cela huit compagnies de grenadiers, tant du régiment du Roi que d'autres régiments. On commanda auſſi cent-cinquante mouſquetaires des deux compagnies pour ſoutenir les grenadiers. L'attaque ſe fit avec une vigueur extraordinaire, & dura trois bons quarts-d'heure: car les ennemis ſe défendirent en fort braves gens, & quelques-uns d'entre eux ſe colleterent même avec quelques-uns de nos officiers. Mais comment auroient-ils pu faire? Pendant qu'ils étoient aux mains, tout

notre canon tiroit ſans diſcontinuer ſur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, & d'où, malgré cette tempête de canon, on ne laiſſa pourtant pas de faire un feu épouvantable. Nos bombes tomboient auſſi à touts moments ſur ces demi-lunes, & ſembloient les renverſer ſens-deſſus-deſſous. Enfin nos gens demeurerent les maîtres, & s'établirent de maniere qu'on n'a pas même oſé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux-cents hommes, entre autres huit ou dix mouſquetaires, du nombre deſquels étoit le fils de M. le prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la paliſſade de la demi-lune. Car quelques mouſquetaires pouſſerent juſques dans cette demi-lune, malgré la défenſe expreſſe de M. de Vauban & de M. de Maupertuis, croyant faire ſans doute la même choſe qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vîte ſur leurs pas: & c'eſt-là que la plupart furent tués ou bleſſés. Les grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été auſſi braves que les mouſquetaires. De huit capitaines, il y en a eu ſept tués ou bleſſés. J'ai retenu cinq ou ſix actions ou paroles de ſimples grenadiers, dignes d'avoir place dans l'hiſtoire; & je vous les dirai, quand nous nous reverrons. M. de Châteauvilain, fils de M. le grand tréſorier de Pologne, étoit à tout, & eſt un des hommes de l'armée le plus eſtimé. La Cheſnaye a auſſi fort bien fait. Je

vous les nomme touts deux, parce que vous les connoiſſez particulierement. Mais je ne vous puis dire aſſez de bien du premier, qui joint beaucoup d'eſprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aiſe, d'un peu loin à la vérité; mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois preſque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir tant de braves gens dans le péril. On fit une ſuſpenſion pour retirer les morts de part & d'autre. On trouva de nos mouſquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux mouſquetaires bleſſés s'étoient couchés parmi ces morts, de peur d'être achevés; ils ſe leverent tout-à-coup ſur leurs pieds, pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit. Mais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouvés ſur leur terrein, ils devoient demeurer priſonniers. Notre officier ne put pas en diſconvenir; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Eſpagnols, afin de faire traiter ces deux mouſquetaires. Les Eſpagnols répondirent: *ils ſeront mieux traités parmi nous que parmi vous, & nous avons de l'argent plus qu'il n'en faut pour nous & pour eux.* Le gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un tambour, pour s'informer ſi le chevalier d'Eſtrade, qui s'eſt trouvé perdu, n'étoit point du nombre des priſonniers qui ont été faits dans ces deux actions, le

gouverneur ne voulut ni lire la lettre, ni voir le tambour.

On a pris aujourd'hui deux manieres de payſans, qui étoient ſortis de la ville avec des lettres pour M. de Caſtanaga. Ces lettres portoient que la place ne pouvoit plus tenir que cinq ou ſix jours. En récompenſe, comme le roi regardoit de la tranchée tirer nos batteries, un homme, qui apparemment étoit quelque officier ennemi, déguiſé en ſoldat avec un ſimple habit gris, eſt ſorti, à la vue du Roi, de notre tranchée, & traverſant juſqu'à une demi-lune des ennemis, s'eſt jetté dedans; & on a vu deux des ennemis venir au-devant de lui pour le recevoir. J'étois auſſi dans la tranchée dans ce temps là, & je l'ai conduit de l'œil juſques dans la demi-lune. Tout le monde a été ſurpris juſqu'au dernier point de ſon imprudence; mais vraiſemblablement il n'empêchera pas la place d'être priſe dans cinq ou ſix jours. Toute la demi-lune eſt preſque éboulée, & les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien. On n'a jamais vu un tel feu d'artillerie. Quoique je vous diſe que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril: les ennemis ne tiroient plus de ce côté là; & nous étions touts ou appuyés ſur le parapet, ou debout ſur le revers de la tranchée. Mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous ſerons de retour. Je ſuis, comme

comme vous, tout confolé de la réception de F....
M. Roze partit, fâché de voir, dit-il, l'académie *in pejus ruere.* Il vous fait fes baife-mains avec des expreffions très-fortes, à fon ordinaire. M. de Cavoie, & quantité de nos communs amis m'ont chargé auffi de vous en faire. Voilà, ce me femble, une affez longue lettre; mais j'ai les pieds chauds, & je n'ai gueres de plus grand plaifir que de caufer avec vous. Je crois que le nez a faigné au prince d'Orange, & il n'eft tantôt plus fait mention de lui. Vous me ferez un extrême plaifir de m'écrire, quand cela vous fera auffi quelque plaifir. Je vous prie de faire mes baife-mains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçu de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire que, pendant que j'étois fur le mont Pagnotte à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaife étoit dans la tranchée, & même fort près de l'attaque, pour la voir plus diftinctement. J'en parlois hier au foir à fon frere, qui me dit tout naturellement : *il fe fera tuer un de ces jours.* Ne dites rien de cela à perfonne, car on croiroit la chofe inventée, & elle eft très-vraie & très-férieufe.



LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Au camp de Gévries, le 21 mai.

Il faut que j'aime M. Vignan autant que je fais, pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contre-temps dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parce que j'étois chagrin, au dernier point, d'un vilain clou qui m'est venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, jusqu'à me donner la fievre deux jours & deux nuits. Il est percé, Dieu merci; & il ne me reste plus qu'une emplâtre qui me défigure, & dont je me consolerois volontiers sans toutes les questions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le roi fit hier la revue de son armée & de celle de M. de Luxembourg. C'étoit assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siecles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel; car leurs armées n'ont gueres passé, ce me semble, quarante, ou tout au plus cinquante-mille hommes; & il y avoit hier six-vingt-mille hommes

ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avoit pas là dessus trois-mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher. J'allai toujours au grand pas de mon cheval, & je ne finis qu'à huit heures du soir. Enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous qu'on n'en a jamais vu de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du roi, & de la premiere de l'armée de M. de Luxembourg; mais quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui. J'étois si las, si ébloui de voir briller des épées & des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes & des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien; & j'eusse voulu de tout mon cœur que touts les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumiere, ou dans leur maison, avec leurs femmes & leurs enfants, & moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poëmes épiques les revues d'armées, fort longues & fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, & même, pardonnez-moi cette espece de blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois, au retour, à-peu-près dans le même état que nous étions vous & moi dans

la cour de l'abbaye de Saint-Amand. A cela près, je ne fus jamais si charmé & si étonné que je le fus de voir une puissance si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées. Je vous l'aurois volontiers envoyé ; mais il y en a ici mille copies, & je ne doute pas qu'il n'y en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici campés le long de la Trouille, à deux lieues de Mons. M. de Luxembourg est campé près de Binche, partie sur le ruisseau qui passe aux Estives, & partie sur la Haisne, où ce ruisseau tombe. Son armée est de soixante-six bataillons & de deux-cents-neuf escadrons : celle du roi de quarante-six bataillons & de quatre-vingt-dix escadrons. Vous voyez par-là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrein que celle du roi. Son quartier général, j'entends celui de M. de Luxembourg, est à Thieusies. Vous trouverez touts ces villages dans la carte. L'une & l'autre se mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou six jours ; c'est pourquoi je vous écris aujourd'hui une si longue lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raisonnent de nouvelles, & qui veulent à touts momens que j'entre dans la conversation. Il vint hier de Bruxelles un rendu, qui dit

que M. le prince d'Orange aſſembloit quelques troupes à Auderleck, qui en eſt à trois quarts de lieues. On demanda au rendu ce qu'on diſoit à Bruxelles. Il répondit qu'on y étoit fort en repos, parce qu'on étoit perſuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant, que le roi n'étoit point en Flandres, & que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la marine; vous êtes à la ſource, & nous ne ſçavons qu'après vous. Vraiſemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choſes à vous mander qu'une revue, quelque grande & quelque magnifique qu'elle ait été. M. de Cavoie vous baiſe les mains. Je ne ſçais ce que je ferois ſans lui; il faudroit en vérité que je renonçaſſe aux voyages & au plaiſir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la ſienne, pour m'en ſervir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vu un homme de cette bonté & de cette magnificence; il eſt encore plus à ſes amis, & plus aimable à la tête de ſa formidable armée, qu'il n'eſt à Paris & à Verſailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne ſont pas reconnoiſſables en ce pays-ci, & qui, tout embarraſſés de la figure qu'ils y font, ſont à-peu-près comme vous dépeignez le pauvre M. Jannart, quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher

Monſieur, voilà bien du verbiage; mais je vous écris au courant de ma plume, & me laiſſe entraîner au plaiſir que j'ai de cauſer avec vous, comme ſi j'étois dans vos allées d'Auteuil. Je vous prie de vous ſouvenir de moi dans la petite académie, & d'aſſurer M. de Pontchartrain de mes très-humbles reſpects. Faites auſſi mille compliments pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il y aura bientôt matiere à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginé. Ecrivez-moi le plus ſouvent que vous pourrez, & forcez votre pareſſe. Pendant que j'eſſuie de longues marches & des campements fort incommodes, ſerez-vous fort à plaindre, quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à votre aiſe dans votre cabinet?



LETTRE XIX.

AU MÊME.

Du camp de Gévries, le 22 mai.

COMME j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma lettre, dont je ne m'apperçus que lorſqu'on l'eut portée à la poſte. Au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Eſtives, je vous marquai qu'il étoit à Thieuſies, qui eſt un village à plus de trois ou quatre lieues de-là, & où il devoit aller camper en partant des Eſtives, ce qu'on m'avoit dit. On parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc cru que je vous ferois plaiſir de vous détromper, & qu'il valoit mieux qu'il vous en coutât un petit port de lettre, que quelque groſſe gageure où vous pourriez vous engager mal-à-propos, ou contre M. de la Chapelle, ou contre M. Heſſein. J'ai ſur-tout pâli, quand j'ai ſongé au terrible inconvénient qui arriveroit ſi ce dernier avoit quelque avantage ſur vous; car je me ſouviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément, malgré touts les ſerments & toute la raiſon de M. de Guilleragues, qui en penſa devenir fou. Dieu vous

garde d'avoir jamais tort contre un tel homme. Je monte en carroſſe pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même deſſein; mais je ſouffrois alors tant de mal, que je ne ſongeai qu'à m'en revenir au plus vîte.

LETTRE XX.

AU MÊME.

Au camp devant Namur, le 3 juin.

J'AI été ſi troublé depuis huit jours de la petite vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuſe, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le ſiége a bien avancé durant ce temps là, & nous ſommes à l'heure qu'il eſt au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuſe, comme vous m'écrivez qu'on le diſoit à Paris ; ce qui ſeroit une étrange entrepriſe. On n'a pas même eu beſoin d'appeller les mouſquetaires, ni d'expoſer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec ſon canon & ſes bombes, a fait lui ſeul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deça & au-delà de la Meuſe, où il a placé ſes batteries. Il a conduit ſa principale tranchée dans

un terrein assez resserré, entre des hauteurs & une espèce d'étang d'un côté, & la Meuse de l'autre. En trois jours il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, & s'est rendu Maître d'une petite contre-garde revétue, qui étoit en-deçà de la contrescarpe; & de-là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert, qui étoit garni de plusieurs rangs de palissades; a comblé un fossé large de dix toises, & profond de huit pieds, & s'est logé dans une demi-lune qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse, à la gauche des assiégeants, & un bastion qui est à leur droite. En telle sorte que cette place si terrible, en un mot Namur, a vu touts ses dehors emportés dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons; touts ceux de nos gens qui ont été à ces attaques sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier Espagnol, qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze-cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, & qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un seul

coin où ils ſoient en ſûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors touts pleins de corps dont le canon a emporté les têtes comme ſi on les avoit coupées avec des ſabres. Cela n'empêche pas que pluſieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les grenadiers du régiment des Gardes Françoiſes & ceux des Gardes Suiſſes ſe ſont, entr'autres, extrêmement diſtingués. On raconte pluſieurs actions particulieres que je vous redirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaiſir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai ouï conter au roi même. Un ſoldat du régiment des Fuſiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion; un coup de canon vint qui emporta ſon gabion: auſſi-tôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſieme, & l'alla poſer; un troiſieme coup de canon emporta ce troiſieme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais ſon officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit: *j'irai; mais j'y ſerai tué.* Il y alla, &, en poſant ſon quatrieme gabion, eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint, ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon officier: *je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit preſque à rien. Il ſouffrit cela ſans deſſerrer

les dents ; & après l'opération, dit froidement : *je ſuis donc hors d'état de travailler ; c'eſt maintenant au roi à me nourrir.* Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration, mais aſſurez-vous qu'elle eſt fort vraie. M. de Cavoie me preſſe d'achever ma lettre. Je vous dirai donc en deux mots, pour l'achever, qu'apparemment la ville ſera priſe en deux jours. Il y a déjà une grande breche au baſtion, & même un officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois ſoldats, & s'en eſt revenu, parce qu'il n'étoit point ſuivi, & qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce baſtion ne tiendra gueres. Après quoi, il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les aſſiégés ne nous attendront pas. Mais vraiſemblablement la garniſon laiſſera faire la capitulation aux bourgeois, & ſe retirera dans le château, qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban que la ville. M. le prince d'Orange n'a point encore marché, & pourra bien marcher trop tard. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la mer. Je ne ſuis point ſurpris de tout ce que vous me mandez du gouverneur qui a fait déſerter votre aſſemblée à ſon pupille. J'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous êtes ſur le rang où vous devez placer M. de Richeſource. Ce que vous dites des eſprits médiocres eſt fort vrai, & m'a frappé, il y a long-temps, dans votre

poétique. M. de Cavoie vous fait mille baiſe-mains, & M. Roze auſſi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'académie, juſqu'à méditer même d'y faire retrancher les jettons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jettons durent beaucoup, s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne ſoient retranchés ? Adieu, Monſieur, je vous conſeille d'écrire un mot à M. le contrôleur général lui-même, pour le prier de vous faire mettre ſur l'état de diſtribution ; & cela ſera fait auſſi-tôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puiſque M. de Brie a promis de vous faire payer. C'eſt le plus honnête-homme qui ſe ſoit jamais mêlé de finance. Mes compliments à M. de la Chapelle.



LETTRE XXI.

AU MÊME.

Au Camp près de Namur, le 15 Juin.

Je ne vous ai point écrit ſur l'attaque d'avant-hier: je ſuis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raiſonnables que vous, & à qui il faut faire des réponſes bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations. Ainſi, ſans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai ſuccinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garniſon eſt au moins de ſix-mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer ſon entrepriſe. Il s'agiſſoit de leur enlever une redoute & un retranchement de plus de quatre-cents toiſes de long, d'où il ſera fort facile de foudroyer le reſte de leurs ouvrages, cette redoute étant au plus haut de la montagne, & par conſéquent pouvant commander aux ouvrages à cornes qui couvrent le château de ce côté-là. Ainſi le roi, outre les ſept bataillons de tranchée, avoit commandé deux-cents de ſes mouſquetaires, cent-cinquante grenadiers à cheval, & quatorze compagnies d'autres grenadiers, avec mille

ou douze-cents travailleurs, pour le logement qu'on vouloit faire; &, pour mieux intimider les ennemis, il fit paroître tout-à-coup sur la hauteur la brigade de son régiment, qui est encore composée de six bataillons. Il étoit là en personne à la tête de son régiment, & donnoit ses ordres à la demi-portée du mousquet. Il avoit seulement devant lui trois gabions, que le comte de Fiesque, qui étoit son aide-de-camp de jour, avoit fait poser pour le couvrir. Mais ces gabions, presque touts pleins de pierres, étoient la plus dangereuse défense du monde; car un coup de canon qui eût donné dedans auroit fait un beau massacre de tous ceux qui étoient derriere. Néanmoins un de ces gabions sauva peut-être la vie au roi, ou à Monseigneur, ou à Monsieur, qui touts deux étoient à ses côtés; car il rompit le coup d'une balle de mousquet, qui venoit droit au roi, & qui, en se détournant un peu, ne fit qu'une contusion au bras de M. le comte de Toulouse, qui étoit, pour ainsi dire, dans les jambes du roi.

Mais, pour revenir à l'attaque, elle se fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas jusqu'aux mousquetaires qui ne firent pas un pas plus qu'on ne leur avoit commandé. A la vérité, M. de Maupertuis, qui marchoit à leur tête, leur avoit déclaré que, si quelqu'un ôsoit passer devant lui, il le tueroit. Il n'y en eut qu'un seul, qui ayant osé désobéir & passer

devant lui, il le porta par terre de deux coups de sa pertuisane, qui ne le blesserent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis. Mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban, que je suis assuré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces sortes d'occasions, il leur avoit dit : *mes enfants, on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuiront, mais je ne veux pas que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours pour vous rappeller quand il sera temps. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos postes.* Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiere précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des especes de jallons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer & se loger, pour éviter la confusion. Et la chose réussit à merveille. Les ennemis ne soutinrent point, & n'attendirent pas même nos gens. Ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, & ne tirerent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq-cents; entre autres un capitaine Espagnol, fils d'un Grand d'Espagne, qu'on nomme le comte de Lémos. Celui qui le tua étoit un des grenadiers à cheval, nommé

Sans-Raiſon. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Eſpagnol lui demanda quartier, & lui promit cent piſtoles, lui montrant même ſa bourſe où il y en avoit trente-cinq. Le grenadier, qui venoit de voir tuer le lieutenant de ſa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua ſon Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps, qui leur fut rendu, & le grenadier *Sans-Raiſon* rendit auſſi les trente-cinq piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant: *Tenez, voilà ſon argent, dont je ne veux point; les grenadiers ne mettent la main ſur les gens que pour les tuer.* Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez; & je m'aſſûre que vous les aimerez bien autant qu'une ſupputation exacte du nom des bataillons, & de chaque compagnie des gens détachés; ce que M. l'abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très-curieuſement.

Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers, qui fut tué, & dont *Sans-Raiſon* vengea la mort. Vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſçavoir qu'on lui trouva un cilice ſur le corps. Il étoit d'une piété ſinguliere, & avoit même fait ſes dévotions le jour d'auparavant. Reſpecté de toute l'armée pour ſa valeur, accompagnée d'une douceur & d'une ſageſſe merveilleuſe, le roi l'eſtimoit beaucoup, & a dit, après ſa mort, que c'étoit un homme qui

qui pouvoit prétendre à tout. Il s'appelloit Roquevert. Croyez-vous que frere Roquevert ne valoit pas bien frere Muce? Et si M. de la Trappe l'avoit connu, auroit-il mis, dans la vie du frere Muce, que les grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde? Effectivement on dit que dans cette compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi, je n'entends gueres de messe dans le camp, qui ne soit servie par quelque mousquetaire, & où il n'y en ait quelqu'un qui communie, & cela de la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçurent des coups de mousquet ou des contusions tout auprès du roi. Tout le monde le sçait: & je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit lieutenant-général de jour, & y fit à la Condé, c'est tout dire. M. le Prince, dès qu'il vit que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée, & de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour.

Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg; il est toujours vis-à-vis des ennemis, la Méhaigne entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils ôsent passer. On lui amena avant-hier un officier Espagnol, qu'un de nos partis avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg, lui trouvant de l'esprit, lui dit: *vous autres Espagnols, je*

ſçais que vous faites la guerre en honnêtes gens, & je la veux faire avec vous de même. Enſuite il le fit dîner avec lui : puis lui fit voir toute ſon armée. Après quoi il le congédia, en lui diſant : *je vous rends votre liberté ; allez trouver M. le prince d'Orange, & dites-lui ce que vous avez vu.* On a ſçu auſſi par un rendu, qu'un de nos ſoldats s'étant allé rendre aux ennemis, le prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg : *c'eſt*, dit le ſoldat, *qu'on y meurt de faim ; mais avec tout cela ne paſſez pas la riviere, car aſſurément ils vous battront.*

Le roi envoya hier ſix-mille ſacs d'avoine & cinq cents bœufs à l'armée de M. de Luxembourg : & quoi qu'ait dit le déſerteur, je vous puis aſſurer qu'on y eſt fort gai, & qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le général a été trois jours ſans monter à cheval, paſſant le jour à jouer dans ſa tente.

Le roi a eu nouvelle aujourd'hui que le baron de Serclas, avec cinq ou ſix-mille chevaux de l'armée du prince d'Orange, avoit paſſé la Meuſe à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le roi prend ſes meſures pour le bien recevoir.

Adieu, Monſieur, je vous manderai une autre fois des nouvelles de la vie que je mene, puiſque vous en voulez ſçavoir. Faites, je vous prie, part de cette lettre à M. de la Chapelle, ſi vous trouvez qu'elle

en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme, quand vous l'aurez lue. Car je n'ai pas le temps de lui écrire, & cela pourra la réjouir elle & mon fils.

On est fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conseil de M. de la Chapelle. Une page de compliments m'a plus coûté cinq-cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, Monsieur, je vous envie bien votre beau temps d'Auteuil : car il fait ici le plus horrible temps du monde.

Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès, se mit à rire de toute sa force, en disant : *ho ! ho ! cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans le camp.*

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de l'armée du prince d'Orange, & ils ont été pris par un parti de M. de Luxembourg. Voici la disposition de l'armée des ennemis. M. de Baviere à la droite avec des Brandebourgens, & autres Allemands ; M. de Valdeck est au corps de bataille avec les Hollandois ; & le prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gauche.

J'oubliois de vous dire que, quand M. le Comte

de Toulouſe reçut ſon coup de mouſquet, on entendit le bruit de la balle: & le roi demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé. *Il me ſemble*, dit, en ſouriant, le jeune prince, *que quelque choſe m'a touché.* Cependant la contuſion étoit aſſez groſſe, & j'ai vu la balle ſur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme ſi le feu y avoit paſſé. Adieu, Monſieur, je ne ſçaurois me réſoudre à finir quand je ſuis avec vous.

En fermant la lettre, j'apprends que la préſidente Barantin, qui avoit épouſé M. de Courmaillon, ingénieur, a été pillée par un parti de Charleroi. Ils lui ont pris ſes chevaux de carroſſe & ſa caſſette, & l'ont laiſſée dans le chemin à pied. Elle venoit pour être auprès de ſon mari qui avoit été bleſſé. Il eſt mort.



LETTRE XXII.

AU MÊME.

Au camp près de Namur, le 24 juin.

JE laiſſe à M. de Valincourt le ſoin de vous écrire la priſe du château neuf. Voici ſeulement quelques circonſtances qu'il oubliera peut-être dans ſa relation.

Ce château neuf eſt appellé autrement le *Fort-Guillaume*, parce que c'eſt le prince d'Orange qui ordonna l'année paſſée de le faire conſtruire, & qui avança pour cela dix-mille écus de ſon argent. C'eſt un grand ouvrage à cornes, avec quelques redents dans le milieu de la courtine, ſelon que le terrein le demandoit. Il eſt ſitué de telle ſorte que, plus on en approche, moins on le découvre. Et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite breche à paſſer deux hommes; & il n'y avoit pas une paliſſade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'ingenieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, eſt un Hollandois nommé Cohorn. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, & y avoit même fait creuſer le

foſſé, diſant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en ſortit hier avant la garniſon, bleſſé d'un éclat de bombe. M. de Vauban a eu la curioſité de le voir ; &, après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pu l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponſe que, ſi on l'eût attaqué dans les formes ordinaires, & en conduiſant une tranchée devant la courtine & les demi-baſtions il ſe ſeroit encore défendu plus de quinze jours, & qu'il nous en auroit coûté bien du monde ; mais que, de la maniere dont on l'avoit embraſſé de toutes parts, il avoit fallu ſe rendre. La vérité eſt, que notre tranchée eſt quelque choſe de prodigieux, embraſſant à la fois pluſieurs montagnes & pluſieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours, autant preſque qu'il y a de rues à Paris. Les gens de la cour commençoient à s'ennuyer de voir ſi long-temps remuer la terre. Mais enfin il s'eſt trouvé que, dès que nous avons attaqué la contreſcarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'inſtant tout le chemin couvert ; & voyant dans leur ouvrage vingt de nos grenadiers qui avoient grimpé par un petit endroit où l'on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont auſſi-tôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze-cents hommes, tous gens bien faits s'il y en a au monde. Le principal officier qui les commandoit, nommé M. de

Vimbergue, eſt âgé de près de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a ſouffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter ſur la petite breche que notre canon avoit faite, réſolu d'y mourir l'épée à la main. C'eſt lui qui a fait la capitulation; & il y a fait mettre qu'il lui feroit permis d'entrer dans le vieux château, pour s'y défendre encore juſqu'à la fin du ſiége. Vous voyez par-là à quels gens nous avons affaire, & que l'art & les précautions de M. de Vauban ne ſont pas inutiles pour épargner bien de braves gens qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit lieutenant-général de jour; & voici la troiſieme affaire qui paſſe par ſes mains. Je voudrois que vous euſſiez pu entendre de quelle maniere aiſée & même avec quel eſprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande; les réponſes qu'il fit aux officiers qui le vinrent trouver pour capituler, & comme, en leur faiſant mille honnêtetés, il ne laiſſoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, ſans touts ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laiſſoient pas reſpirer; ils voyoient ſauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin; ils étoient ſi las de ſe jetter par terre, comme on fait quand il tombe une

bombe, que les uns ſe tenoient debout, au haſard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creuſé de petites niches dans des retranchements qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creuſé en terre, & ont paſſé ainſi quinze jours entiers. Le vieux château eſt compoſé de quatre autres forts, l'un derriere l'autre, & va toujours en s'étréciſſant, en telle ſorte que celui de ces forts qui eſt à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois-cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. Heureuſement nous ne craignons pas d'en manquer ſi-tôt. On en trouva hier chez les révérends peres Jéſuites de Namur, douze-cent-ſoixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons peres gardoient précieuſement ce beau dépôt, ſans en rien dire, eſpérant vraiſemblablement de les rendre aux Eſpagnols, au cas qu'on nous fît lever le ſiége. Ils paroiſſoient pourtant les plus contents du monde d'être au roi; & ils me dirent à moi-même, d'un air riant & ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits proteſtants qui étoient en garniſon à Namur, & qui avoient fait un prêche de leurs écoles. Le roi a envoyé le pere recteur à Dôle. Mais le pere de la Chaiſe dit lui-même que le roi eſt trop bon,

& que les supérieurs de leur compagnie seront plus séveres que lui. Adieu, Monsieur.

J'oubliois de vous dire que je vis passer les deux ôtages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoient au roi. L'un avoit le bras en écharpe ; l'autre la mâchoire à demi emportée, avec la tête bandée d'une écharpe noire ; le dernier est un chevalier de Malte.

Je vis aussi huit prisonniers qu'on amenoit du chemin couvert. Ils faisoient horreur. L'un avoit un coup de bayonnette dans le côté ; un autre un coup de mousquet dans la bouche. Les six autres avoient le visage & les mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havresacs.



LETTRE XXIII.

A SA FEMME 1).

Au château de Cambrésis, le jour de l'ascension.

J'AVOIS commencé à vous écrire hier au soir à Saint-Quentin : mais je fus averti que la poste étoit partie dès midi ; ainsi je n'achevai point. Je viens de recevoir vos lettres, qui m'ont fait un fort grand plaisir. Je me porte bien, Dieu merci.

Les garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant ; dont je suis fort en colere contre eux, & avec raison. Heureusement M. de Cavoie mene avec lui un maréchal, qui en a pris soin ; & on m'assûre que ce ne sera rien.

Nous allons demain au Quesnoi, & on laissera les dames au camp devant Mons. L'herbe est bien courte, & je crois que les chevaux ne trouveront pas beaucoup de fourrage. Le bled est fort renchéri ;

1) C'est la seule lettre conservée de toutes celles que Racine lui a écrites. Comme il n'avoit rien de caché pour elle, il ne vouloit pas apparemment qu'elle gardât ses lettres.

votre fermier ſera riche, & devroit bien vous donner de l'argent, puiſque vous ne l'avez point preſſé de vendre ſon bled lorſqu'il étoit à bon marché.

Le roi eut hier des nouvelles de ſa flotte; elle eſt ſortie de Breſt du 9 mai; on la croit maintenant à la Hogue en Normandie; & le roi d'Angleterre embarqué.

On mande de Hollande que le prince d'Orange voit bien que c'eſt tout de bon qu'on va faire une deſcente, & qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le comte de Portland ſon favori, a contre-mandé trois régiments prêts à s'embarquer pour la Hollande; & on dit qu'il pourroit bien repaſſer lui-même en Angleterre.

M. de Baviere eſt fort inquiet de la maladie du prince Clément ſon frere, qui eſt, dit-on, à l'extrémité. Il le ſera bien davantage dans quatre jours, lorſqu'il verra entrer dans les Pays-Bas plus de cent-trente-mille hommes.

Le roi eſt dans la meilleure ſanté du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. d'Etrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze vaiſſeaux marchands Anglois ſur les côtes d'Eſpagne, & deux vaiſſeaux de guerre qui les eſcortoient. Cela le conſole, avec raiſon, de la perte de deux vaiſſeaux de l'eſcadre du même comte d'Etrées, qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencements; il faut eſpérer

que Dieu continuera de se déclarer pour nous. Faites part de ces nouvelles à M. Despréaux, à qui je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui.

J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la premiere fois: il se porte à merveille.

M. du Tartre se trémousse à son ordinaire, & a une grande épée à son côté avec un nœud magnifique; il a tout à fait l'air d'un capitaine. Adieu, mon cher cœur, embrasse tes enfants pour moi; exhorte ton fils à bien étudier & à servir Dieu. Je suis parti fort content de lui; j'espere que je le serai encore plus à mon retour. Ecris-moi souvent, ou lui. Adieu, encore un coup.



LETTRE XXIV.

A BOILEAU.

A Gemblours, le 9 juin.

J'AVOIS commencé une grande lettre, où je prétendois vous dire mon ſentiment ſur quelques endroits des ſtances 1) que vous m'avez envoyées. Mais comme j'aurai le plaiſir de vous revoir bientôt, puiſque nous nous en retournons à Paris, j'aime mieux attendre à vous dire de vive voix tout ce que j'avois à vous mander. Je vous dirai ſeulement en un mot que les ſtances m'ont paru très-belles & très-dignes de celles qui les précedent, à quelque peu de répétitions près, dont vous vous êtes apperçu vous-même.

Le roi fait un grand détachement de ſes armées, & l'envoie en Allemagne avec Monſeigneur. Il a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un commencement de campagne qui paroît ſi favorable, d'autant plus que, le prince d'Orange s'opiniâtrant à demeurer ſous de groſſes places & derriere des canaux

1) Quelques ſtances de l'ode de Namur,

& des rivieres, la guerre auroit pu devenir ici fort lente, & peut-être moins utile que ce qu'on peut faire au-delà du Rhin.

Nous allons demain coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en ce pays-ci avec une armée capable non-ſeulement de faire tête aux ennemis, mais même de leur donner beaucoup d'embarras. Adieu, mon cher Monſieur; je me fais un grand plaiſir de vous embraſſer bientôt.



LETTRE XXV.

AU MÊME.

Au Quesnoi, le 30 mai.

Le roi fait demain ses dévotions. Je parlai hier de M. le doyen 1) au pere de la Chaise; il me dit qu'il avoit reçu votre lettre, me demanda des nouvelles de votre santé, & m'assura qu'il étoit fort de vos amis & de toute la famille. J'ai parlé ce matin à Madame de Maintenon, & lui ai même donné une lettre que je lui avois écrite sur ce sujet, la mieux tournée que j'ai pu, afin qu'elle la pût lire au roi. M. de Chamlai, de son côté, proteste qu'il a déjà fait merveilles, & qu'il a parlé de M. le doyen, comme de l'homme du monde qu'il estimoit le plus, & qui méritoit le mieux les grâces de sa majesté. Il promet qu'il reviendra encore ce soir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon possible, & l'ai assuré de votre reconnoissance & de celle de M. le doyen & de MM. Dongeois. Voilà, mon cher Monsieur, où

1) L'Abbé Boileau, frere de M. Despréaux. Il étoit alors Doyen à Sens, & on obtint pour lui un canonicat de la Sainte-Chapelle.

la chofe en eft. Le refte eft entre les mains du bon Dieu, qui peut-être infpirera le roi en notre faveur. Nous en fçaurons demain davantage.

Quant à nos ordonnances, M. de Pontchartrain me promit qu'il nous les feroit payer auffi-tôt après le départ du roi. C'eft à vous de faire vos follicitations, foit par M. de Pontchartrain le fils, foit par M. l'abbé Bignon. Croyez-vous que vous fiffiez mal d'aller vous-même une fois chez lui? Il eft bien intentionné: la fomme eft petite. Enfin on m'affûre qu'il faut preffer, & qu'il n'y a pas un moment à perdre. Quand vous aurez arraché cela de lui, il ne vous en voudra que plus de bien.

Il faudroit auffi voir ou faire voir M. de Bie, qui eft le meilleur homme du monde, & qui le feroit fouvenir de vous, quand il fera l'état de diftribution.

Au refte, j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre fatyre, à M. le Prince. *Nofti hominem.* Il ne parle plus d'autre chofe, & il me les a redemandés plus de dix fois.

M. le prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyaffiez l'hiftoire du lieutenant-criminel, dont il eft fur-tout charmé. M. le Prince & lui ne font que redire les deux vers: *la mule & les chevaux au marché*, &c. Je vous confeille de m'envoyer tout cet endroit, & quelques autres morceaux détachés, fi vous pouvez. Affurez-vous qu'ils ne fortiront point de

de mes mains. M. le Prince n'eſt pas moins touché de ce que j'ai pu retenir votre ode. Je ne ſuis point ſurpris de la priere que M. de Pontchartrain le fils vous a faite en faveur de F.... Je ſçavois bien qu'il avoit beaucoup d'inclination pour lui; & c'eſt pour cela même que M. de la Loubert n'en a gueres. Mais enfin vous avez très-bien répondu, & pour peu que F.... ſe reconnoiſſe, je vous conſeillerois auſſi de lui faire grâce: mais, à dire vrai, il eſt bien tard; & la ſtance a fait un ſurieux progrès.

Je n'ai pas le temps d'écrire ce matin à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de lui dire que tout ce qu'il a imaginé, & vous auſſi, ſur l'ordre de Saint-Louis me paroît fort beau; mais que pour moi je voudrois ſimplement mettre pour type la croix même de Saint-Louis, & la légende *ordo militaris*, &c. Chercherons-nous toujours de l'eſprit dans les choſes qui en demandent le moins? Je vous écris tout ceci avec une rapidité épouvantable, de peur que la poſte ne ſoit partie.

Il fait le plus beau temps du monde. Le roi, qui a eu une fluxion ſur la gorge, ſe porte bien. Ainſi nous ſerons bientôt en campagne. Je vous écrirai plus à loiſir avant que de ſortir du Queſnoi.



LETTRE XXVI.

AU MÊME

Au Quesnoi.

Vous verrez, par la lettre que j'écris à M. l'abbé Dongeois, les obligations que vous avez à sa majesté. M. le doyen est chanoine de la Sainte-Chapelle, & est bien mieux encore que je n'avois demandé. Madame de Maintenon m'a chargé de vous faire bien ses baise-mains 1). Elle mérite bien que vous lui fassiez quelque remerciement, ou du moins que vous fassiez d'elle une mention honorable qui la distingue de tout son sexe ; comme en effet elle en est distinguée de toute maniere.

Je suis content au dernier point de M. de Chamlai, & il faut absolument que vous lui écriviez, aussi bien qu'au pere de la Chaise, qui a très-bien servi M. le doyen.

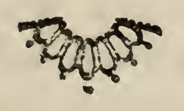
Tout le monde m'a chargé ici de vous faire ses

1) Je ne sçais si aujourd'hui, en pareille occasion, nous nous servirions du mot *baise-mains*, qui cependant, suivant le dictionnaire de l'académie, ne veut dire que *compliments*.

compliments, entre autres M. de Cavoie & M. de Sérignan. M. le Prince de Conti même m'a témoigné prendre beaucoup de part à votre joie.

Nous partons mardi matin pour aller camper ſous Mons. Le roi ſe mettra à la tête de l'armée de M. de Boufflers; M. de Luxembourg, avec la ſienne, nous côtoiera de fort près. Le roi envoie les dames à Maubeuge. Ainſi nous voilà à la veille des grandes nouvelles. Je vous donne le bon ſoir, & ſuis entièrement à vous.

Songez à nos ordonnances. Prenez auſſi la peine de recommander à M. Dongeois le petit Mercier, valet-de-chambre de Madame de Maintenon. Il voudroit avoir pour commiſſaire, pour la concluſion de ſon affaire, ou M. l'abbé Brunet, ou M. l'abbé Petit. Si cela ſe peut faire dans les regles, & ſans bleſſer la conſcience, il faudroit tâcher de lui faire avoir ce qu'il demande.



LETTRE XXVII.

A RACINE.

A Paris, le 25 mars.

JE ne voyois proprement que vous pendant que vous étiez à Paris ; & depuis que vous n'y êtes plus, je ne vois plus, pour ainſi dire, perſonne. N'attendez donc pas que je vous rende nouvelles pour nouvelles, puiſque je n'en ſçais aucune. D'ailleurs, il n'eſt guères fait mention à Paris préſentement que du ſiége de Mons, dont je ne crois pas vous devoir inſtruire. Les particularités que vous m'en avez mandées m'ont fait un fort grand plaiſir. Je vous avoue pourtant que je ne ſçaurois digérer que le roi s'expoſe comme il fait. C'eſt une mauvaiſe habitude qu'il a priſe, dont il devroit ſe guérir ; & cela ne s'accorde pas avec cette haute prudence qu'il fait paroître dans toutes ſes autres actions. Eſt-il poſſible qu'un prince, qui prend ſi bien ſes meſures pour aſſiéger Mons, en prenne ſi peu pour la conſervation de ſa propre perſonne ? Je ſçais bien qu'il a pour lui l'exemple des Alexandres & des Céſars, qui s'expoſoient de la ſorte ; mais avoient-ils raiſon de le faire ? Je doute qu'il ait lu ce vers d'Horace :

Decipit exemplar vitiis imitabile.

Je ſuis ravi d'apprendre que vous êtes dans un couvent, en même cellule que M. de Cavoie : car bien que le logement ſoit un peu étroit, je m'imagine qu'on n'y garde pas trop étroitement les regles ; & qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, ſi ce n'eſt peut-être de lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien, en partant, que je ne vous plaignois plus, puiſque vous faiſiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes ſortes de commodités, & dont la compagnie pourroit conſoler de toutes ſortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il eſt vous êtes un ſoldat parfaitement aguerri contre les périls & contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, & que toutes les mauvaiſes plaiſanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que ſur moi. M. de Cavoie a déjà aſſez bien commencé à m'y préparer. Dieu veuille ſeulement que je les puiſſe entendre, au haſard même d'y mal répondre. Mais, à ne vous rien celer, non ſeulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guériſſe. En récompenſe, me voilà fort bien guéri d'ambition & de vanité ; & en vérité, je ne ſçais ſi cette guériſon-là ne vaut pas bien l'autre, puiſqu'à meſure que les honneurs & les biens me fuient, il me ſemble que la tranquillité me vient.

J'ai été une fois à notre aſſemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de propoſer d'abord une médaille ſur le ſiége de Mons : & j'en imaginai une ſur le, *&c.*

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

A Auteuil le 7 octobre.

JE vous écrivis avant-hier ſi à la hâte, que je ne ſçais ſi vous aurez bien conçu ce que je vous écrivois : c'eſt ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'ariver chez moi, qui s'engage à vous faire tenir ma lettre.

L'action de M. de Lorges eſt très-grande & très-belle ; & j'ai déjà reçu une lettre de M. l'abbé Renaudot, qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille à faire une médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déjà fort M. de la Chapelle ; mais pour moi je crois qu'il ſera aſſez à temps d'y penſer vers la Saint-Martin.

Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la ſatyre des femmes pendant huit jours, cela eſt véritable ; mais il eſt vrai auſſi que ma fougue poé-

tique eſt paſſée preſque auſſi vîte qu'elle eſt venue, & que je n'y penſe plus à l'heure qu'il eſt. Je crois que lorſque j'aurai tout amaſſé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés; mais je ne ſçais ſi je n'en ôterai pas bien vingt-cinq ou trente du lieutenant & de la lieutenante-criminelle. C'eſt un ouvrage qui me tue, par la multitude des tranſitions, qui ſont, à mon ſens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poéſie. Comme je m'imagine que vous avez quelqu'impatience d'en voir quelque choſe, je veux bien vous en tranſcrire ici vingt ou trente vers; mais c'eſt à la charge que, foi d'honnête-homme, vous ne les montrerez à âme vivante, parce que je veux être abſolument maître d'en faire ce que je voudrai, & que d'ailleurs je ne ſçais s'ils ſont encore en l'état où ils demeureront 1). Mais afin que vous en puiſſiez voir la ſuite, je vais vous mettre la fin de l'hiſtoire de la lieutenante, de la maniere que je l'ai achevée.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Soutiens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira: je l'ai vu.
Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'avarice

1) Boileau a en effet changé quelques vers.

Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux voleurs qui chez eux, pleins d'eſpérance, entrerent,
Enfin un beau matin touts deux les maſſacrerent :
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit paſſe un peu l'ordinaire meſure;
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure
Peut-il dans la ſatyre occuper moins de mots?
Chacun ſçait ſon métier. Suivons notre propos.
Nouveau prédicateur, aujourd'hui, je l'avoue,
Vrai diſciple, ou plutôt ſinge de Bourdaloue,
Je me plaîs à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'aſſez heureux traits.
La louve, la coquette, & la parfaite avare.
Il faut y joindre encor la revêche biſarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari;
Qui dans touts ſes diſcours par quolibets s'exprime,
A toujours dans la bouche un proverbe, une rime,
Et d'un roulement d'yeux auſſi-tôt applaudit
Au mot aigrement fou qu'au haſard elle a dit.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle;
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon époux,
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux;
Et, ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.

En trop bon lieu, dis-tu, ton épouſe nourrie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint-Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de Philis aux doux yeux,
Avant le mariage, anges ſi gracieux,
Tout à coup ſe changer en bourgeoiſes ſauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs maris ?

En voilà plus que je ne vous avois promis. Mandez-moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus groſſieres.

J'ai envoyé des pêches à Madame de Caylus, qui les a reçues, m'a-t-on dit, avec de grandes marques de joie. Je vous donne le bon ſoir, & ſuis tout à vous.



LETTRE XXIX.

A BOILEAU.

A Verſailles, ce mardi.

MADAME de Maintenon m'a dit ce matin que le roi avoit réglé notre penſion à quatre-mille francs pour moi, & à deux-mille francs pour vous: cela s'entend ſans y comprendre notre penſion de gens de lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous & pour moi. Je viens auſſi tout à l'heure de remercier le roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contents. J'ai plus appuyé encore ſur vous que ſur moi, & j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier, n'ôſant pas lui venir donner la peine d'élever ſa voix 1) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles: *Sire, il a plus d'eſprit que jamais, plus de zele pour votre majeſté, & plus d'envie de travailler pour votre gloire qu'il n'en a jamais eue.* Vous voyez enfin que les choſes ont été réglées comme vous l'avez ſouhaité vous-même. Je ne laiſſe pas d'avoir une vraie peine

1) Boileau commençoit à devenir un peu ſourd.

de ce qu'il ſemble que je gagne à cela plus que vous 1). Mais outre les dépenſes & les fatigues des voyages, dont je ſuis aſſez aiſe que vous ſoyez délivré, je vous connoîs ſi noble & ſi plein d'amitié, que je ſuis aſſuré que vous ſouhaiteriez de bon cœur que je fuſſe encore mieux traité. Je ſerai très-content ſi vous l'êtes en effet. J'eſpere vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle maniere la choſe doit tourner: car on ne m'a point encore dit ſi c'eſt par un brevet, ou ſi c'eſt à l'ordinaire ſur la caſſette. Je ſuis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'eſt occupé que de ſes équipages.

Je vous conſeille d'écrire quatre lignes au roi, & autant à Madame de Maintenon, qui aſſûrément s'intéreſſe toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos lettres par la poſte, ou par votre jardinier, comme vous le jugerez à propos.

---

1) Ce ſcrupule eſt devenu bien rare parmi les gens de lettres.



LETTRE XXX.

A RACINE.

A Paris, ce 9 avril.

Etes-vous fou, avec vos compliments ? Ne ſçavez-vous pas bien que c'eſt moi qui ai, pour ainſi dire, preſcrit la choſe de la maniere qu'elle s'eſt faite ? Et pouvez-vous douter que je ne ſois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande ? Tout va le mieux du monde, & je ſuis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même.

Le vous envoie deux lettres, que j'écris, ſuivant vos conſeils, l'une au roi, & l'autre à Madame de Maintenon. Je les ai écrites ſans faire de brouillon, & je n'ai point ici de conſeil; ainſi je vous prie d'examiner ſi elles ſont en état d'être données, afin que je les réforme ſi vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toutes décachetées; & ſuppoſé que vous trouviez à propos de les préſenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet.



LETTRE XXXI.

AU MÊME.

A Paris, le 10 avril.

JE verrai aujourd'hui Madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, & ſuis tout à vous.

Je ne reçus votre lettre qu'hier tout au ſoir, & je vous envoie mes trois lettres à huit heures par la poſte. Voilà, ce me ſemble, une aſſez grande diligence pour le plus pareſſeux de touts les hommes.



LETTRE XXXII.

A BOILEAU.

A Verſailles, ce 11 avril.

Je vous renvoie vos deux lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel uſage qu'il vous plaira. Tâchez de me les renvoyer avant ſix heures, ou, pour mieux dire, avant cinq heures & demie du ſoir, afin que je les puiſſe donner avant que le roi entre chez Madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette & les ſourds* étoient trop joués, & qu'il ne falloit point trop appuyer ſur votre incommodité, moins encore chercher de l'eſprit ſur ce ſujet. Du reſte, les lettres feront fort bien, & il n'en faut pas davantage. Je m'aſſûre que vous donnerez un meilleur tour aux choſes que j'ai ajoutées. Je ne veux point faire attendre votre jardinier.

Je n'ai point encore de nouvelles de la maniere dont notre affaire ſera tournée. M. de Chevreuſe veut que je laiſſe achever ce qu'il a commencé, & dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conſeille de lui écrire un mot à votre loiſir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

Vos deux lettres ſont à merveille, & je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, & ne peut parler que dimanche. Mais j'en fus bien-aiſe, parce que M. de Chevreuſe aura le temps de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre penſion, & de la petite académie; mais avec une bonté incroyable, en me diſant que dans un autre temps il prétend bien faire d'autres choſes pour vous & pour moi.

Je ne crois pas aller à Auteuil, ainſi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain: &, en ce cas, je vous prie de tout mon cœur de faire bien mes excuſes à M. de Pontchartrain, que j'ai une extrême impatience de revoir. Madame ſa mere me demanda hier fort obligeamment ſi nous n'allions pas toujours chez lui; je lui dis que c'étoit bien notre deſſein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noailles, que mon laquais prétend avoir reporté chez lui, & qu'on n'y trouve point. Cela me déſole. Je vous prie de lui dire ſi vous ne croyez point l'avoir chez vous.

LETTRE XXXIV.

AU MÊME.

A Compiegne, le 4 mai.

MONSIEUR des Granges m'a dit qu'il avoit fait ſigner hier nos ordonnances, & qu'on les feroit viſer par le roi après-demain, qu'enſuite il les enverroit à M. Dongeois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous prie de me garder la mienne juſqu'à mon retour. Il n'y a point ici de nouvelles. Quelques gens veulent que le ſiége de Caſal ſoit levé; mais la choſe eſt fort douteuſe, & on n'en ſçait rien de certain.

Six armateurs de Saint-Malo ont pris dix-ſept vaiſſeaux d'une flotte marchande des ennemis, & un vaiſſeau de guerre de ſoixante pieces de canon.

Le roi eſt en parfaite ſanté, & les troupes merveilleuſes. Quelque horreur que vous ayez pour les méchants vers, je vous exhorte à lire Judith, & ſurtout la préface, dont je vous prie de me mander votre ſentiment. Jamais je n'ai rien vu de ſi mépriſé que tout cela l'eſt en ce pays-ci; & toutes vos prédictions ſont accomplies. Adieu, Monſieur, je ſuis entièrement à vous.

LETTRE

LETTRE XXXV.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 3 octobre.

VOTRE grand laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaiſir ce matin en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande ſolitude à Auteuil, & vous n'en partez point. Eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi long-temps ſeul, & ne point faire du tout de vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre ſatyre des femmes entièrement achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je ſois auſſi ſolitaire que vous. M. de Cavoye a voulu encore à toute force que je logeaſſe chez lui; & il ne m'a pas été poſſible d'obtenir de lui que je fiſſe tendre un lit dans votre maiſon, où je n'aurois pas été ſi magnifiquement que chez lui; mais j'y aurois été plus tranquillement & avec plus de liberté.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le maréchal de Lorge ayant fait aſſiéger, par un détachement de ſon armée, une petite ville nommée Pforzeim, entre Philisbourg & Dourlach, les Allemands ont voulu s'avancer pour la ſecourir. Il a eu

avis qu'un corps de quarante efcadrons avoit pris les devants, & n'étoit qu'à une lieue & demie de lui, ayant devant eux un ruiffeau affez difficile à paffer. La ville a été prife dès le premier jour, & cinq cents hommes qui étoient dedans ont été faits prifonniers de guerre.

Le lendemain M. de Lorge a marché avec toute fon armée fur ces quarante efcadrons que je vous ai dits, & a fait d'abord paffer le ruiffeau à feize de fes efcadrons, foutenus du refte de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on alloit à eux avec cette vigueur, fe font enfuis à vauderoute, abandonnant leurs tentes & leur bagage, qui a été pillé. On leur a pris deux pieces de canon, deux paires de timbales & neuf étendards, quantité d'officiers; entre autres, leur général, qui eft oncle de M. de Wirtemberg, & adminiftrateur de ce duché; un général major de Baviere, & plus de treize-cents cavaliers. Ils en ont eu près de neuf-cents tués fur la place. Il ne nous en a coûté qu'un maréchal des logis, un cavalier, & fix dragons. M. de Lorge a abandonné au pillage la ville de Pforzeim, & une autre petite ville auprès de laquelle étoient campés les ennemis. Ç'a été, comme vous voyez, une déroute; & il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup de tiré de leur part; tout ce qu'on a pris & tué, ç'a été en les pourfuivant.

Le prince d'Orange eft parti pour la Hollande. Son

armée s'est rapprochée de Gand, & apparemment se séparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite santé. Le roi se porte à merveille.

LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

A Marli, le 6 août, au matin.

JE ferai vos présents ce matin. Je ne sçais pas bien encore quand je vous reverrai, parce qu'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de M. de Luxembourg est bien plus grande que nous ne pensions, & nous n'en sçavions pas la moitié.

Le roi reçoit tous les jours des lettres de Bruxelles, & de mille autres endroits, par où il apprend que les ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la bataille. Presque toute l'infanterie qui restoit avoit jetté ses armes. Les troupes Hollandoises se sont la plupart enfuies jusqu'en Hollande. Le prince d'Orange, qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitieme, avec M. de Baviere, chez un curé près de Loo. Nous avons pris vingt-cinq ou trente drapeaux,

cinquante-cinq étendards, soixante-seize pieces de canon, huit mortiers, neuf pontons, sans tout ce qui est tombé dans la riviere. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois vingt-quatre heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux ennemis.

Tout en vous écrivant il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, & un récit du combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sçais si vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de sommeil, à-peu-près comme étoit M. Puy-Morin en écrivant ce bel arrêt sous M. Dongeois 1). Le roi est transporté de joie, & touts ses ministres, de la grandeur de cette action.

Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lu tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec

---

1) M. Dongeois étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un arrêt d'ordre, le dictoit à M. Puy-Morin, frere de Boileau; & M. Puy-Morin écrivoit si promptement que M. Dongeois étoit étonné que ce jeune homme eût tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'arrêt, & trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrâse.

cette même lettre que je vous écris, à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année paſſée. Je ſuis aſſuré qu'il vous en aura obligation. Il pourra diſtribuer une partie des choſes que je vous envoie en pluſieurs articles, tantôt ſous celui de Bruxelles, tantôt ſous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 juillet, à demi-lieue du champ de bataille; tantôt même ſous l'article de Malines, ou de Vilvorde.

Il ſçaura d'ailleurs les actions des principaux particuliers; comme, que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers eſcadrons, & fut débarraſſé des ennemis, ayant bleſſé de ſa main l'un d'eux qui le vouloit emmener; le pauvre Vacoigne tué à ſon côté; M. d'Arci, ſon gouverneur, tombé aux pieds de ſes chevaux, le ſien ayant été bleſſé; la Bertiere, ſon ſous-gouverneur, auſſi bleſſé. M. le prince de Conti chargea auſſi pluſieurs fois, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie, & regagna pour la troiſieme fois le fameux village de Nervinde, qui donne le nom à la bataille, & reçut ſur la tête un coup de ſabre d'un des ennemis, qu'il tua ſur le champ. M. le Duc chargea de même, regagna la ſeconde fois le village à la tête de l'infanterie, & combattit encore à la tête de pluſieurs eſcadrons. M. de Luxembourg étoit, dit-on, quelque choſe de plus qu'humain, vôlant par-tout, & même

s'opiniâtrant à continuer les attaques dans le temps que les plus braves étoient rebutés, menant en personne les bataillons & les escadrons à la charge. M. de Montmorenci, son fils aîné, après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa brigade de cavalerie, reçut un coup de mousquet, dans le temps qu'il se mettoit au devant de son pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent sur lui. M. le Comte son frere a été blessé à la jambe, M. de la Roche-Guyon au pied, & tous les autres que sçait M. l'abbé. M. le Maréchal de Joyeuse blessé aussi à la cuisse, & retournant au combat après sa blessure. M. le maréchal de Villeroi entra dans les lignes ou retranchements, à la tête de la maison du roi.

Nous avons quatre-cents prisonniers, entre lesquels cent-soixante-cinq officiers, plusieurs officiers généraux, dont on aura sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigny tué; on a ses étendards, & ce fut à la tête de son régiment de François que le Prince d'Orange chargea nos escadrons, en renversa quelques-uns, & enfin fut renversé lui-même. Le lieutenant colonel de ce régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le prince d'Orange : *Tenez, Messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Je conjure M. l'abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci,

de bien recacheter & cette lettre & mes mémoires, & de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviere ; le prince d'Orange ne voulut pas ; l'électeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre touts les ponts, & qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat, M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemond, où il étoit resté plusieurs officiers ennemis blessés ; entr'autres, le comte de Solms, Général de l'infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg, au-lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, & leur a fait offrir toutes sortes de rafraîchissements. *Quelle nation est la vôtre !* s'écria le comte de Solms, en parlant au chevalier du Rozel ; *vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.* Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout à coup, voulant par-là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf-mille coups de canon, & nous quelque cinq ou six-mille.

Je fais mille compliments à M. l'abbé Renaudot ; & j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut, le malheureux mercure galant de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieues du camp d'où M. de Luxem-

bourg partit, jufqu'à Nervinde. Les ennemis avoient cinquante-cinq bataillons & cent-foixante efcadrons.

LETTRE XXXVII.

A RACINE.

A Paris, ce 4 juin.

Je vous écrivis hier au foir une affez longue lettre, & qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois alors, caufé par un tempérament fombre qui me dominoit, & par un refte de maladie; mais je vous en écris une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a caufé l'agréable nouvelle que j'ai reçue. Je ne fçaurois vous exprimer l'allegreffe qu'elle a excitée dans toute notre famille; elle a fait changer de caractere à tout le monde. M. Dongeois le greffier eft préfentement un homme jovial & folâtre; M. l'abbé Dongeois, un bouffon & un badin. Enfin il n'y a perfonne qui ne fe fignale par des témoignages extraordinaires de plaifir & de fatisfaction, & par des louanges & des exclamations fans fin fur votre bonté, votre générofité, votre amitié, *&c.*

A mon fens néanmoins, celui qui doit être le plus fatisfait, c'eft vous; & le contentement que

vous devez avoir en vous-même d'avoir obligé ſi efficacement dans cette affaire tant de perſonnes qui vous eſtiment & qui vous honorent depuis ſi long-temps, eſt un plaiſir d'autant plus agréable qu'il ne procede que de la vertu, & que les âmes du commun ne ſçauroient ni ſe l'attirer, ni le ſentir. Tout ce dont j'ai à vous prier maintenant, c'eſt de me mander les démarches que vous croyez qu'il faut que je faſſe à l'égard du roi & du pere de la Chaiſe; & non-ſeulement s'il faut, mais à-peu-près ce qu'il faut que je leur écrive.

M. le Doyen de Sens ne ſçait encore rien de ce qu'on a fait pour lui. Jugez de ſa ſurpriſe, quand il apprendra tout d'un coup le bien imprévu & exceſſif que vous lui avez fait. Ce que j'admire le plus, c'eſt la félicité de la circonſtance, qui a fait que, demandant pour lui la moindre de toutes les chanoinies de la Sainte-Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum benè!* Vous pouvez compter que vous aurez déſormais en lui un homme qui diſputera avec moi de zele & d'amitié pour vous.

J'avois réſolu de ne vous envoyer la ſuite de mon ode ſur Namur, que quand je l'aurois miſe en état de n'avoir plus beſoin que de vos corrections. Mais en vérité vous m'avez fait trop de plaiſir, pour ne pas ſatisfaire ſur le champ la curioſité que vous avez peut-être conçue de la voir. Ce dont je vous prie,

c'est de ne la montrer à personne, & de ne la point épargner. J'y ai hasardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point été dites en vers. Vous en jugerez, sauf à tout changer, si cela vous déplaît 1).

L'ode sera de dix-huit stances, cela fait cent-quatre-vingts vers. Je ne croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez point vu; je vais le mettre sur l'autre feuillet.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats;
Ramassez touts vos nuages,
Rassemblez touts vos soldats.
Malgré-vous, Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand, la constante Espagnole,
Luxembourg, Besançon, Dole,
Ipres, Mastricht & Cambrai.



1) On voit par cette lettre, & par celle dans laquelle Racine demande à Boileau son avis sur un de ses cantiques spirituels, de quelle maniere ces deux amis se consultoient mutuellement sur leurs ouvrages.

Mes présages s'accomplissent,
Il commence à chanceler ;
Je vois ses murs qui frémissent,
Déjà prêts à s'écroûler.
Mars en feu, qui les domine,
De loin souffle leur ruine :
Et les bombes dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.



Approchez, troupes altieres,
Qu'unit un même devoir :
A couvert de ces rivieres,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces approches ;
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrein ;
Et dans les eaux, dans la flamme,
LOUIS, à tout donnant l'âme,
Marcher tranquille & serein.



Voyez, dans cette tempête,
Par-tout se montrer aux yeux
La plume qui ceint sa tête
D'un cercle si glorieux.
A sa blancheur remarquable,
Toujours un sort favorable

S'attache dans les combats :
Et toujours avec la Gloire,
Mars, & ſa ſœur la Victoire,
Suivent cet aſtre à grands pas.



Grands défenſeurs de l'Eſpagne,
Accourez touts, il eſt temps.
Mais déjà vers la Méhaigne,
Je vois vos drapeaux flottants.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vu ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amaſſer,
Marchez donc, troupe héroïque : 1)
Au-delà de ce Granique,
Que tardez-vous d'avancer ?



Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Hé quoi ! ſon aſpect vous glace !
Où ſont ces chefs pleins d'audace,
Jadis ſi prompts à marcher ;
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?



1) On trouve ici pluſieurs vers que l'auteur a changés.

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur ;
Son gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà, jusques à ses portes,
Je vois nos fieres cohortes
S'ouvrir un large chemin,
Et sur des monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
Monter le sabre à la main.



C'en est fait, je viens d'entendre,
Sur les remparts éperdus,
Battre un signal pour se rendre :
Le feu cesse, ils sont rendus.
Rappellez votre constance,
Fiers ennemis de la France ;
Et, désormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.



Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace

Ma muſe, ſur ſon déclin,
Sçait encor les avenues,
Et des ſources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin 1).



Je vous demande pardon de la peine que vous aurez peut-être à déchiffrer tout ceci, que je vous ai écrit ſur un papier qui boit. Je vous le récrirois bien, mais il eſt près de midi, & j'ai peur que la poſte ne parte; ce ſera pour une autre fois. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

---

1) On verra, dans la lettre ſuivante, que Boileau reconnut bientôt des négligences qui lui étoient échappées dans le morceau précédent, & qu'il a eu grand ſoin de corriger. Les meilleurs poëtes ne s'en apperçoivent pas dans la chaleur de la compoſition.



LETTRE XXXVIII.

AU MÊME.

A Paris, le 9 juin.

Je vous écrivis hier, avec toute la chaleur qu'inſpire une méchante nouvelle, le refus que fait l'abbé de Paris de ſe démettre de ſa chanoinie. Ainſi vous jugez bien, par ma lettre, que ce ne ſont pas à l'heure qu'il eſt des remerciements que je médite, puiſque je ſuis même honteux de ceux que j'ai déjà faits. A vous dire le vrai, le contre-temps eſt fâcheux; & quand je ſonge aux chagrins qu'il m'a déjà cauſés, je voudrois preſque n'avoir jamais penſé à ce bénéfice pour mon frere. Je n'aurois pas la douleur de voir que vous vous ſoyez peut-être donné tant de peine ſi inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi qu'il puiſſe arriver, que cela diminue en moi le ſentiment des obligations que je vous ai. Je ſens bien qu'il n'y a qu'une étoile biſarre & infortunée qui pût empêcher le ſuccès d'une affaire ſi bien conduite, & où vous avez également ſignalé votre prudence & votre amitié.

Je vous ai mandé par ma derniere lettre, ce que M. de Pontchartrain avoit répondu à M. l'Abbé

Renaudot touchant nos ordonnances ; comme il a fait de la diſtinction entre les raiſons que vous aviez de le preſſer, & celles que j'avois d'attendre.

Je ne doute point, Monſieur, que vous ne ſoyez à la veille de quelque grand & heureux évènement ; &, ſi je ne me trompe, le roi va faire la plus triomphante campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand plaiſir à M. de la Chapelle, qui, ſi nous l'en voulions croire, nous engageroit déjà à imaginer une médaille ſur la priſe de Bruxelles, dont je ſuis perſuadé qu'il a déjà fait le type en lui-même.

Vous m'avez fort réjoui de me mander la part qu'a Madame de Maintenon dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me donner l'honneur de lui écrire ; mais il faut auparavant que notre embarras ſoit éclairci, & que je ſçache s'il faut parler ſur le ton gai, ou ſur le ton triſte.

Voici la quatrieme lettre que vous devez avoir reçue de moi depuis ſix jours. Trouvez bon que je vous prie encore ici de ne rien montrer à perſonne du fragment informe que je vous ai envoyé, & qui eſt tout plein des négligences d'un ouvrage qui n'eſt point encore digéré. Le mot de *voir* y eſt répété par-tout juſqu'au dégoût. La ſtance : *grands défenſeurs de l'Eſpagne*, &c, rebat celle qui dit : *approchez, troupes altieres*, &c. Celle ſur la plume blanche du roi eſt encore un peu en maillot, & je ne ſçais ſi je

je la laisserai avec *Mars & sa sœur la Victoire.* J'ai déjà retouché à tout cela ; mais je ne veux point l'achever que je n'aie reçu vos remarques, qui sûrement m'éclaireront encore l'esprit ; après quoi, je vous enverrai l'ouvrage complet.

Mandez-moi si vous croyez que je doive parler de M. de Luxembourg. Vous n'ignorez pas combien notre maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges. Cependant j'ai suivi mon inclination. Adieu, mon cher Monsieur ; croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié ou non gratifié, payé ou non payé, je serai toujours tout à vous.



LETTRE XXXIX.

AU MÊME.

A Paris, ce 13 juin 1693.

Je ne ſuis revenu que ce matin d'Auteuil, où j'ai été paſſer durant quatre jours la mauvaiſe humeur que m'avoit donné le biſarre contre-temps qui nous eſt arrivé dans l'affaire de la chanoinie. J'ai reçu, en arrivant à Paris, votre derniere lettre, qui m'a fort conſolé, auſſi-bien que celle que vous avez écrite à M. l'abbé Dongeois.

J'ai été fort ſurpris d'apprendre que M. de Chamlai n'avoit point encore reçu le compliment que je lui ai envoyé ſur-le-champ, & qui a été porté à la poſte en même temps que la lettre que j'ai écrite au révérend pere de la Chaiſe. Je lui en écris un nouveau, afin qu'il ne me ſoupçonne pas de pareſſe dans une occaſion où il m'a ſi bien marqué & ſa bonté pour moi, & ſa diligence à obliger mon frere. Mais de peur d'une nouvelle mépriſe, je vous l'envoie, ce compliment, empaqueté dans ma lettre, afin que vous le lui rendiez en main propre.

Je ne ſçaurois vous exprimer la joie que j'ai du retour du roi. La nouvelle bonté que ſa majeſté m'a

témoignée, en accordant à mon frere le bénéfice que nous demandons, a encore augmenté le zele & la paſſion très-ſincere que j'ai pour elle. Je ſuis ravi de voir que ſa ſacrée perſonne ne ſera point en danger cette campagne : &, gloire pour gloire, il me ſemble que les lauriers ſont auſſi bons à cueillir ſur le Rhin & ſur le Danube que ſur l'Eſcaut & ſur la Meuſe. Je ne vous parle point du plaiſir que j'aurai à vous embraſſer plutôt que je ne croyois; car cela s'en va ſans dire.

Vous avez bien fait de ne me point envoyer par écrit vos remarques ſur mes ſtances, & d'attendre à m'en entretenir que vous ſoyez de retour, puiſque, pour en bien juger, il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manieres dont je les puis tourner, & les retranchements ou les augmentations que j'y puis faire.

Je vous prie de bien témoigner au révérend pere de la Chaiſe l'extrême reconnoiſſance que j'ai de toutes ſes bontés. Nous devons encore aller lundi prochain, M. Dongeois & moi, prendre Madame Racine, pour la mener avec nous chez M. de Bie, qui ne doit être revenu de la campagne que ce jour-là.

J'ai fait ma ſollicitation pour vous à M. l'abbé Bignon ; il m'a dit que c'étoit une choſe un peu difficile, à l'heure qu'il eſt, d'être payé au tréſor royal.

Je lui ai repréſenté que vous étiez actuellement dans le ſervice, & qu'ainſi vous étiez au même droit que les ſoldats & les autres officiers du roi. Il m'a avoué que je diſois vrai, & s'eſt chargé d'en parler très-fortement à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre réponſe aujourd'hui à notre aſſemblée. Adieu le type de M. de la Chapelle ſur Bruxelles. Il étoit pourtant imaginé fort heureuſement & fort à propos. Mais, à mon ſens, les médailles prophétiques dépendent un peu du haſard, & ne ſont pas toujours sûres de réuſſir. Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propoſe pour mot, *Hidelberga deleta ;* & nous verrons ce ſoir ſi on l'acceptera, ou les deux vers latins que propoſe M. Charpentier, & qu'il trouve d'un goût merveilleux pour la médaille. Les voici : *ſervare potui, perdere an poſſim rogas ?* Or comme cela vient à Heidelberg, c'eſt à vous à le deviner ; car ni moi, ni même, je crois, M. Charpentier, n'en ſçavons rien.

Je ne vous parle preſque point, comme vous voyez, de notre chagrin ſur la chanoinie, parce que vos lettres m'ont raſſuré, & que d'ailleurs il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites eſpérer de vous revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher Monſieur; aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a perſonne qui vous honore & vous révere plus que moi.

LETTRE XL.

AU MÊME.

A Paris, ce jeudi au soir.

Je ne sçaurois, mon cher Monsieur, vous exprimer ma surprise; &, quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de Madame de Maintenon. Tout mon embarras maintenant est de sçavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongeois le greffier, qui est sincèrement transporté de joie, aussi bien que toute notre famille; & de l'humeur dont je vous connoîs, je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien d'un seul coup vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monsieur: croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement, ni par plus de raisons, que moi. Témoignez bien à M. de Cavoye la joie que j'ai de sa joie; & à M. de Luxembourg mes profonds respects. Je vous donne le bon soir, & suis, autant que je le dois, tout à vous.

LETTRE XLI.

DE RACINE A M. DE BONREPAUX.

A Paris, ce 18 juillet.

MON abſence hors de cette ville eſt cauſe que je ne vous ai point écrit depuis dix jours. Il s'eſt pourtant paſſé beaucoup de choſes très-dignes de vous être mandées. M. de Luxembourg, après avoir battu un corps de cinq-mille chevaux, commandé par le comte de Tilly, a mis le ſiége devant Huy, dont il a pris la ville & le château en trois jours; & de-là a marché au prince d'Orange, avec lequel il eſt peut-être aux mains à l'heure qu'il eſt.

Monſeigneur a paſſé le Rhin, & s'étant mis à la tête d'une armée de plus de ſoixante-ſix mille hommes, a marché droit au prince de Bade, dans l'intention de le chercher par-tout pour le combattre, & de l'attaquer même dans ſes retranchements, s'il prend le parti de ſe retrancher. Mais ce qui a le plus réjouï tout le public, c'eſt la déroute de la flotte de Hollande & d'Angleterre, qui eſt tombée au cap de Saint-Vincent entre les mains de M. de Tourville. J'entretins hier ſon courier, qui eſt le chevalier de Saint-Pierre, frere du comte de Saint-Pierre, lequel fut

caſſé il y a deux ans. Je vous dirai, en paſſant, qu'on trouve que M. de Tourville a fait fort honnêtement d'envoyer dans cette occaſion le chevalier de Saint-Pierre ; & on eſpere que la bonne nouvelle dont il eſt chargé fera peut-être rétablir ſon frere. Quoi qu'il en ſoit, la flotte, qu'on appelle *de Smyrne*, a donné tout droit dans l'embuſcade. Le vice-amiral Rouk, qui l'eſcortoit, d'auſſi loin qu'il a découvert notre armée navale, a pris la fuite, & il a été impoſſible de le joindre. Il avoit pourtant vingt-ſix ou vingt-ſept vaiſſeaux de guerre. Les pauvres marchands ſe voyant abandonnés, ont fait ce qu'ils ont pu pour ſe ſauver. Les uns ſe ſont échoués à la côte de Lagos, les autres ſous les murailles de Cadix, & il y en a eu quelque trente-ſix qui ont trouvé moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé ou coulé à fond quarante-cinq navires marchands, & deux de guerre ; & on leur a pris deux bons vaiſſeaux de guerre Hollandois tout neufs de ſoixante-ſix pieces de canon, & vingt-cinq navires marchands, ſans compter deux vaiſſeaux Génois, qui étoient chargés pour des marchands d'Amſterdam, & dont le chevalier de Saint-Pierre, qui eſt venu deſſus juſqu'à Roſes, eſtime la charge au moins ſix cent-mille écus. On ne doute pas qu'une perte ſi conſidérable n'excite de grandes clameurs contre le prince d'Orange, qui avoit toujours aſſuré les Alliés que nous ne

mettrions cette année à la mer que pour nous enfuir & nous empêcher d'être brûlés. Le chevalier de Saint-Pierre a rencontré le comte d'Etrées à-peu-près à la hauteur de Malque, & prêt à entrer dans le détroit. Le roi a été très-aise de cette nouvelle, que l'on a ſçue d'abord par un courier du duc de Grammont, & par des lettres des marchands. On parle fort ici des mouvements qui ſe font au pays où vous êtes ; & il paroît qu'on en eſt fort content par avance. Nous ſoupâmes hier, M. de Cavoye & moi, chez M. *&c.*



LETTRE XLII.

A BOILEAU.

A Verſailles, le 9 juillet.

JE vais aujourd'hui à Marly, où le roi demeurera près d'un mois ; mais je ferai de temps en temps quelques voyages à Paris, & je choiſirai les jours de la petite académie. Cependant je ſuis bien fâché que vous ne m'ayez pas donné votre ode : j'aurois peut-être trouvé quelque occaſion de la lire au roi. Je vous conſeille même de me l'envoyer ; il n'y a pas plus de deux lieues d'Auteuil à Marly. Votre laquais n'aura qu'à me demander & me chercher dans l'appartement de M. Félix. Je vous prie de renvoyer mon fils à ſa mere ; j'appréhende que votre grande bonté ne vous coûte un peu trop d'incommodité. Je ſuis entièrement à vous.



LETTRE XL III.

AU MÊME.

A Paris, ce lundi 20 janvier 1698.

J'AI reçu une lettre de la mere abbeſſe de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciements de vos épîtres que je lui ai envoyées de votre part. On y eſt charmé, & de l'épître de l'amour de Dieu, & de la maniere dont vous parlez de M. Arnauld. On voudroit même que ces épîtres fuſſent imprimées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui je les ai auſſi envoyées, a été tranſportée de joie de ce que vous vous ſouvenez encore d'elle.

Je pars dans ce moment pour Verſailles, d'où je ne reviendrai que ſamedi. J'ai laiſſé à ma femme ma quittance pour recevoir ma penſion d'homme de lettres.



LETTRE XLIV.

A RACINE.

A Auteuil, mercredi.

Je crois que vous ferez bien-aife d'être inftruit de ce qui s'eft paffé dans la vifite que nous avons ce matin, fuivant votre confeil, rendue, mon frere & moi, au révérend pere de la Chaife. Nous fommes arrivés chez-lui fur les neuf heures ; & fi-tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Nous avons été reçus avec beaucoup de bonté, il m'a fort obligeamment interrogé fur mes maladies, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentoit point. Enfuite il a fait apporter des chaifes, s'eft mis tout proche de moi, afin que je le puffe mieux entendre, & auffi-tôt, entrant en matiere, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes chofes ; mais que la matiere que j'y traitois étoit une matiere fort délicate, & qui demandoit beaucoup de fçavoir pour en parler : qu'il avoit autrefois enfeigné la théologie, & qu'ainfi il devoit être inftruit de cette matiere à fond : qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif :

que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'attrition, au-lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite : que celui-ci juſtifioit lui-même le pécheur, au-lieu que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du prêtre. Enfin il nous a débité en aſſez bons termes, & fort longuement, tout ce que beaucoup d'autres ſcholaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant oſer dire comme eux, que l'amour de Dieu, abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du pécheur. Mon frere le chanoine applaudiſſoit des yeux & du geſte à chaque mot qu'il diſoit, témoignant être ravi de ſa doctrine & de ſon énonciation. Pour moi, je ſuis demeuré aſſez froid & aſſez immobile. Et enfin lorſqu'il a été las de parler, je lui ai dit que j'avois été fort ſurpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les Jéſuites : que ce ſeroit une choſe bien étrange, ſi ſoutenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jéſuites : que mon frere avoit apporté avec lui vingt paſſages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains, qui ſoutenoient qu'on doit néceſſairement aimer Dieu, & en des termes beaucoup plus forts que ceux qui étoient dans mes vers : que j'avois ſi peu ſongé à écrire contre ſa ſociété, que les premiers à qui j'avois lu mon ouvrage, c'étoient ſix Jéſuites des plus

célebres, qui m'avoient touts dit unanimement qu'un chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres ſentiments ſur l'amour de Dieu que ceux que j'avois mis en rimes: qu'enſuite j'avois brigué de le lire à M. l'archevêque de Paris, qui en avoit paru tranſporté, auſſi-bien que M. de Meaux: que néanmoins, ſi ſa révérence croyoit mon ouvrage périlleux, je venois préſentement pour le lui lire, afin qu'il m'inſtruisît de mes fautes: que je lui faiſois donc le même compliment que j'avois fait à M. l'archevêque, lorſque je le lui récitai, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être approuvé: que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de trouver bon même que je lui répétaſſe beaucoup d'endroits. Il a fort loué mon deſſein, & je lui ai lu mon épître avec toute la force & toute l'énergie que j'ai pu. J'oubliois que je lui ai dit encore auparavant une choſe qui l'a aſſez étonné; c'eſt à ſçavoir, que je prétendois n'avoir proprement fait autre choſe dans mon ouvrage que mettre en rimes la doctrine qu'il venoit de nous débiter, & que je croyois que lui-même n'en pourroit pas diſconvenir. Mais, pour en revenir au récit de ma piece, croiriez-vous, Monſieur, que j'ai tenu parole au bon pere, & qu'à la réſerve des deux objections qu'il vous avoit déjà faites, il n'a fait que s'écrier, *pulcrè*, *benè*, *rectè*! Cela eſt vrai, cela eſt indubitable, voilà qui eſt

merveilleux ; il faut lire cela au roi : répétez-moi encore cet endroit : est-ce là ce que M. Racine m'a lu ? Il a été sur-tout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, & que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que docteurs, même austeres,
Qui les semant par-tout, s'en vont pieusement,
De toute piété, *&c.*

Il est vrai que je me suis avisé heureusement d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez pas approuvés, & que mon frere juge très-à-propos d'y rétablir. Les voici ; c'est ensuite de ce vers,

Oui, dites-vous ; allez, vous l'aimez, croyez-moi.

Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne.
Qui m'aime, c'est celui qui fait ce que j'ordonne.
Faites-le donc ; &, sûr qu'il nous veut sauver touts,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve.
Courez toujours à lui ; qui le cherche le trouve.
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne sçaurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la prosopopée. Enfin, j'ai si bien échauffé le révérend pere, que sans une visite que dans ce temps-là M. son frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir que je ne lui eusse récité

aussi les deux pieces de ma façon que vous avez lues au roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne ; & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc, Monsieur, que, si je ne suis bon poëte, il faut que je sois bon récitateur.

Après avoir quitté le pere de la Chaise, nous avons été voir le pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit pere théologien, avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes : que si sa société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les Jésuites.

Je vous écris tout ceci à dix heures du soir au courant de la plume. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. Cependant je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de Madame de Maintenon, afin que je lui en redonne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XLV.

A BOILEAU.

A Fontainebleau, le 28 septembre.

Je suppose que vous êtes de retour de votre voyage, afin que vous puissiez bientôt m'envoyer vos avis sur un nouveau cantique que j'ai fait depuis que je suis ici, & que je ne crois pas qui soit suivi d'aucun autre. Ceux que Moreau a mis en musique ont extrêmement plû; il est ici, & le roi doit les lui entendre chanter au premier jour. Prenez la peine de lire le septieme chapitre de la sagesse, d'où ces derniers vers ont été tirés : je ne les donnerai point qu'ils n'aient passé par vos mains. Mais vous me ferez plaisir de me les renvoyer le plutôt que vous pourrez. Je voudrois bien qu'on ne m'eût point engagé dans un embarras de cette nature; mais j'espere m'en tirer, en substituant à ma place ce M. Bardou que vous avez vu à Paris.

Vous sçavez bien, sans doute, que les Allemands ont repassé le Rhin, & même avec quelque espece de honte. On dit qu'on leur a tué ou pris sept à huit-cents hommes, & qu'ils ont abandonné trois pieces de canon.

Il

Il eſt venu une lettre à Madame, par laquelle on lui mande que le Rhin s'étoit débordé tout-à-coup, & que près de quatre-mille Allemands ont été noyés; mais, au moment que je vous écris, le roi n'a point encore reçu de confirmation de cette nouvelle.

On dit que milord Barclay eſt devant Calais pour le bombarder. M. le maréchal de Villeroi s'eſt jetté dedans. Voilà toutes les nouvelles de la guerre. Si vous voulez, je vous en dirai d'autres de moindre conſéquence.

M. de Toureil eſt venu ici préſenter le dictionnaire de l'académie au roi & à la reine d'Angleterre, à Monſeigneur & aux miniſtres. Il a par-tout accompagné ſon préſent d'un compliment: & on m'a aſſuré qu'il avoit très-bien réuſſi par-tout. Pendant qu'on préſentoit ainſi le dictionnaire de l'académie, j'ai appris que Léers, libraire d'Amſterdam, avoit auſſi préſenté au roi & aux miniſtres une nouvelle édition du dictionnaire de Furetiere, qui a été très-bien reçue. C'eſt M. de Croiſſy & M. de Pomponne qui ont preſenté Léers au roi. Cela a paru un aſſez biſarre contre-temps pour le dictionnaire de l'académie, qui me paroît n'avoir pas tant de partiſans que l'autre. J'avois dit pluſieurs fois à M. Thierry qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier dictionnaire, & il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le privilége; peut-être même il ne le ſeroit

pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cauſe que le roi y eſt fort incommodé de la goutte. Il en eſt au lit depuis trois ou quatre jours; il ne ſouffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci; & il n'eſt arrêté au lit que par la foibleſſe qu'il a encore aux jambes.

Il me paroît, par les lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil. J'en ſerai fort aiſe, pourvu qu'il ne vous embarraſſe point du tout. Je prendrai en même temps la liberté de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler ſérieuſement, & à ſe mettre en état de vivre en honnête-homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'eſprit autant diſſipé qu'il l'a, par l'envie démeſurée qu'il témoigne de voir des opéra & des comédies. Je prendrai là-deſſus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir; & cependant je vous ſupplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, & ſuis entièrement à vous.



LETTRE XLVI.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 3 octobre.

Je vous ſuis bien obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponſe. Comme je ſuppoſe que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon ſentiment ſur vos difficultés, & en même temps vous communiquer pluſieurs changements que j'avois déjà faits de moi-même; car vous ſçavez qu'un homme qui compoſe fait ſouvent ſon thême en pluſieurs façons.

Quand, par une fin ſoudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui paſſe & ne revient plus.

J'ai choiſi ce tour, parce qu'il eſt conforme au texte qui parle de la fin imprévue des réprouvés; & je voudrois bien que cela fût bon, & que vous puſſiez paſſer & approuver, *par une fin ſoudaine*, qui dit préciſément la même choſe. Voici comme j'avois mis d'abord :

Quand déchus d'un bien frivole,
Qui comme l'ombre s'envole,
Et ne revient jamais plus.

Mais ce *jamais* me paroît un peu mis pour remplir le vers; au lieu que *qui passe & ne revient plus*, me sembloit assez plein & assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisieme stance, *pour trouver un bien fragile*, & c'est la même chose qu'*un bien frivole*. Ainsi tâchez de vous accoutumer à la premiere maniere, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la seconde stance,

> Misérables que nous sommes,
> Où s'égaroient nos esprits ?

Infortunés m'étoit venu le premier; mais le mot de *misérables*, que j'ai employé dans Phedre, à qui je l'ai mis dans la bouche, & que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient & se condamnent d'eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

> Diront-ils avec des cris.

Mais j'ai cru qu'on pouvoit leur faire tenir tout ce discours, sans mettre *diront-ils*, & qu'il suffisoit de mettre à la fin, *ainsi d'une voix plaintive*, & le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précede est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les odes d'Horace.

> Et voilà que triomphants.

Je me ſuis laiſſé entraîner au texte : *ecce quomodò computati ſunt inter filios Dei !* & j'ai cru que ce tour marquoit mieux la paſſion ; car j'aurois pu mettre : *& maintenant triomphants*, &c. Dans la troiſieme ſtance,

> Qui nous montroit la carriere
> De la bienheureuſe paix.

On dit *la carriere de la gloire*, *la carriere de l'honneur ;* c'eſt-à-dire, *par où on court à la gloire*, *à l'honneur.* Voyez ſi l'on ne pourroit pas dire de même, *la carriere de la bienheureuſe paix.* On dit même *la carriere de la vertu.* Du reſte, je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reſte la quatrieme ſtance. J'avois d'abord mis le mot de *repentance :* mais outre qu'on ne diroit pas bien les *remords de la repentance*, au-lieu qu'on dit *les remords de la pénitence ;* ce mot de *pénitence*, en le joignant avec *tardive*, eſt aſſez conſacré dans la langue de l'écriture, *ſeró pœnitentiam agentes.* On dit la *pénitence* d'Antiochus, pour dire, *une pénitence tardive & inutile.* On dit auſſi dans ce ſens, *la pénitence des damnés.* Pour la fin de cette ſtance, je l'avois changée deux heures après que ma lettre fut partie. Voici la ſtance entiere :

> Ainſi d'une voix plaintive
> Exprimera ſes remords

La pénitence tardive
Des inconſolables morts.
Ce qui faiſoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs ſupplices.
Et par une égale loi,
Les ſaints trouveront des charmes
Dans le ſouvenir des larmes
Qu'ils verſent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre ſentiment ſur tout ceci.

J'ai dit franchement que j'attendois votre critique, avant que de donner mes vers au muſicien ; & je l'ai dit à Madame de Maintenon, qui a pris de-là occaſion de me parler de vous avec beaucoup d'amitié.

Le roi a entendu chanter les deux autres cantiques, & a été fort content de M. Moreau, à qui nous eſpérons que cela pourra faire du bien.

Il n'y a rien ici de nouveau. Le roi a toujours la goutte, & en eſt au lit. Une partie des princes ſont revenus de l'armée : les autres arriveront demain, ou après-demain.

Je vous félicite du beau temps que nous avons ici, car je crois que vous l'avez auſſi à Auteuil, & que vous en jouïſſez plus tranquillement que nous ne faiſons ici. Je ſuis entièrement à vous.

La harangue de M. l'abbé Boileau a été trouvée très-mauvaiſe en ce pays-ci. M. de Niert prétend que

Richeſource en eſt mort de douleur. Je ne ſçais pas ſi la douleur eſt bien vraie, mais la mort eſt très-véritable.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 6 octobre.

J'AI parlé, à M. de Pontchartrain le conſeiller, du garçon qui vous a ſervi; & M. le comte de Fieſque, à ma priere, lui en a parlé auſſi. Il m'a dit qu'il feroit ſon poſſible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écriviſſiez vous-même, au-lieu de lui faire écrire par un autre. Ainſi je vous conſeille de forcer un peu votre pareſſe, & de m'envoyer une lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poſte.

J'ai déjà fait naître à Madame de Maintenon une grande envie de voir de quelle maniere vous parlez de Saint-Cyr. Elle a paru fort touchée de ce que vous aviez eu même la penſée d'en parler; & cela lui donne occaſion de dire mille biens de vous.

Pour moi, j'ai une extrême impatience de voir ce que vous me dites que vous m'enverrez. Je n'en ferai

part qu'à ceux que vous voudrez ; à perſonne même ſi vous le ſouhaitez.

Je crois pourtant qu'il ſera très-bon que Madame de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour ſa maiſon. Ne vous mettez pas en peine, je le lirai du ton qu'il faut, & je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à ſe ſéparer, & la cavalerie entre dans des quartiers de fourrages. Quelques gens vouloient hier que le duc de Savoie pensât à aſſiéger Nice, à l'aide des galeres d'Eſpagne. Mais le comte d'Eſtrées ne tardera guere à donner la chaſſe aux galeres & aux vaiſſeaux Eſpagnols, & doit arriver inceſſamment vers les côtes d'Italie.

Le roi groſſit de quarante bataillons ſon armée de Piémont pour l'année prochaine, & je ne doute pas qu'il ne tire une rude vengeance des pays de M. de Savoie.

Mon fils m'a écrit une aſſez jolie lettre ſur le plaiſir qu'il a eu de vous aller voir, & ſur une converſation qu'il a eue avec vous. Je vous ſuis plus obligé que vous ne le ſçauriez dire de vouloir bien vous amuſer avec lui. Le plaiſir qu'il prend d'être avec vous me donne aſſez bonne opinion de lui; & s'il eſt jamais aſſez heureux pour vous entendre parler de temps en temps, je ſuis perſuadé qu'avec

l'admiration dont il eſt prévenu, cela lui fera le plus grand bien du monde. J'eſpere que vous voudrez bien faire chez moi de petits dînés, dont je prétends tirer tant d'avantages. M. de Cavoye vous fait ſes compliments. J'appris hier la mort du pauvre abbé de Saint-Réal.

LETTRE XLVIII.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

JE vous demande pardon ſi j'ai été ſi long-temps ſans vous faire réponſe : mais j'ai voulu, avant toutes choſes, prendre un temps favorable pour recommander M. Manchon 1) à M. de Barbezieux. Je l'ai fait, & il m'a fort aſſuré qu'il feroit ſon poſſible pour me témoigner la conſidération qu'il avoit pour vous & pour moi. Il m'a paru que le nom de M. Manchon lui étoit aſſez inconnu ; & je me ſuis rappelé alors qu'il avoit un autre nom, dont je ne me ſouvenois point du tout. J'ai eu recours à M. de la Chapelle, qui m'a fait un mémoire que je préſenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui

1) Beau-frere de Boileau.

ai dit que M. l'Abbé de Louvois voudroit bien joindre ſes prieres aux nôtres ; & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Je ſuis bien-aiſe que vous ayez donné votre épître à M. de Meaux, & que M. de Paris ſoit diſpoſé à vous donner une approbation authentique. Vous ſerez ſurpris, quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il ſoit ici : mais je ne vais guere aux heures où il va chez le roi, c'eſt-à-dire, au lever & au coucher ; d'ailleurs, la pluie, preſque continuelle, empêche qu'on ne ſe promene dans les cours & dans les jardins, qui ſont les endroits où l'on a coutume de ſe rencontrer. Je ſçais ſeulement qu'il a préſenté au roi l'ordonnance de M. l'archevêque de Reims ; elle m'a paru très-forte, & il y explique très-nettement la doctrine qu'il condamne. Votre épître ne peut qu'être très-bien reçue ; & il me ſemble que vous n'avez rien perdu pour attendre, & qu'elle paroîtra fort à propos.

On a eu nouvelle aujourd'hui que M. le prince de Conti étoit arrivé en Pologne ; mais on n'en ſçait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui ſoit venu de ſa part. M. l'abbé Renaudot vous en dira plus que je ne ſçaurois vous en écrire.

Je n'ai pas fort avancé le mémoire dont vous me parlez ; je crains même d'être entré dans des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ail-

leurs, vous ſçavez la diſſipation de ce pays-ci. Pour m'achever, j'ai ma ſeconde fille à Melun, qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour eſſayer de la détourner de cette réſolution, ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore ſix mois; mais je l'ai trouvé inébranlable. Je ſouhaite qu'elle ſe trouve auſſi heureuſe dans ce nouvel état, qu'elle a eu d'empreſſement pour y entrer. M. l'archevêque de Sens s'eſt offert de venir faire la cérémonie, & je n'ai pas oſé refuſer un tel honneur. J'ai écrit à M. l'abbé Boileau pour le prier d'y prêcher; & il a l'honnêteté de vouloir bien partir exprès de Verſailles en poſte pour me donner cette ſatisfaction. Vous jugez que tout cela cauſe aſſez d'embarras à un homme qui s'embarraſſe auſſi aiſément que moi. Plaignez-moi un peu dans votre profond loiſir d'Auteuil, & excuſez ſi je n'ai pas été plus exact à vous mander des nouvelles. La paix en a fourni d'aſſez conſidérables, & qui nous donneront aſſez de matiere pour nous entretenir, quand j'aurai l'honneur de vous revoir; ce ſera au plus tard dans quinze jours, car je partirai deux ou trois jours avant le départ du roi. Je ſuis entièrement à vous.



LETTRE XLIX.

AU MEME.

DENYS d'Halicarnaſſe, pour montrer que la beauté du ſtyle conſiſte principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'odyſſée, où, Ulyſſe & Eumée étant ſur le point de ſe mettre à table pour déjeûner, Télémaque arrive tout-à-coup dans la maiſon d'Eumée. Les chiens, qui le ſentent approcher, n'aboient point, mais remuent la queue; ce qui fait voir à Ulyſſe que c'eſt quelqu'un de connoiſſance qui eſt ſur le point d'entrer. Denys d'Halicarnaſſe, ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réflexion : que ce n'eſt point le choix des mots qui en fait l'agrément, la plupart de ceux qui y ſont employés étant, dit-il, très-vils & très-bas, *ἐυτελεςάτων τὲ ϗ ταπεινοτάτων*, mots qui ſont tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs & des moindres artiſans, mais qui ne laiſſent pas de charmer par la maniere dont le poëte a eu ſoin de les arranger. En liſant cet endroit, je me ſuis ſouvenu que dans une de vos nouvelles remarques vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un ſeul mot bas. C'eſt à vous de voir ſi cette remarque de Denys

d'Halicarnaſſe n'eſt point contraire à la vôtre, & s'il n'eſt point à craindre qu'on ne vienne vous chicanner là-deſſus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnaſſe, qui m'a paru très-belle & merveilleuſement exprimée; c'eſt dans ſon traité περι συνθέσεως ὀνομάτων, à la troiſieme page.

J'ai fait réflexion auſſi, qu'au-lieu de dire que le mot d'*âne* eſt en grec un mot très-noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'eſt un mot qui n'a rien de bas, & qui eſt comme celui de *cerf*, de *cheval*, de *brebis*, &c. Le *très-noble* me paroît un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnaſſe, dont je viens de vous parler & que je relus hier tout entier avec un grand plaiſir, me fit ſouvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, & qu'on ne doit regarder qu'au ſens; & c'eſt-pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un auteur par ſon traducteur, quelque mauvais qu'il ſoit, que par la lecture de l'auteur même. Je ne me ſouviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de μισγεῖσθαι, qui a quelquefois la ſignification que vous ſçavez, il ſignifie ſouvent, *converſer ſimplement.* Voici des exemples tirés de l'écriture. Dieu dit à Jéruſalem, dans Ezéchiel: *congregabo*

tibi amatores tuos cum quibus commista es, &c. Dans le prophete Daniel, les deux vieillards racontant comme ils ont surpris Susanne en adultere, disent parlant d'elle & du jeune homme qu'ils prétendent qui étoit avec elle : *vidimus eos pariter commisceri.* Ils disent aussi à Susanne : *assentire nobis, & commiscere nobiscum.* Voilà *commisceri* dans le premier sens. Voici des exemples du second sens. Saint Paul dit aux Corinthiens : *ne commisceamini fornicariis : n'ayez point ce commerce avec les fornicateurs.* Et expliquant ce qu'il a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point parler des fornicateurs qui sont parmi les Gentils ; autrement, ajoûte-t-il, il faudroit renoncer à vivre avec les hommes : mais quand je vous ai mandé de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs, *non commisceri*, j'ai entendu parler de ceux qui se pourroient trouver parmi les fidèlles ; & non-seulement avec les fornicateurs, mais encore avec les avares & les usurpateurs du bien d'autrui, *&c.* Il en est de même du mot *cognoscere*, qui se trouve dans ces deux sens en mille endroits de l'écriture.

Encore un coup, je me passerois de la fausse érudition de Tussanus, qui est trop clairement démentie par l'endroit des servantes de Pénélope. M. Perrault ne peut-il pas avoir quelque ami grec qui lui fournisse des mémoires ?

LETTRE L.

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec une extrême reconnoiſſance que j'ai reçu encore au commencement de cette année la grâce que votre alteſſe ſéréniſſime m'accorde ſi libéralement touts les ans. Cette grâce m'eſt d'autant plus chere que je la regarde comme une ſuite de la protection glorieuſe dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition. Auſſi en conſervant précieuſement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'aſſurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puiſſe laiſſer, je veux dire, les marques de la protection de votre alteſſe ſéréniſſime. Je n'ôſe en dire davantage : car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatiguent preſque autant que les louanges. Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR, &c.

LETTRE LI.

AU MÊME.

J'ai parcouru tout ce que les anciens auteurs ont dit de la déesse Isis, & je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays sous la figure d'une vache ; mais seulement sous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs, & ayant au front deux cornes en forme de croissant. Les uns disent que c'étoit la Lune, les autres Cérés, d'autres la Terre, & quelques autres cette même Io, qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du dieu Apis, qui sera, ce me semble, beaucoup plus propre à entrer dans les ornements d'une ménagerie. Ce dieu étoit, dit-on, le même qu'Osiris, c'est-à-dire, ou le mari, ou le fils de la déesse Isis. Non-seulement il étoit représenté par un jeune taureau, mais les Egyptiens adoroient en effet, sous le nom d'Apis, un jeune taureau bien buvant & bien mangeant ; & ils avoient soin d'en substituer toujours un autre en la place de celui qui mouroit. On ne le laissoit gueres vivre que jusqu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le noyoient dans une certaine fontaine ; & alors tout le peuple

peuple prenoit le deuil, pleurant & faiſant de grandes lamentations pour la mort de leur dieu, juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois aſſez long-temps à le chercher. Il falloit qu'il fût noir par tout le corps, excepté une tache blanche de figure quarrée au milieu du front, & une autre petite tache blanche au flanc droit, faite en forme de croiſſant. Quand les prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient avis au peuple de Memphis : car c'étoit principalement en cette ville que le dieu Apis étoit adoré. Alors on alloit en grande cérémonie au-devant de ce dieu; & c'eſt cette eſpece de proceſſion qui pourroit fournir de ſujet à un aſſez beau tableau.

Ces prêtres marchoient habillés de robes de lin, ayant touts la tête râſe, & étant couronnés de chapeaux de fleurs; portant à la main, les uns un encenſoir, les autres un ſiſtre; c'étoit une eſpece de tambour de baſque. Il y avoit auſſi une troupe de jeunes enfants, habillés de lin, qui danſoient & chantoient des cantiques; grand nombre de joueurs de flûtes, & de gens qui portoient à manger pour Apis dans des corbeilles; & de cette ſorte on amenoit le dieu juſqu'à la porte de ſon temple; ou, pour mieux dire, il y avoit deux petits temples tout environnés de colonnes par-dehors; & aux portes, des ſphinx, à la maniere des Egyptiens. On le laiſſoit entrer dans celui de ces deux temples qu'il vouloit,

& on fondoit même ſur ſon choix de grandes conjectures, ou de bonheur, ou de malheur pour l'avenir.

Il y avoit auprès de ces deux temples un puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour ſa boiſſon: car on ne lui laiſſoit jamais boire de l'eau du Nil. On conſultoit même ce plaiſant dieu; & voici comme on s'y prenoit. On lui préſentoit à manger; s'il en prenoit, c'étoit une réponſe très-favorable; s'il n'en prenoit point, c'étoit tout le contraire. On remarqua même, dit-on, qu'il refuſa à manger de la main de Germanicus, & ce prince mourut à deux mois de-là.

Touts les ans on lui amenoit à certain jour une jeune géniſſe, qui avoit auſſi ſes marques particulieres; & cela ſe faiſoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que votre alteſſe ſéréniſſime me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ſes ordres, & m'employer dans toutes les choſes qui pourront le moins du monde contribuer à ſon plaiſir. Je ſuis, avec un profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *&c.*



LETTRE LII.

De M. de Guilleragues, Ambassadeur de France à Constantinople,

A RACINE.

Au palais de France.

A Péra, le 9 juin 1684.

J'AI été sensiblement attendri & flatté, Monsieur, à la lecture de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Eloigné de vous, & des représentations qui peuvent en imposer sur vos tragédies, & très-dégoûté des pays fameux que vous avez chantés, vos œuvres cependant me paroissent plus belles que jamais. Oui, Monsieur, je suis très-dégoûté de ces pays, dont les poëtes & les historiens de l'antiquité ont dit de si belles choses; & je vois qu'ils n'étoient pas d'exacts observateurs de la vérité.

Le Scamandre & le Simoïs sont à sec dix mois de l'année: leur lit n'est qu'un fossé. L'Hebre est une riviere du quatrieme ordre. La Natolie, le Pont, la Nicomédie, l'Itaque, présentement la Céphalonie, la Macédoine, le terroir de Larisse, & celui d'Athenes, ne peuvent jamais avoir fourni la quinzieme

partie des hommes dont les hiſtoriens ſont mention. Il eſt impoſſible que touts ces pays, cultivés avec des ſoins imaginables, aient jamais été fort peuplés. Le terroir eſt preſque par-tout pierreux, aride & ſans riviere; on y voit des montagnes & des côtes pelées, plus anciennes que touts les écrivains. Le port d'Aulide, abſolument gâté, peut avoir été bon: mais il n'a jamais pu contenir les mille vaiſſeaux des Grecs, ni mille barques. Délos eſt un miſérable rocher; Cythere & Paphos ſont des lieux affreux; Cythere, ou Cérique, eſt une petite iſle la plus déſagréable & la plus infertile qui ſoit au monde; il n'y a jamais eu un air plus corrompu que celui de Paphos, abſolument inhabitée. Naxe ne vaut pas mieux. Les poëtes apparemment mettoient Vénus dans les lieux où ils avoient leurs maitreſſes; mais ils l'ont très-mal placée. Je ne vous parle point de deux-mille évêchés en Grece, nommés dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, qui ne peuvent avoir eu douze paroiſſes chacun.

J'euſſe voulu que, vous ſouvenant de l'attachement que j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'euſſiez écrit quelque choſe de votre famille. Je crois le petit Racine bien vif: je prévois qu'à mon retour je n'oſerai l'attaquer ſur le grec ancien; mais je l'étonnerai avec le grec vulgaire, langue auſſi corrompue & auſſi miſérable que l'ancienne Grèce l'eſt devenue.

Adieu, mon cher Monſieur; continuez de me donner des marques de ſouvenir de notre ancienne amitié, & écrivez-moi, quand même vous devriez encore me traiter de Monſeigneur. Je ne ſçais pourquoi vous me donnez libéralement quelque part à vos tragédies, quoique je n'en aie jamais eu d'autre que celle de la premiere admiration. Vous m'avez appris bien des choſes, au-lieu que je ne vous en ai jamais appris qu'une. Je vous ai découvert qu'un tréſorier de France prend le titre de chevalier, & a le droit honorable d'être enterré avec des éperons dorés. Il ne doit donc pas prodiguer légèrement le titre de Monſeigneur. Vous ne me marquez pas ſi vous voyez ſouvent M. le marquis de Seignelai. Adieu, mon cher Monſieur.



LETTRE LIII. 1)

DE RACINE A BOILEAU.

A Verſailles, le 4 avril 1696.

Je ſuis très-obligé au pere Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de ſa part, & de la part de ſa compagnie. Je n'avois point encore entendu parler de la harangue de leur régent; & comme ma conſcience ne me reprochoit rien à l'égard des Jéſuites, je vous avoue que j'ai été un peu ſurpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraiſemblablement ce bon régent eſt du nombre de ceux qui m'ont très-fauſſement attribué la traduction du *Santolius pœnitens* ; & il s'eſt cru engagé d'honneur à me rendre injures pour injures. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal, & de me réjouïr de la forte réprimande que le pere Bouhours dit qu'on lui a fait, ce feroit ſans doute pour m'avoir ſoupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage: car pour mes tragédies, je les abandonne volontiers

1) Cette lettre eſt relative au trait rapporté à la page lxx de la vie de Racine.

à sa critique. Il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace d'être assez peu sensible au bien & au mal qu'on en peut dire, & de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour.

Ainsi, Monsieur, vous pouvez assurer le pere Bouhours, & touts les Jésuites de votre connoissance, que, bien loin d'être fâché contre le régent qui a tant déclamé contre mes pieces de théâtre, peu s'en faut que je ne le remercie d'avoir prêché une si bonne morale dans leur collége, & d'avoir donné lieu à sa compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts; & qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu faire seroit plus grande, je l'oublierois avec la même facilité, en considération de tant d'autres peres dont j'honore le mérite, & sur-tout en considération du révérend pere de la Chaise, qui me témoigne touts les jours mille bontés, & à qui je sacrifierois bien d'autres injures. Je suis, *&c.*



LETTRE LIV.

DE MADAME DE VILLETTE
A BOILEAU.

MONSIEUR le marquis d'Aubeterre, qui a paſſé ici, m'a dit, Monſieur, que vous lui aviez parlé de notre ancienne amitié, & il m'a rappellé des ſouvenirs qui vous vaudront un carteau de fenouillette : c'eſt le préſent le plus magnifique que je vous puiſſe faire d'un hermitage comme celui-ci. J'avois réſolu l'hiver paſſé d'aller vous ſurprendre dans le vôtre, & d'y rendre M. de Villette témoin de notre tendreſſe. Ma mauvaiſe ſanté m'empêcha d'exécuter ce projet: j'eſpere qu'il ne ſera que différé. En attendant, ſi vous nous jugiez dignes de lire vos derniers ouvrages, & que vous vouluſſiez nous les envoyer, je trouverois mon pauvre petit préſent plus que payé. Notre ami M. Racine ſçait notre adreſſe, quoiqu'il ne s'en ſerve point; mais vous êtes touts ſi dévôts que je ne ſuis point étonnée de vous perdre de vue. Cependant je ne vous eſtime & ne vous honore pas moins.

LETTRE LV.

DE BOILEAU A M. DE MONCHESNAI. 1)

PUISQUE vous vous détachez de l'intérêt du ramoneur, je ne vois pas, Monſieur, que vous ayez aucun ſujet de vous plaindre de moi, pour avoir écrit que je ne pouvois juger à la hâte d'ouvrages comme les vôtres, & ſur-tout à l'égard de la queſtion que vous entamez ſur la tragédie & ſur la comédie, que je vous ai avoué néanmoins que vous traitiez avec beaucoup d'eſprit. Car, puiſqu'il faut vous dire le vrai, autant que je puis me reſſouvenir,

1) On met ici cette lettre, non-ſeulement parce qu'elle ſert à confirmer l'anecdote rappellée à la page 415 du tome II. de cette édition, mais auſſi parce qu'elle contient la theſe que Boileau ſoutint devant M. Arnaud, & qu'il avoit ſoutenue en préſence du pere Maſſillon, contre M. de Monchesnai, auteur du Bolæana. M. de Monchesnai, qui ne fut pas apparemment content de ſes réponſes, crut devoir envoyer à Boileau une diſſertation ſur cette matiere; le paquet fut porté par un ramoneur. Boileau, ſurpris du meſſager, en fit quelques railleries. M. de Monchesnai, en étant informé, lui écrivit une lettre pleine d'aſſez mauvaiſes plaiſanteries.

de votre derniere piece, vous prenez le change, & vous y confondez la comédienne avec la comédie ; que, dans mes raiſonnements avec le pere Maſſillon, j'ai, comme vous ſçavez, exactement ſéparées. Du reſte, vous y avancez une maxime qui n'eſt pas, ce me ſemble, ſoutenable ; c'eſt à ſçavoir ; qu'une choſe qui peut produire quelquefois de mauvais effets dans des eſprits vicieux, quoique non vicieuſe d'elle-même, doit être abſolument défendue, quoiqu'elle puiſſe d'ailleurs ſervir au délaſſement & à l'inſtruction des hommes. Si cela eſt, il ne ſera plus permis de peindre dans les égliſes des Vierges Maries, ni des Suſannes, ni des Magdelenes agréables de viſage, puiſqu'il peut fort bien arriver que leur aſpect excite la concupiſcence d'un eſprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, & le vice tout en mal. Si votre maxime eſt reçue, il ne faudra plus non ſeulement voir repréſenter ni comédie ni tragédie, mais il n'en faudra plus lire aucune : il ne faudra plus lire ni Virgile, ni Théocrite, ni Terence, ni Sophocle, ni Homere : & voilà ce que demandoit Julien l'Apoſtat, & ce qui lui attira cette épouvantable diffamation, de la part des peres de l'égliſe. Croyez-moi, Monſieur, attaquez nos tragédies & nos comédies, puiſqu'elles ſont ordinairement fort vicieuſes ; mais n'attaquez point la tragédie & la comédie en général, puiſqu'elles ſont d'elles-mêmes indiffé-

rentes, comme le ſonnet & les odes, & qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications : & pour vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un grand prince, qui avoit danſé à pluſieurs ballets, ayant vu jouer le Britannicus de M. Racine, où la fureur de Néron à monter ſur le théâtre eſt ſi bien attaquée, ne danſa plus à aucun ballet, non pas même au temps du carnaval. Il n'eſt pas concevable de combien de mauvaiſes choſes la comédie a guéri les hommes capables d'être guéris : car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin, Monſieur, je vous ſoutiens, quoi qu'en diſe le pere Maſſillon, que le poëme dramatique eſt une poéſie indifférente de ſoi-même, & qui n'eſt mauvaiſe que par le mauvais uſage qu'on en fait. Je ſoutiens que l'amour, exprimé chaſtement dans cette poéſie, non ſeulement n'inſpire point l'amour, mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour, les eſprits bien faits, pourvu qu'on n'y répande point d'images ni de ſentiments voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laiſſe pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui, & non pas de la comédie. Du reſte, je vous abandonne le comédien, & la plupart de nos poëtes, & même M. Racine en pluſieurs de ſes pieces. Enfin, Monſieur, ſouvenez-vous que l'amour d'Hérode pour Mariamne dans Joſephe, eſt peint avec touts les

traits les plus ſenſibles de la vérité. Cependant quel eſt le fou qui a jamais pour cela défendu la lecture de Joſephe? Je vous barbouille tout ce canevas de diſſertation, afin de vous montrer que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai trouvé à redire à votre raiſonnement. J'avoue cependant que votre ſatyre eſt pleine de vers bien trouvés. Si vous voulez répondre à mes objections, prenez la peine de le faire de bouche, parce qu'autrement cela traîneroit à l'infini 1); mais ſur-tout treve aux louanges; je ne les mérite point, & n'en veux point : j'aime qu'on me liſe, & non qu'on me loue. Je ſuis, *&c.*

---

1) M. de Moncheſnai avoit fait des ſatyres ; &, dans ſa lettre de plaintes à Boileau ſur les plaiſanteries qu'il avoit faites à l'occaſion du ramoneur, il lui rappeloit que, dans ſes ſatyres, ſon nom ſe trouvoit ſouvent avec éloge. Sa longue réponſe à cette lettre de Boileau ſe trouve dans les mémoires de littérature donnés par le révérend pere Deſmolets.



LETTRE LVI.

DE ROUSSEAU A BOILEAU.

Vous me dîtes, Monſieur, la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, que vous n'aviez point l'édition qui a été faite en Hollande de votre dialogue ſur les romans. J'en ai cherché un exemplaire, que j'ai fait copier par un homme véritablement qui ſeroit excellent pour écrire ſous un miniſtre les ſecrets de l'Etat. J'ai corrigé du mieux que j'ai pu les fautes de ce rare copiſte ; & je ſouhaite que vous perſiſtiez dans le deſſein de corriger celles qui appartiennent aux perſonnes qui ont fait imprimer l'ouvrage même. Tel qu'il eſt, je ne connois perſonne qui n'eût été frappé des plaiſanteries ingénieuſes qui y ſont répandues ; il n'y a que vous au monde qui ſoyez capable de faire ſentir, dans un auſſi petit nombre de pages, tout le ridicule d'une infinité prodigieuſe de gros volumes : & on ne croira jamais que vous ayez pu mieux faire, à moins que vous ne faſſiez voir la piece telle que vous l'avez compoſée. Vous ne devez point refuſer cette ſatisfaction au public. Je ſuis, &c.

LETTRE LVII.

DE M. L'ABBÉ TALLEMANT A BOILEAU 1).

Le 3 mai 1701.

J'AI reçu avec joie le beau préſent que vous m'avez fait de vos ouvrages, & je l'ai d'abord regardé comme une marque de votre eſtime & de votre amitié. Je m'étois flatté de cet avantage de tout temps, ayant eu des amis illuſtres, communs avec vous, & ayant vécu enſemble en ſociété académique depuis plus de vingt années : mais en reliſant vos admirables écrits, j'ai été cruellement détrompé par des corrections & des additions qui ne peuvent avoir été faites ſans que vous ayez ſongé à l'intérêt que j'y pouvois prendre. J'aurois paſſé ſous ſilence le premier de ces endroits dont je me ſens bleſſé, s'il s'étoit trouvé ſeul, quoiqu'en vérité la circonſ-

1) On voudroit avoir pu trouver la réponſe de Boileau à cette lettre, qui montre combien il eſt dangéreux d'attaquer les mœurs. Un trait ſatyrique ſur Boyer, & ſur une très-mauvaiſe traduction de Plutarque, ne paroît pas criminel. Voici cependant des plaintes faites amèrement & poliment.

tance rende la chose un peu dure à digérer. Voici les vers de vos précédentes éditions, *art poétique*, *chant IV*.

Les vers ne souffrent point de médiocre auteur.
Ses écrits en touts lieux sont l'effroi du lecteur :
Contre eux dans le palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billain à regret les endurent.

Qui croiroit que de si beaux vers eussent demandé quelque correction? Cependant la voici.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur :
Boyer est à Pinchene égal pour le lecteur, *&c.*

Je vous laisse vous-même, Monsieur, juge entre les vers que vous ôtez, & ceux que vous mettez en leur place. Voilà donc le pauvre Boyer, quatre ou cinq ans après sa mort, mis par vous au nombre des poëtes détestables, puisque, selon vous, *il n'est point de degré du médiocre au pire*. Cependant, sans vous contester son mérite, vous sçavez qu'il a toujours demeuré & est mort dans notre maison, maison assez aimée des gens de lettres. Je méritois peut-être bien tout seul que vous laissassiez son Ombre en repos.

Venons à l'autre changement. Voici les vers de vos précédentes éditions.

Et qu'importe à nos vers que Perrein les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse de les lire,
Pourvu qu'ils sçachent plaire au plus puissant des rois?

Voici l'addition.

Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot ;
Ou le sec traducteur du François d'Amiot.

Qui ne voit que ces deux vers vous ont beaucoup coûté, & que vous ne les avez ajoutés que pour déshonorer un homme, en le notant d'une ignorance dont personne ne l'a accusé ? Je me souviens que sur ce vers, que vous n'avez point voulu perdre, & qu'un petit ressentiment mal fondé vous avoit fait faire, feu Madame de la Sabliere, & quelques-autres personnes, vous prierent de le supprimer, & que vous le promîtes. Il ne restoit donc plus que moi, qu'il ne vous importoit gueres de fâcher. Car comment voulez-vous que j'explique cette addition ? Je ne veux pas débattre les décisions de vos docteurs ; mais je sçais qu'en bonne loi de l'évangile, il n'est pas permis de fâcher personne, & moins encore un ami, pour un bon mot. Je ne soutiendrai pas non plus la traduction que vous blâmez, & qui est pourtant à la septieme édition 1). Je vous dirai seulement que ce traducteur porte un nom que vous pouviez

1) Ce qui fait grand honneur à Plutarque. Cette traduction est de Paul Tallemant, proche parent de celui qui a écrit cette lettre, & qui étoit, comme lui, de l'académie françoise.

épargner,

épargner, quand ce n'eût été que pour l'amour de moi. Je ne me plaindrai à personne ; cette lettre est écrite à plume courante. J'ai voulu seulement vous décharger mon cœur ; & je ne veux d'autre vengeance de vous que le reproche secret que vous vous ferez, malgré que vous en ayez, d'avoir contristé, de gaieté de cœur, un homme avec qui vous avez toujours vécu en amitié, & qui n'en est peut-être pas indigne, non plus que de votre estime. Je vous prie cependant d'être persuadé que, malgré le déplaisir que vous m'avez fait, je suis très-chrétiennement, c'est-à-dire, très-sincérement & sans détour, votre très-humble, *&c.*



LETTRE LVIII.

*DE BOILEAU A M. LE DUC D***.*

Je ne sçais pas, Monseigneur, sur quoi fondé, vous croyez qu'il y a de l'équivoque dans mon procédé à votre égard, au sujet de ma satyre contre l'équivoque. Vous sçavez bien que vous êtes un des premiers à qui j'en ai récité des vers dans le temps qu'elle n'étoit encore qu'ébauchée. Je l'ai achevée en votre absence; & si vous aviez été à Paris, je n'aurois pas manqué de vous la porter sur-le-champ, non pour m'attirer vos louanges, mais pour recevoir vos avis. A votre défaut, je l'ai lue à plusieurs personnes que vous connoissez, & qui m'en ont toutes parlé avec des éloges que je désespere qu'elle puisse soutenir. M. le cardinal de Noailles m'en a paru extrêmement satisfait; mais en même temps il a approuvé le dessein où je lui ai dit que j'étois de la tenir secrette, & d'empêcher l'éclat qu'elle alloit faire; car j'y attaque très-hardiment la morale des mauvais casuistes....



LETTRES
DE RACINE
A SON FILS.



LETTRES DE RACINE *A SON FILS.*

LETTRE I.

A SON FILS.

Au camp devant Namur, le 31 mai.

VOUS avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mere, combien je ſuis touché de votre maladie, & la peine extrême que je reſſens de n'être pas auprès de vous pour vous conſoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, & que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit: il eſt très-important pour vous d'être docile. J'eſpere

qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous arrivera aucun accident. C'eſt une maladie dont peu de perſonnes ſont exemptes; & il faut mieux en être attaqué à votre âge, qu'à un âge plus avancé. J'aurai une ſenſible joie de recevoir de vos lettres: ne m'écrivez que quand vous ſerez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire ſans nuire à votre ſanté. Quand je ne ſerai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du ſiége de Namur. Il y a lieu d'eſpérer que la place ſe rendra bientôt ; & je m'en réjouïs d'autant plus, que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant : offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous ſouffrez, & remettez-vous entièrement à ſa ſainte volonté. Aſſurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, & que j'ai une fort grande impatience de vous embraſſer.



LETTRE II.

AU MÊME.

Au camp devant Namur, le 10 juin.

Vous pouvez juger, par toutes les inquiétudes que m'a causé votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu, de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, & que la fluxion qui vous étoit tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnoissance que vous témoignez pour touts les soins que votre mere a pris de vous. J'espere que vous ne les oublierez jamais, & que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle desirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir; elle est fort sagement écrite, & c'étoit la meilleure & la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude; je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à

M. votre précepteur, & faites en ſorte qu'il ne ſe repente point de toutes les peines qu'il a priſes pour vous. J'eſpere que j'aurai bientôt le plaiſir de vous revoir, & que la reddition du château de Namur ſuivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes compliments à vos ſœurs : je ne ſçais pourtant ſi on leur permet de vous rendre viſite ; attendez donc à leur faire mes compliments quand vous ſerez en état de les voir.



LETTRE III.

AU MÊME.

Au camp de Thieusies, le 3 juin.

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites : mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poëtes françois. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, & non pas à votre véritable étude. Ainsi, je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homere, de Quintilien, & des autres auteurs de cette nature. Quant à votre épigramme 1) je voudrois que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne sçaurois trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers françois, qui ne serviroient qu'à vous dissiper l'esprit; sur-tout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier,

1) Racine le fils, qui étoit alors en rhétorique, crut faire plaisir à son pere en lui envoyant une épigramme qu'il avoit faite sur la dispute entre Boileau & Perrault.

& qui ne doit point vous ſervir d'exemple, ni à vous, ni à qui que ce ſoit. Il n'a pas ſeulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la ſatyre, mais il a encore outre cela un jugement excellent, qui lui fait diſcerner ce qu'il faut louer & ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuſer avec vous, c'eſt une des grandes félicités qui vous puiſſe arriver; & je vous conſeille d'en bien profiter, en l'écoutant beaucoup, & en décidant peu. Je vous dirai auſſi que vous me feriez plaiſir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit votre lettre fort vîte: le caractere en paroît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne vous chagrine point: car du reſte je ſuis très-content de vous; & je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choſes. Votre mere vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils; je ne ſçais ſi je ſerai en état d'écrire ni à vous, ni à perſonne, de plus de quatre jours; mais continuez à me donner de vos nouvelles. Parlez-moi auſſi un peu de vos ſœurs, que vous me ferez plaiſir d'embraſſer pour moi.

LETTRE IV.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 3 octobre.

La relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, & je vous sçais bon gré d'avoir songé à la copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée à M. de Montmorenci & à M. de Chevreuse. Je suis toujours étonné qu'on vous montre en rhétorique les fables de Phédre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de jugement & de capacité. On ne trouve les fables de M. de la Fontaine que chez M. Thierry, ou chez Barbin. Cela m'embarrasse un peu, parce que j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrois que vous pussiez emprunter ces fables à quelqu'un jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despréaux les a, & en ce cas il vous les prêteroit volontiers; ou bien votre mere pourroit aller avec vous sans façon chez M. Thierry, & les lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils, dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi, & qu'elles souhaitent de me revoir. Je les

exhorte à bien ſervir Dieu, & vous ſur-tout, afin que, pendant cette année de rhétorique, il vous ſoutienne & vous faſſe la grâce de vous avancer de plus en plus dans ſa connoiſſance & dans ſon amour. Croyez-moi; c'eſt-là ce qu'il y a de plus ſolide au monde. Tout le reſte eſt bien frivole.

LETTRE V.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

Je voulois preſque me donner la peine de corriger votre verſion, & vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût: mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps, à cauſe de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrappé le ſens. Je vois bien que les épîtres de Cicéron ſont encore trop difficiles pour vous, parce que pour les bien entendre il faut poſſéder parfaitement l'hiſtoire de ce temps-là, & que vous ne la ſçavez point. Ainſi je trouverois plus à propos que vous me fiſſiez à votre loiſir une verſion de cette bataille de Traſy-mene, dont vous avez été ſi charmé, à commencer par la deſcription de l'endroit où elle ſe donna. Ne

vous pressez point, & tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil ; mais faites-bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir ; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous vouliez lire quelque livre françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, & qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture ; ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit & à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond, quand je serai de retour à Paris. Adieu ; mes baise-mains à vos sœurs.



LETTRE VI.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 20 octobre.

VOUS me rendez un très-bon compte de votre étude & de votre converſation avec M. Deſpréaux. Il ſeroit bien à ſouhaiter pour vous que vous puſſiez être ſouvent en ſi bonne compagnie, & vous en pourriez retirer un fort grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Deſpréaux, vous euſſiez plus de ſoin d'écouter que de parler. Je ſuis aſſez ſatisfait de votre verſion ; mais je ne puis gueres juger ſi elle eſt bien fidelle, n'ayant apporté ici que le premier tome des lettres à Atticus, au lieu du ſecond que je penſois avoir apporté : je ne ſçais même ſi je ne l'ai point perdu, car j'étois comme aſſuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande ſûreté, choiſiſſez dans quelqu'un des ſix premiers livres la premiere lettre que vous voudrez traduire : mais ſur-tout choiſiſſez-en une qui ne ſoit pas ſeche, comme celle que vous avez priſe, où il n'eſt preſque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles ſur l'état où étoit alors la république, & ſur les choſes de conſéquence qui ſe paſſoient à

Rome. Vous ne lirez gueres d'ouvrage qui vous ſoit plus utile pour vous former l'eſprit & le jugement : mais ſur-tout je vous conſeille de ne jamais traiter injurieuſement un homme auſſi digne d'être reſpecté de touts les ſiecles que Cicéron. Il ne vous convient point, à votre âge, ni même à perſonne, de lui donner ce vilain nom de poltron : ſouvenez-vous toute votre vie de ce paſſage de Quintilien, qui étoit lui-même un grand perſonnage : *ille ſe profeciſſe ſciat cui Cicero valdè placebit.* Ainſi vous auriez mieux fait de dire ſimplement, qu'il n'étoit pas auſſi brave ou auſſi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, ſi vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, & qu'apparamment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous, ſi M. Carmeline lui eût nétoyé les dents. Adieu, mon cher fils, faites ſouvenir votre mere qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les ſouris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous diſpenſer de toutes ces cérémonies & de *votre très-humble ſerviteur.* Je connois même aſſez votre écriture, ſans que vous ſoyez obligé de mettre votre nom.

✿

LETTRE VII.

AU MÊME.

À Fontainebleau, le 30 octobre.

MONSIEUR Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des belles-lettres pendant votre cours de philosophie ; mais ce qui me rassûre est la résolution où je vous vois de vous en rafraîchir la mémoire par la lecture des meilleurs auteurs. D'ailleurs, vous étudiez sous un régent qui a lui-même beaucoup de lettres & d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez lu ; & je me ferai un plaisir de m'en entretenir souvent avec vous.

Votre sœur aînée se plaint de vous ; & elle a raison. Elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçu de vos nouvelles. Il me semble que vous devriez un peu répondre à l'amitié sincere que je lui vois pour vous ; une lettre vous coûteroit-elle tant à écrire? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites sœurs, vous lui feriez le plus grand plaisir du monde. Vous avez raison de me plaindre du déplaisir que j'ai de voir souffrir si long-temps un des meilleurs amis que j'aie au monde. J'espere qu'à

qu'à la fin, ou la nature, ou les remedes lui donneront quelque ſoulagement. J'ai la conſolation d'entendre dire aux médecins qu'ils ne voient rien à craindre pour ſa vie ; ſans quoi, je vous avoue que je ſerois inconſolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrois en avoir beaucoup à vous mander. Je n'en ſçais que deux jusqu'ici qui doivent faire beaucoup de plaiſir : l'une eſt la priſe preſque certaine de Charleroi : l'autre eſt la levée du ſiége de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaiſir, ce n'eſt pas qu'à parler bien chrétiennement on doive ſe réjouïr des avantages des infideles ; mais l'animoſité des Allemands eſt ſi grande contre nous, qu'on eſt preſque obligé de remercier Dieu de leur mauvais ſuccès, afin qu'ils ſoient forcés de faire leur paix avec la France, & de conſentir au repos de la chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs.

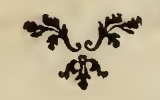


LETTRE VIII.

AU MÊME.

A Fontainebleau.

Je vous ſuis obligé du ſoin que vous avez pris de faire toutes les choſes que je vous avois recommandées. Je ſuis en peine de la ſanté de M. Nicole, & vous me ferez plaiſir d'y envoyer de ma part, & de m'en mander des nouvelles. Je croyois avoir mis dans mon paquet un livre, que j'ai été fort fâché de n'y point trouver. Ce ſont les pſeaumes latins de Vatable, à deux colonnes & avec des notes, *in-8°.* qui ſont à la tablette où je mets d'ordinaire mon diurnal; je vous prie de le chercher, de l'empaqueter bien proprement dans du papier, & de me l'envoyer. J'écrirai demain à votre mere : faites-lui mes compliments, & à vos ſœurs.



LETTRE IX.

AU MÊME.

A Fontainebleau.

MON cher fils, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles ; mais prenez garde de ne les pas prendre dans la gazette de Hollande : car, outre que nous les avons comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recrûter*, dont vous vous servez ; au lieu de quoi il faut dire *faire des recrûes*. Mandez-moi des nouvelles de vos sœurs ; il est bon de diversifier un peu, & de ne vous pas jetter toujours sur l'Irlande & sur l'Allemagne.

Le combat de M. de Luxembourg a été bien plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord. Les ennemis ont laissé treize-cents morts sur la place, & plus de quinze-cents prisonniers, parmi lesquels on compte près de cent officiers. On leur a pris aussi trente-six étendards, & ils avouent encore qu'ils ont plus de dix-mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La maison du roi a fait des choses incroyables, n'ayant jamais chargé l'ennemi qu'à coups d'épée. On dit que chaque cavalier

eſt revenu avec ſon épée toute ſanglante. On a appris ce matin que M. de Boufflers avoit battu auſſi l'arriere-garde d'un corps d'Allemands qui étoient auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours; mais que cela n'empêche pas votre chere mere de m'écrire: car je ſerois trop fâché de ne point recevoir de ſes lettres. Adieu, mon cher enfant; embraſſez-la pour moi, & faites mes baiſe-mains à vos ſœurs.



LETTRE X.

AU MÊME.

A Fontainebleau.

Je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je ſuis très-content de tout ce que votre mere m'écrit de vous. Je vois par ſes lettres que vous êtes fort attaché à bien faire, mais ſur-tout que vous craignez Dieu, & que vous prenez bien du plaiſir à le ſervir. C'eſt la plus grande ſatisfaction que je puiſſe recevoir, & en même temps la meilleure fortune que je vous puiſſe ſouhaiter. J'eſpere que, plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la maniere dont vous diſtribuez votre temps & vos études: je voudrois ſeulement qu'aux jours que vous n'allez point au collége, vous puſſiez relire votre Cicéron, & vous rafraîchir la mémoire des plus beaux endroits ou d'Horace ou de Virgile; ces auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penſer & à écrire avec juſteſſe & netteté.

Vous direz à votre mere que le pauvre M. Sigur a eu la jambe coupée, ayant eu le pied emporté d'un coup de canon. Sa femme, qui l'avoit épouſé pour

ſa bonne mine, a employé la meilleure partie de ſon bien à lui acheter une charge ; & dès la premiere année il lui en coûte une jambe. Il a eu un grand nombre de ſes camarades tués ou bleſſés, je dis des officiers de la Gendarmerie ; mais en récompenſe la victoire a été fort grande, & on en apprend touts les jours de nouvelles circonſtances très-avantageuſes. On fait monter la perte des ennemis à près de dix-mille morts.

J'ai vu les drapeaux & les étendards qu'a envoyé M. de Catinat, & je vous conſeille de les aller voir à Notre-Dame. Il y a cent-deux drapeaux, & quatre étendards ſeulement ; ce qui marque que la cavalerie ennemie n'a pas fait beaucoup de réſiſtance, & a de bonne heure abandonné l'infanterie, laquelle a preſque été toute taillée en pieces. Il y avoit des bataillons entiers Eſpagnols qui ſe jettoient à genoux pour demander quartier, & on l'accordoit à quelques-uns d'eux, au-lieu qu'on n'en faiſoit point du tout aux Allemands, parce qu'ils avoient menacé de n'en point faire. M. l'archevêque de Sens a perdu M. ſon frere à la bataille.



LETTRE XI.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 23 mai.

JE vous prie de dire à M. Grimarets que j'ai lu ſon mémoire à M. le chancelier, qui a dit que M. Couſin penſoit qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Je verrai M. de Harlay, & lui demanderai s'il veut & s'il peut ſe mêler de cette affaire, & entreprendre de perſuader M. le chancelier.

Il me paroît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à Mademoiſelle de la C*** de ce qu'elle a lu plus de comédies & de romans que vous. Je vous dirai, avec la ſincérité avec laquelle je ſuis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous faſſiez tant de cas de toutes ces niaiſeries, qui ne doivent ſervir tout au plus qu'à délaſſer quelquefois l'eſprit, mais qui ne devroient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très-ſérieuſes qui doivent attirer votre principale attention ; & pendant que vous y êtes engagé, & que nous payons des maîtres pour vous inſtruire, vous devez éviter tout ce qui peut

diſſiper votre eſprit & vous détourner de votre étude. Non-ſeulement votre conſcience & la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir aſſez de conſidération & d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes ſentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laiſſer conduire.

Je ne dis pas que vous ne liſiez quelquefois des choſes qui puiſſent vous divertir l'eſprit ; & vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains aſſez de livres françois capables de vous amuſer ; mais je ſerois inconſolable, ſi ces ſortes de livres vous inſpiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, & ſur-tout pour des livres de piété & de morale, dont vous ne parlez jamais, & pour leſquels il ſemble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous ſoyez témoin du véritable plaiſir que j'y prends préférablement à toute autre choſe. Croyez-moi, quand vous ſçaurez parler de comédies & de romans, vous n'en ſerez gueres plus avancé pour le monde, & ce ne ſera point par cet endroit-là que vous ſerez le plus eſtimé. Je remets à vous en parler plus au long & plus particulierement quand je vous reverrai, & vous me ferez plaiſir alors de me parler à cœur ouvert là-deſſus, & de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, & que je n'ai autre deſſein que de

contribuer à vous rendre l'eſprit ſolide, & à vous mettre en état de ne me point faire de déshoneur, quand vous viendrez à paroître dans le monde. Je vous aſsûre qu'après mon ſalut, c'eſt la choſe dont je ſuis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un pere qui vous aime tendrement, & qui ne ſonge qu'à vous donner des marques d'amitié. Ecrivez-moi le plus ſouvent que vous pourrez; & faites mes compliments à votre mere. Il n'y a ici aucune nouvelle, ſinon que le roi a toujours la goutte.



LETTRE XII.

AU MÊME.

A Paris, ce 3 juin.

C'EST tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie 1). Comme je ferai quinze jours fans vous voir, & que vous êtes continuellement préfent à mon efprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois chofes que je crois très-importantes pour votre conduite.

La premiere, c'eft d'être extrêmement circonfpect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un parleur, qui eft la plus mauvaife réputation qu'un jeune homme puiffe avoir dans le pays où vous entrez. La feconde, eft d'avoir une extrême docilité pour M. & Madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand befoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour

1) Racine alloit à Montdidier, la patrie de fon époufe. Toutes les lettres fuivantes ont été écrites à fon fils, reçu en furvivance de la charge de gentilhomme ordinaire.

de vos lectures, & sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous sçavez ce que je vous ai dit des opéra & des comédies: on en doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous & pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, & non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi & toute la Cour sçavent le scrupule que je me fais d'y aller; & ils auroient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi & pour mes sentiments. Je devois, avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils, donnez-moi souvent de vos nouvelles.



LETTRE XIII.

AU MÊME.

A Montdidier, le 9 juin.

VOTRE lettre nous a fait ici un très-grand plaisir; & quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les provinces ; tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, & vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement & affirmativement les plus sottes choses du monde. Pour moi, je n'ai rien à vous mander de ce pays, qui soit capable de vous intéresser, si ce n'est que je suis très-content des Dames de Variwille, & que Babet 1) a une grande impatience d'entrer chez elles. J'espere que je recevrai encore une lettre de vous avant que de partir.

Je vous sçais très-bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéra & des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie

1) C'étoit une des filles de Racine, qui se fit religieuse chez les Dames de Variwille, ordre de Fontevrauld.

ſeroit complette, ſi le bon Dieu entroit un peu dans vos conſidérations. Je ſçais bien que vous ne ſerez pas déshonoré devant les hommes en y allant; mais comptez-vous pour rien de vous deshonorer devant Dieu? Penſez-vous vous-même que les hommes ne trouvaſſent pas étrange de vous voir, à votre âge, pratiquer des maximes ſi différentes des miennes? Songez que M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choſes, n'a encore été à aucun ſpectacle, & qu'il veut bien en cela ſe laiſſer conduire par les gens qui ſont chargés de ſon éducation. Et quels gens trouverez-vous au monde plus ſages & plus eſtimés que ceux-là? Du reſte, mon fils, je ſuis fort content de votre lettre: elle a auſſi fait beaucoup de plaiſir à votre mere, excepté l'endroit où vous parlez de la cire que vous avez laiſſé tomber ſur votre habit.



LETTRE XIV.

AU MÊME.

A Paris, ce 27 juin.

On m'avoit déjà dit la nouvelle de la priſe d'Ath ; & j'en ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaiſir de me mander tout ce que vous apprendrez de nouveau. Voici un temps aſſez vif, & où il peut arriver à toute heure des nouvelles importantes. Il ſe pourroit bien faire que je vous irois voir mercredi : car j'ai quelque envie de mener votre mere & vos ſœurs à Port-Royal, pour y être à la proceſſion de l'octave, & revenir le lendemain. Elles ſont toutes en bonne ſanté, Dieu merci, & vous font leurs compliments. J'allai hier aux Carmelites avec votre ſœur aînée. Je vous exhorte à aller faire votre cour à Madame la ducheſſe de Gramond & à Madame la ducheſſe de Noailles, qui ont l'une & l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre petit frere eſt tombé ce matin la tête dans le feu ; & , ſans votre mere, qui l'a relevé ſur-le-champ, il auroit eu le viſage perdu : il en a été quitte pour une brûlure à la gorge ; nous ſommes bien obligés de remercier le bon Dieu de

ce qu'il ne s'eſt pas fait plus de mal. Votre ſœur ſe prépare toujours à entrer aux Carmelites ſamedi ; & tout ce que je lui ai pu dire ne l'a pu perſuader de différer au moins juſqu'à un autre temps. Madame de F....... eſt à l'extrémité. Vous voyez par-là que notre heure eſt bien incertaine, & que le plus sûr eſt d'y penſer le plus ſérieuſement & le plus ſouvent qu'on peut. Votre mere aura ſoin de vous envoyer du linge à dentelle.

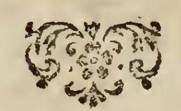


LETTRE XV.

AU MÊME

A Verſailles.

J'AVOIS paſſé exprès par Verſailles pour vous y voir, & pour ſçavoir de vous ſi vous n'aviez beſoin de rien. Je ſuis fâché de ne vous avoir pas trouvé, & plus fâché encore d'apprendre que vous avez eu la fievre. Du reſte, je ſuis bien-aiſe que vous ayez été voir M. Deſpréaux, & votre mere, qui aura eu, je m'imagine, bien de la joie de vous voir. Donnez-moi de vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plaiſir d'être, chez M. de Torcy, toujours auſſi aſſidu que votre ſanté vous le permettra. Ne vous laiſſez point manquer d'argent; & mandez-moi franchement ſi vous en avez beſoin. Adieu, mon cher fils; je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE

LETTRE XVI.

AU MÊME.

À Paris.

Vous m'avertiſſez, de la part de Madame la ducheſſe de Noailles, d'aller trouver M. l'archevêque. J'ai été ſur le champ pour avoir l'honneur de lui parler ; mais il étoit à Conflans.

Le ſermon du pere de la Rue fait ici un fort grand bruit, auſſi-bien qu'au pays où vous êtes ; & l'on dit qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence contre les opinions nouvelles du quiétiſme : mais on ne m'a rien pu dire de précis de ce ſermon, & j'ai grande envie de voir quelqu'un qui l'ait entendu. L'amitié qu'a pour moi M. de Cambrai, ne me permet pas d'être indifférent ſur ce qui le regarde, & je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'un prélat de cette vertu & de ce mérite n'eût point fait un livre qui lui attire tant de chagrin.

J'ai vu votre ſœur, dont on eſt très-content aux Carmelites, & qui témoigne une grande envie de s'y conſacrer à Dieu. Votre ſœur Nanette nous accable touts les jours de lettres, pour nous obliger de conſentir à la laiſſer entrer au noviciat. J'ai bien

des grâces à rendre à Dieu d'avoir inſpiré à vos ſœurs tant de ferveur pour ſon ſervice, & un ſi grand deſir de ſe ſauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchaſſent aſſez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps 1) où vous voulez bien que je vous exhorte, par toute la tendreſſe que j'ai pour vous, à faire quelques réflexions un peu ſérieuſes ſur la néceſſité qu'il y a de travailler à ſon ſalut, à quelque état que l'on ſoit appellé. Votre mere, auſſi-bien que vos ſœurs & votre petit frere, auroit beaucoup de joie de vous revoir. Bon ſoir, mon cher fils.

---

1) Cette lettre fut écrite pendant la ſemaine ſainte.



LETTRE XVII.

A MADEMOISELLE RIVIERE SA SŒUR.

A Paris, le 10 janvier.

Je vous écris, ma chere sœur, pour une affaire où vous pouvez avoir intérêt aussi-bien que moi, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt que vous pourrez. Vous sçavez qu'il y a un édit qui oblige touts ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle, ou ailleurs, de donner une somme qui va au plus à vingt-cinq livres, & de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sçais que celles de notre famille sont un cygne, mais je ne sçais pas quelles sont les couleurs de l'écusson, & vous me ferez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vîtres de la maison que notre grand-pere fit bâtir. J'ai ouï dire aussi à mon oncle Racine qu'elles étoient peintes aux vîtres de quelque église de la Ferté-Milon; tâchez de vous en éclaircir. J'attends votre réponse pour me déterminer, & pour porter mon argent.

Le jeune homme qui recherche en mariage ma

petite coufine M....... m'eft venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma coufine cent livres. Je lui ai dit que, dans l'état où font préfentement mes affaires, je ne pouvois donner davantage, & je lui ai dit vrai, à caufe de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois fur-tout fix-mille livres qui ne portent point d'intérêt; & l'honnêteté veut que je les rende le plutôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'efpere que dans un autre temps je ferai moins preffé, & alors je pourrai faire encore quelque petit préfent à ma coufine.

Le coufin H...... eft venu ici, fait comme un miférable, & a dit à ma femme, en préfence de touts nos domeftiques, qu'il étoit mon coufin. Vous fçavez comme je ne renie point mes parents, & comme je tâche à les foulager : mais j'avoue qu'il eft un peu rude qu'un homme qui s'eft mis en cet état par fes débauches & par fa mauvaife conduite, vienne ici nous faire rougir de fa gueuferie. Je lui parlai comme il le méritoit, & lui dis que vous ne le laifferiez manquer de rien s'il en valoit la peine; mais qu'il buvoit tout ce que vous aviez la charité de lui donner. Je ne laiffai pas de lui donner quelque chofe pour s'en retourner. Je vous prie auffi de l'affifter tout doucement, mais comme fi cela venoit de vous. Je facrifierai volontiers quelque chofe par mois pour le tirer de la néceffité. Je vous recommande

toujours la pauvre Marguerite, à qui je veux continuer de donner par mois comme j'ai toujours fait. Si vous croyez que l'autre parente ſoit auſſi dans le beſoin, donnez-lui par mois ce que vous jugerez à propos.

Je ne ſçais ſi je vous ai mandé que ma chere fille aînée étoit entrée aux Carmelites: il m'en a coûté beaucoup de larmes; mais elle a voulu abſolument ſuivre la réſolution qu'elle avoit priſe. C'étoit, de touts nos enfants, celle que j'ai toujours le plus aimée, & dont je recevois le plus de conſolation; il n'y avoit rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été voir pluſieurs fois; elle eſt charmée de la vie qu'elle mene dans ce monaſtere, quoique cette vie ſoit fort auſtere; & toute la maiſon eſt charmée d'elle. Elle eſt infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maiſon, puiſqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaiſir. Votre petit neveu eſt toujours bien éveillé. Adieu, ma chere ſœur, je ſuis entièrement à vous. Ne manquez pas de me tenir parole, & de m'employer dans toutes les choſes où vous aurez beſoin de moi.



LETTRE XVIII.

A SON FILS 1).

A Paris, ce 26 Janvier 1698.

VRAISEMBLABLEMENT vous avez pris des mémoires de M. de Cély 2), pour avoir fait une course aussi extraordinaire que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois que, par trop d'envie d'aller vîte, il ne vous fût arrivé quelque accident: mais quand j'appris par votre lettre de Mons que vous n'êtiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, & que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée, je vis bien qu'il falloit se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Votre long

1) C'est une lettre de réprimande que Racine écrit à son fils, qui, étant chargé de porter les dépêches du roi à M. de Bonrepaux, ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curiosité à Bruxelles. Toutes les lettres suivantes lui furent écrites pendant son séjour en Hollande.

2) Racine le fils apportoit la nouvelle de la paix de Ryswich. Il fit si peu de diligence que, quand il arriva, le Roi sçavoit la nouvelle.

ſéjour à Bruxelles, & toutes les viſites que vous y avez faites, méritent que vous en donniez une relation au public. Je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'opéra avec les dépêches du roi dans votre poche. Vous rejettez la faute de tout ſur M. Bombarde; comme ſi, en arrivant à Bruxelles, vous n'aviez pas dû courir d'abord chez lui, & ne vous point coucher que vous n'euſſiez fait vos affaires, pour être en état de partir le lendemain. Je ne ſçais pas ce que dira là-deſſus M. de Bonrepaux; mais je ſçais bien que vous avez bon beſoin de réparer, par une conduite ſage à la Haie, la conduite peu ſenſée que vous avez eue dans votre voyage. Pour moi, je vous avoue que j'appréhende de retourner à la cour, & ſur-tout de paroître devant M. de Torcy, à qui vous jugez bien que je n'oſerai pas demander d'ordonnance pour votre voyage, n'étant point juſte que le roi paie la curioſité que vous avez eue de voir les chanoineſſes de Mons & la cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot d'un homme que vous auriez pu aller voir à Bruxelles, & pour qui vous ſçavez que j'ai un très-grand reſpect. Vous ne me parlez pas non plus de deux plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche : cependant je ne comprends pas par quel enchantement vous auriez pu ne les pas rencontrer entre Mons & Bruxelles.

Comme je vous dis franchement ma penſée pour

le mal, je veux bien vous la dire auſſi pour le bien; M. l'archevêque de Cambrai paroît très-content de vous, & vous m'avez fait plaiſir de m'écrire le détail des bons traitemens que vous avez reçus de lui, dont il ne m'avoit pas mandé un mot, témoignant même du déplaiſir de ne vous avoir pas aſſez bien fait les honneurs de ſon palais brûlé.

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle lettre de remerciement. Vous trouverez dans les ballots de M. l'ambaſſadeur un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un caſtor fin & un demi-caſtor; & vous y trouverez auſſi une paire de ſouliers des freres. Au nom de Dieu, faites un peu plus de réflexion ſur votre conduite, & défiez-vous ſur toutes choſes d'une certaine fantaiſie qui vous porte toujours à ſatisfaire votre propre volonté, au haſard de tout ce qui en peut arriver. Vos ſœurs vous font bien des compliments, & ſur-tout Nanette.



LETTRE XIX.

AU MÊME.

A Paris, le 31.

VOTRE mere, & toute la famille, a eu une grande joie d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne ſanté. Je n'ai point encore été à la cour, mais j'eſpere y aller demain. Je crains toujours de paroître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me faſſe des plaiſanteries ſur la diligence de votre courſe; mais il faut me réſoudre à les eſſuyer, & lui faire eſpérer qu'une autre fois vous irez plus promptement, ſi l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque choſe dont on ſoit preſſé. Je vois que M. de Bonrepaux a pris tout cela avec ſa bonté ordinaire, & qu'il tâche même de vous excuſer. Du reſte, vos lettres nous font beaucoup de plaiſir, & je ſerai bien-aiſe d'en recevoir ſouvent. Faites mille compliments pour moi à M. de Bonnac 1).

1) Neveu de M. de Bonrepaux.



LETTRE XX.

AU MÊME.

A Marly, le 5 février.

Il eſt juſte, mon fils, que je vous faſſe part de ma ſatisfaction, comme je vous ai fait ſouffrir de mes inquiétudes. Non-ſeulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre ſéjour à Bruxelles, mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, & a été bien-aiſe que vous ayez fait la révérence à M. de Baviere. Vous ne devez point trouver étrange que, vous aimant comme je fais, je ſois ſi facile à m'allarmer ſur toutes les choſes qui ont de l'air d'une faute, & qui pourroient faire tort à la bonne opinion que je ſouhaite qu'on aït de vous. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage : j'irai la recevoir quand je ſerai à Paris, & je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement touts vos beſoins.

J'approuve au dernier point les ſentiments où vous êtes ſur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, & la réſolution que vous avez priſe de n'en point abuſer. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnoiſſance pour l'amitié dont il vous honore : ſon extrême

honnêteté eſt un beau modele pour vous; & je ne ſçaurois aſſez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raiſon d'attribuer l'heureux ſuccès de votre voyage, par un ſi mauvais temps, aux prieres qu'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien : mais votre mere & vos petites ſœurs prioient touts les jours Dieu qu'il vous préſervât de tout accident; & on faiſoit la même choſe à Port-Royal. Je doute que votre ſœur puiſſe y demeurer long-temps, à cauſe de ſes fréquentes migraines, & à cauſe qu'il y a ſi peu d'apparence qu'elle y puiſſe reſter pour toute ſa vie.

Je ne ſçais ſi vous ſçavez que M. Corneille, notre confrere, eſt mort 1). Il s'étoit confié à un charlatan, qui lui donnoit des drogues pour lui diſſoudre ſa pierre. Ces drogues lui ont mis le feu dans la veſſie. La fievre l'a pris, & il eſt mort. Sa famille demande ſa charge pour ſon petit-couſin, fils de ce brave M. de Marſilly, qui fut tué à Leuze, & qui avoit épouſé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long. Le jour me manque, & je ſuis pareſſeux d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop ſouvent; vos lettres me ſemblent très-naturellement écrites; & plus vous en écrirez,

1) Gentilhomme ordinaire, & parent de Corneille.

plus auſſi vous aurez de facilité. J'ai laiſſé votre mere en bonne ſanté ; vous ne ſçauriez lui faire trop d'amitié dans vos lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, & que vous lui en donniez des marques. J'ai lu à M. le Maréchal de Noailles votre derniere lettre, où vous témoignez tant de reconnoiſſance pour les bons traitements que vous avez reçus de M. le Prince & de Madame la princeſſe de Straerbach. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la gazette de Hollande : ſi je l'avois ſçu, je l'aurois fait acheter pour la lire à vos petites ſœurs, qui vous croiroient devenu un homme de conſéquence.



LETTRE XXI.

AU MEME.

A Paris, ce 15 février.

Je crois que vous aurez été content de ma derniere lettre, & de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçu votre ordonnance au trésor royal; mais quelques instances que M. de Champlai, que j'avois mené avec moi, ait pu faire à M. de Turmenies, je n'en ai pu tirer que neuf-cents livres. On prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme; & vous n'aurez qu'à prier M. l'ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin: j'aurai soin de le donner aux personnes à qui il me mandera de le donner. J'ai achevé de payer ma charge, & nous avons remboursé Madame Quinault; mais vous jugez bien que cela nous resserre beaucoup dans nos affaires, & qu'il faut que nous vivions d'économie pour quelque temps. J'espere que vous nous aiderez un peu en cela, & que vous ne songerez pas à nous faire des dépenses inutiles, tandis que nous nous retranchons souvent le nécessaire.

Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bonnac de tout le bien qu'il mande ici de vous : & tout ce que j'ai à souhaiter, c'est que vous souteniez la bonne opinion qu'il a conçue de vous. Vous me ferez un sensible plaisir de lui demander pour moi une place dans son amitié, & de lui témoigner combien je suis sensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous exhorter à n'en point abuser; je vous ai toujours vu une grande appréhension d'être à charge à personne, & c'est une des choses qui me plaisoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir tout plein de livres, dont une partie étoit à moi, & l'autre vous appartient; je vous les souhaiterois touts à la Haye, à la réserve de deux ou trois, qui, en vérité, ne valent pas la reliûre que vous leur avez donnée. J'ai reçu une grande lettre de votre sœur aînée, qui étoit fort en peine de vous, & qui nous prie instamment de la laisser où elle est. Cependant il n'y a gueres d'apparence de l'y laisser plus long-temps: la pauvre enfant me fait beaucoup de compassion, par le grand attachement qu'elle a conçu pour une maison dont les portes vraisemblablement ne s'ouvriront pas si-tôt. Votre sœur Nanette est tombée ces jours passés, & s'est fait un grand mal aux genoux; mais elle se porte bien, Dieu merci.

Il me paroît, par votre derniere lettre, que vous

aviez beaucoup d'occupation, & que vous étiez fort aise d'en avoir. C'eſt la meilleure nouvelle que vous me puiſſiez mander; & je ſerai à la joie de mon cœur quand je verrai que vous prenez plaiſir à vous inſtruire & à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere ſeroit curieuſe de ſçavoir ce qui vous eſt reſté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Deſpréaux me demande toujours de vos nouvelles, & témoigne beaucoup d'amitié pour vous.



LETTRE XXII.

AU MÊME.

A Paris, ce 23 février.

J'AI attendu ſi tard à commencer ma lettre, qu'il faut que je la faſſe fort courte, ſi je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'abbé de Châteauneuf parle très-obligeamment de vous; il eſt ſur-tout très-édifié de la réſolution où vous êtes de bien employer votre temps. Il a dit à M. Dacier, que le premier livre que vous aviez acheté en Hollande, c'étoit Homere. Cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite académie, où M. Dacier dit cette nouvelle; & cela donna ſujet à M. Deſpréaux de s'étendre ſur vos louanges, c'eſt-à-dire, ſur les eſpérances qu'il a conçues de vous : car vous ſçavez que Cicéron dit, que dans un homme de votre âge on ne peut gueres louer que l'eſpérance; mais l'homme du monde à qui vous êtes le plus obligé, c'eſt M. de Bonnac; il parle de vous dans toutes ſes lettres, comme ſi vous aviez l'honneur d'être ſon frere. Je vous eſtime d'autant plus heureux de cette bonne opinion qu'il a conçue de vous, que lui-même eſt ici en réputation d'être un des plus aimables & des plus

plus honnêtes-hommes du monde. Touts ceux qui l'ont vu en Dannemarck, ou à la Haye, sont revenus charmés de sa politesse & de son esprit. Voilà de bons exemples que vous avez devant vous, & vous n'avez qu'à imiter ce que vous voyez.

J'ai lu à M. Despréaux votre derniere lettre ; il en fut très-content, & trouva que vous écriviez très-naturellement. Je lui montrai l'endroit où vous dites que vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassadeur, & comme il est fort bon-homme, cela l'attendrit beaucoup, & lui fit dire beaucoup de bien & de M. l'ambassadeur & de vous.

M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion sur la poitrine ; il est mieux. Madame sa mere m'a parlé d'une dame qui est très-fâchée que vous n'ayez pas fait un plus long séjour à Bruxelles. Pour moi, je ne me plains plus qu'il ait été ni trop long ni trop court ; mais je voudrois seulement que vous y eussiez vu en passant un homme qui étoit du moins aussi digne de votre curiosité que tout ce que vous y avez vu.

Je revins, il y a huit jours, de Port-Royal, d'où j'avois résolu de ramener votre sœur ; mais il me fut impossible de lui persuader de revenir. Elle prétend avoir tout de bon renoncé au monde, & que si l'on ne reçoit plus de religieuses à Port-Royal, elle s'ira refugier aux Carmelites ; on en est très-content,

& j'en ſuis auſſi revenu très-édifié. Elle me demanda fort de vos nouvelles, & me dit qu'on avoit bien prié Dieu pour vous dans la maiſon. Adieu. Votre mere vous ſalue.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

A Paris, le 24 février.

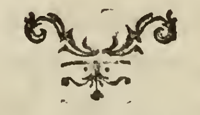
VOUS direz à M. l'ambaſſadeur une choſe qu'il ne ſçait peut-être pas, c'eſt que le roi a enfin récompenſé les plénipotentiaires, que tout le monde regardoit preſque comme des gens diſgraciés. Il a donné la charge de ſecrétaire du cabinet à M. de Callierres, à condition que M. de Callierres donnera ſur cette charge cinquante-mille francs à M. de Creſſy, & quinze-mille à l'abbé Morel : ce ſont ſoixante-quinze mille livres dont le roi donne un brevet de retenue à M. de Callierres. Sa majeſté donne encore à M. de Creſſy, pour ſon fils, la charge de gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille, & donne à M. de Harlay cinq-mille livres de rente ſur l'hôtel-de-ville. Voilà toutes les nouvelles de la cour.

Je viens de donner à une perſonne, qui vous les remettra, onze louis d'or & demi vieux, faiſant 140 livres 17 ſols 6 deniers. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez, & de vous ſouvenir que vous n'êtes pas le fils d'un traitant, ni d'un premier valet de garderobe. M. Q...., qui, comme vous ſçavez, eſt le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu ſa fille à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere, qui eſt toujours portée à bien penſer de vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reſte, de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté, & que cela ſera en partie le ſujet des lettres que vous lui promettez de lui écrire; mais vraiſemblablement vous croyez qu'il n'eſt pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille, nous allons plus ſimplement, & nous croyons que bien ſçavoir ſon compte n'eſt pas au deſſous d'un honnête-homme. Sérieuſement vous me ferez plaiſir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Deſpréaux a dîné aujourd'hui au logis, & nous lui avons fait très-bonne chere, grâce à un fort bon brochet & à une belle carpe, qu'on nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Deſpréaux venoit de toucher ſa penſion, & de porter chez M. Caillet, notaire, dix-mille francs, pour ſe faire cinq-cents

cinquante livres de rente ſur la ville. Demain M. de Valincourt viendra encore dîner au logis avec M. Deſpréaux. Vous jugez bien que cela ne ſe paſſera pas ſans boire la ſanté de M. l'ambaſſadeur & la vôtre. Dans la vérité, je ſuis fort content de vous; & vous le feriez auſſi beaucoup de votre mere & de moi, ſi vous ſçaviez avec quelle tendreſſe nous nous parlons ſouvent de vous. Songez que notre ambition eſt fort bornée du côté de la fortune, & que la choſe que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'eſt qu'il vous faſſe la grâce d'être homme de bien, & d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. J'ai été un peu incommodé ces jours paſſés; cela n'a pas eu de ſuite: votre ſœur Nanette avoit écrit une grande lettre pleine d'amitié; je ne vous l'envoie pas encore, elle groſſiroit trop mon paquet. Adieu, mon cher fils; il me ſemble qu'il y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles.



LETTRE XXIV.

A MADAME DE MAINTENON.

MADAME,

J'AVOIS pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois ſimplement dreſſé un mémoire, dans le deſſein de vous faire ſupplier de le préſenter à ſa majeſté.... Voilà, Madame, tout naturellement comment je me ſuis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible ſur les bras.... Je vous avoue que lorſque je faiſois tant chanter dans Eſther, *rois, chaſſez la calomnie*, je ne m'attendois gueres que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale, & rebelle à l'égliſe.

Ayez la bonté de vous ſouvenir, MADAME, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout ce que l'égliſe croit & ordonne, même dans les plus petites choſes. J'ai fait, par votre ordre, près de trois-mille vers ſur des ſujets de piété; j'y ai parlé aſſurément de toute

l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis touts les ſentiments dont j'étois le plus rempli. Vous eſt-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un ſeul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi on en accuſe un homme auſſi dévoué au roi que je le ſuis, un homme qui paſſe ſa vie à penſer au roi, à s'informer des grandes actions du roi, & à inſpirer aux autres les ſentiments d'amour & d'admiration qu'il a pour le roi? J'ôſe dire que les grands ſeigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même: mais dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du roi ni de l'évangile.

Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu ſouvent combattre de petits chagrins qui naiſſent quelqueſois dans l'eſprit de gens que le roi a le plus comblés de ſes grâces. Hé quoi, MADAME! avec quelle conſcience pourrai-je dépoſer à la poſtérité que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les perſonnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je faſſe moi-même une ſi triſte expérience du contraire?

Mais je ſçais ce qui a pu donner lieu à une accuſation ſi injuſte. J'ai une tante qui eſt ſupérieure de Port-Royal, & à laquelle je crois avoir des obli-

gations infinies. C'eſt elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; & c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer des égarements & des miſeres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Elle a eu recours à moi..... Pouvois-je, ſans être le dernier des hommes, lui refuſer mes petits ſecours dans cette néceſſité ? Mais à qui eſt-ce, MADAME, que je m'adreſſai pour la ſecourir ? J'allai trouver le pere de la Chaiſe, & lui repréſentai tout ce que je connoiſſois de l'état de cette maiſon. Je n'ôſe pas croire que je l'aie perſuadé; mais il parut très-content de ma franchiſe, & m'aſſura, en m'embraſſant, qu'il ſeroit toute ſa vie mon ſerviteur & mon ami.

Je vous puis proteſter devant Dieu que je ne connoîs ni ne fréquente aucun homme qui ſoit ſuſpect de la moindre nouveauté. Je paſſe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & ne ſuis, pour ainſi dire, dans le monde, que lorſque je ſuis à Marly. Je vous aſſûre, MADAME, que l'état où je me trouve eſt très-digne de la compaſſion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je ſuis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ôſe preſque plus compter ſur votre protection, qui eſt pourtant la ſeule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma conſolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jetter ſur ce travail la penſée

que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis, &c.

LETTRE XXV.

A SON FILS.

A Paris, ce 10 mars.

Votre mere est fort contente du détail que vous lui mandez de vos affaires, & fort affligée que vous ayez perdu sur les espèces. Je crois vous avoir mandé que j'ai donné pour vous onze louis d'or vieux, & un demi louis vieux, faisant en tout 140 livres 17 sols 6 deniers. Ne vous laissez manquer de rien, & croyez que j'approuverai tout ce que M. l'ambassadeur approuvera. Il me mande qu'il est fort content de vous; c'est la meilleure nouvelle qu'il puisse me mander, & la chose du monde qui peut le plus contribuer à me rendre heureux. Ce que vous m'écrivez des Carthaginois, m'a fort étonné; mais songez que les lettres peuvent être vues, & qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution sur certains sujets. M. Félix le fils se plaint de ce que

vous ne lui écrivez point ; mais le commerce de lettres entre lui & vous étant auſſi cher qu'il eſt, vous ferez auſſi ſagement de ne vous pas ruiner les uns les autres.

Votre mere ſe porte bien : Madelon & Lionval ſont un peu incommodés ; & je ne ſçais s'il ne faudra point leur faire rompre carême ; j'en étois aſſez d'avis, mais votre mere croit que cela n'eſt pas néceſſaire. Comme le temps de Pâques approche, vous voulez bien que je ſonge un peu à vous, & que je vous recommande auſſi d'y ſonger. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'ambaſſadeur ; je ſçais combien il eſt attentif aux choſes de la religion, & qu'il s'en fait une affaire capitale. Eſt-ce des prêtres ſéculiers par qui il l'a fait deſſervir ? ou bien ſont-ce des religieux ? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-deſſus, & de vous ſouvenir que, comme je n'ai rien plus à cœur que de me ſauver, je ne puis avoir de véritable joie ſi vous négligiez une affaire ſi importante, & la ſeule proprement à laquelle nous devrions touts travailler. On m'a dit qu'il falloit abſolument que votre ſœur aînée revînt avec nous ; & j'irai la ſemaine de pâques pour la ramener : ce ſera une rude ſéparation pour elle & pour ces ſaintes filles, qui ſont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ſes compliments dans toutes ſes lettres.

Milord Porbland fit hier ſon entrée ; tout Paris y étoit : mais il me ſemble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Boufflers qui l'accompagnoit, & point du tout de celle du milord.

Je mande à M. l'ambaſſadeur, que vous lui montrerez un endroit de Virgile, où Niſus ſe plaint à Énée qui ne le récompenſoit point, lui qui avoit fait des merveilles ; & qu'il récompenſe des gens qui ont été vaincus.

Si tanta, inquit, ſunt præmia victis;
Et te lapſorum miſeret; quæ munera Niſo
Digna dabis?

Énéid. liv. 5.

Voilà cet endroit : je ſuis aſſuré que vous le trouverez fort beau. Votre mere vous embraſſe, & ſe repoſe ſur moi du ſoin de vous écrire de ſes nouvelles.



LETTRE XXVI.

AU MÊME.

A Paris, le 26 mars.

Je m'étonne que vous n'ayez pas eu le temps de m'écrire un mot par les deux couriers que M. l'ambassadeur a envoyés coup sur coup, & qui sont venus m'apprendre de vos nouvelles. Ils me disent que vous êtes très-content. Je ne puis vous exprimer combien cela me fait de plaisir; mais pendant que vous êtes dans un lieu où vous vous plaisez, & où vous êtes dans la meilleure compagnie du monde, votre pauvre sœur aînée est dans les larmes & dans la plus grande affliction où elle ait été de sa vie. C'est tout de bon qu'il faut qu'elle se sépare de sa chere tante, & des saintes filles avec qui elle s'estimoit si heureuse de servir Dieu. Mais quelque instance que je lui aie pu faire pour l'obliger de revenir avec nous, elle a résolu de ne jamais remettre le pied au logis; elle prétend s'aller enfermer dans Gif, & s'y faire religieuse, si elle perd l'espérance de l'être à Port-Royal. Elle m'a écrit là-dessus des lettres qui m'ont troublé & déchiré au dernier point; & je m'assûre que vous en seriez attendri vous-même. La

pauvre enfant a eu jusqu'ici bien des peines, & a été bien traversée dans le dessein qu'elle a de se donner à Dieu : je ne sçais quand il permettra qu'elle mene une vie un peu plus calme & plus heureuse. Elle étoit charmée d'être à Port-Royal, & toute la maison étoit aussi très-contente d'elle. Il faut se soumettre aux volontés de Dieu. Je ne suis gueres en état de vous entretenir sur d'autres matieres ; & j'ai eu mille peines à achever la lettre que j'ai écrite à M. l'ambassadeur. Je pars demain pour aller à Port-Royal, & régler toutes choses avec ma tante ; de-là j'irai coucher à Versailles, pour aller coucher mercredi à Marly.

Je ne doute pas que vous ne soyez fort aise du mariage de M. le Comte d'Ayen : il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous ; le voilà présentement le plus riche seigneur de la cour. Le roi donne à mademoiselle d'Aubigné huit-cent-mille-francs, outre cent-mille francs en pierreries. Madame de Maintenon assûre aussi à sa niece six-cent-mille francs. On donne à M. le comte d'Ayen les survivances des deux gouvernements, sans compter des pensions. M. le maréchal de Noailles assûre quarante-cinq-mille livres de rente à M. son fils, & lui en donne présentement dix-huit-mille. Voilà, Dieu merci, de grands biens ; mais ce que j'estime plus que tout cela, c'est qu'il est fort sage, & très-digne

de la grande fortune qu'on lui fait. Adieu ; écrivez-moi ſouvent, & priez M. l'ambaſſadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ſes couriers, quand il ſera obligé d'en envoyer. Quand vous n'écririez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaiſir. Lionval a été un peu malade : vos petites ſœurs ſont en bonne ſanté : votre mere vous écrira dans deux jours. Aſſurez M. de Bonnac de toute la reconnoiſſance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore. Je l'en remercierai moi-même à la premiere occaſion, & lorſque j'aurai l'eſprit un peu plus tranquile que je ne l'ai.



LETTRE XXVII.

AU MÊME.

A Paris, le lundi de pâques.

J'ai lu avec beaucoup de plaiſir tout ce que vous me mandez de la maniere édifiante dont le ſervice ſe fait dans la chapelle de M. l'ambaſſadeur, & ſur les diſpoſitions où vous étiez de bien employer ce ſaint temps. Je vous aſſûre que vous auriez encore penſé plus ſérieuſement que vous ne faites ſur l'incertitude de la mort, & ſur le peu de cas qu'on doit faire de la vie, ſi vous aviez vu le triſte ſpectacle que nous venons d'avoir votre mere & moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon s'étoit plainte de beaucoup de maux de tête tout le matin; on a été obligé, après le dîner, de la faire mettre ſur ſon lit; & ſur les trois heures, comme je prenois mon livre pour aller à vêpres, j'ai demandé de ſes nouvelles. Votre mere qui venoit de la quitter, m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fievre. J'ai été pour lui tâter le pouls, je l'ai trouvé renverſée ſur ſon lit, ſans la moindre connoiſſance, le viſage tout bouffi, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouffoient, & faiſoient un bruit effroyable dans ſa gorge; enfin

une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri, & je l'ai prise entre mes bras ; mais sa tête & tout son corps n'étoient plus que comme un linge mouillé : un moment plus tard elle étoit morte. Votre mere est venue toute éperdue, & lui a jetté quelques poignées de sel dans la bouche ; on l'a baignée d'esprit de vin & de vinaigre, mais elle a été plus d'une grande demi-heure entre nos bras dans le même état, & nous n'attendions que le moment qu'elle alloit étouffer. Nous avons vîte envoyé chez M. Maréchal : il n'y étoit point. A la fin à force de la tourmenter & de lui faire avaler par force, tantôt du vin, tantôt du sel, elle a vomi une quantité épouvantable d'eaux qui lui étoient tombées du cerveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux heures entieres sans revenir à elle, & il n'y a qu'une heure à-peu-près que la connoissance lui est revenue. Elle m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous écrire, elle m'a prié de vous faire bien ses complimens : c'est en quelque sorte la premiere marque de connoissance qu'elle nous a donnée. Je vous assûre que vous auriez été aussi ému que nous l'avons été. Madelon en est encore toute effrayée, & a bien pleuré sa sœur qu'elle croyoit morte.

Je vais demain à Port-Royal, d'où j'espere ramener votre sœur aînée. Ce sera encore un autre spectacle fort triste pour moi, & il y aura bien des

larmes versées à cette séparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans aller de couvent en couvent ; du moins elle aura le temps de rétablir sa santé, qui s'est fort affoiblie par les austérités du carême ; & elle s'examinera à loisir sur le parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons préparé la chambre où couchoit votre petit frere, qui couchera dans la vôtre avec sa mie. Vos lettres me sont toujours un extrême plaisir, & même à M. Despréaux, à qui je les montre quelquefois, & qui continue à m'assurer que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous, & que vous ferez des merveilles. Votre laquais m'a fait demander une augmentation de gages, disant pour ses raisons, que le vin est fort cher en Hollande. Je ne suis pas état d'augmenter ses gages, & je ne crois point ses services assez considérables pour les augmenter. Du reste, ne vous laissez manquer de rien; mandez-moi touts vos besoins, & croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement.

LETTRE

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

A Paris, le 14 août.

VOTRE sœur commence à se raccoutumer avec nous, mais non pas avec le monde, dont elle paroît toujours fort dégoûtée. Elle prend un fort grand soin de ses petites sœurs & de son petit frere, & elle fait tout cela de la meilleure grâce du monde. Votre mere est édifiée d'elle, & en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien des combats pour la résoudre à porter des habits fort simples & fort modestes qu'elle a retrouvés dans son armoire, & il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes sentiments; & vous traitez peut-être de grande foiblesse d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajustements & pour la parure, j'ajouterai même pour la dorure. Mais que cette petite réflexion que je fais ne vous effraye point: je sçais aussi-bien compatir à la petite vanité des jeunes gens, comme je sçais admirer la modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'ambassadeur de vous faire avancer ce qui

ſera néceſſaire pour un habit tel que vous en aurez beſoin : & je m'abandonne, ſans aucune répugnance, à tout ce qu'il jugera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonnac, & de la noble émulation qu'il me ſemble que ſon exemple vous inſpire. Ayez bien ſoin de lui témoigner combien je l'honore, & combien je ſouhaite qu'il me compte au nombre de ſes ſerviteurs. Votre petit frere eſt fort enrhumé, auſſi-bien que Madelon : touts deux ne font que touſſer. Fanchon ne ſe reſſent plus de ſon accident, que M. Fagon appelle un catarre ſuffoquant. Votre mere & votre ſœur ſe portent fort bien, & vous font leurs compliments. M. Deſpréaux vous fait auſſi les ſiens. Il eſt à la joie de ſon cœur depuis qu'il a vu ſon *amour de Dieu* imprimé avec de grands éloges, dans une réponſe qu'on a faite au pere Daniel. On m'a dit mille biens de pluſieurs eccléſiaſtiques qui ſont en Hollande. C'eſt une grande conſolation de trouver des gens de bien, & de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choſes du ſalut, ſur-tout dans un pays où l'on eſt ſi diſſipé par les divertiſſements & les affaires. Du reſte, j'apprends avec beaucoup de plaiſir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'ambaſſadeur ; & ſi vous fréquentiez d'autres compagnies que les ſiennes, je ſerois dans de très-grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas

plus au long, me trouvant accablé d'affaires au ſujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

A Paris, le 25 avril.

J'AI été fort incommodé depuis la derniere lettre que je vous ai écrite, ayant eu pluſieurs petits maux, dont il n'y en avoit pas un ſeul dangereux, mais qui étoient touts aſſez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit & de m'appliquer durant le jour. Ces maux étoient un fort grand rhume, un rhumatiſme & une petite éryſipele, ou éréſipele, qui m'inquiete beaucoup de temps en temps. Cela a donné occaſion à votre mere, & à mes meilleurs amis, de m'inſulter ſur la pareſſe que j'avois depuis ſi long-temps de faire des remedes. J'en ai donc commencé quelques-uns. Vos deux petites ſœurs prenoient hier médecine, pendant qu'on me ſaignoit; & il fallut que votre mere me quittât pour aller forcer Fanchon à avaler ſa médecine ; elle a toujours été un peu incommodée depuis ſon catarre. Je lui ai lu votre lettre, elle fut fort touchée de l'intérêt que

vous preniez à sa maladie, & du soin que vous preniez de lui donner des conseils de si loin; elle ne fait plus autre chose depuis ce temps-là que de se moucher, & fait un bruit comme si elle vouloit que vous l'entendissiez, & que vous vissiez combien elle fait cas de vos conseils.

Votre sœur aînée est d'une humeur fort douce: j'ai tout sujet d'être édifié de sa conduite & de sa grande piété; mais elle est toujours fort farouche. Elle pensa hier rompre en visiere avec une personne qui lui faisoit entendre, par maniere de civilité, qu'il la trouvoit bien faite: & je fus obligé même, quand nous fûmes seuls, de lui en faire une petite réprimande. Elle voudroit ne bouger de sa chambre, & ne voir personne: du reste elle est assez gaie avec nous, & prend grand soin de ses petites sœurs & de son petit frere. Mais voilà assez vous parler de notre ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre que R... l'huissier de la chambre, a été mis à la Bastille, & qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Ses confreres seront fort aises d'être délivrés de lui. Pour moi, il ne me saluoit plus, & avoit toujours envie de me fermer la porte au nez lorsque je venois chez le roi. Avec tout cela je le plaindrois, si un homme insolent, & qui cherchoit si volontiers la haîne de touts les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque

pitié. Il y a eu une cataſtrophe qui a fait bien plus de bruit que celle-là : c'eſt celle d'un Breton, qui n'étoit, pour-ainſi-dire, connu de perſonne, & que le roi avoit nommé évêque de Poitiers. Vous avez entendu parler de cette affaire, qui a été très-fâcheuſe pour cet évêque de deux jours, & bien plus pour le pere de la Chaiſe ſon protecteur, qui a eu le déplaiſir de voir défaire ſon ouvrage. Mille compliments pour moi à M. de Bonnac, qui eſt, de toutes les compagnies que vous voyez, celle que je vous envie le plus.



LETTRE XXX.

AU MÊME.

A Paris, ce 2 mai.

VOTRE mere & moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, & nous souhaitons même qu'on ait déjà pensé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin, tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés. Il peut même arriver des occasions où vous ne serez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous serez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles, on ne l'appelle plus que le saint solitaire. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec touts les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme & la félicité de M. son frere.

M. Defpréaux recevra avec joie vos lettres, quand vous lui écrirez; mais je vous confeille de me les adreffer, de peur que le prix qui lui en coûteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'appréhendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos lettres; elles me font un extrême plaifir, & nous font d'une très-grande confolation à votre mere & à moi, & même à toutes vos fœurs, qui les écoutent avec une merveilleufe attention, en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois femaines que je ne fuis forti de Paris, à caufe de cette efpece de petite éréfipele que j'ai. Vous ne fçauriez croire combien je me plaîs dans cette efpece de retraite, & avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous foyez en état de vous paffer de mes petits fecours, afin que je commence un peu à me repofer, & à mener une vie conforme à mon âge, & même à mon inclination. M. Defpréaux m'a tenu très-bonne compagnie. Toutes vos fœurs font en bonne fanté, auffi-bien celles qui font ici que celles qui font au couvent, & qui témoignent toutes deux une grande ferveur pour achever de fe confacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres du monde, & les plus vives, fans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire, mais extrêmement conformes au caractere que vous

lui connoiſſez ; elle nous demande avec grand ſoin de vos nouvelles. Adieu, mon cher fils ; je vous écrirai plus au long une autre fois. J'ai ſi mal dormi que je n'ai pas la tête bien libre. N'ayez ſur-tout aucune inquiétude ſur ma ſanté, qui, au fond, eſt très-bonne.

LETTRE XXXI.

AU MÊME.

A Paris, le 16 mai.

VOTRE relation du voyage que vous avez fait à Amſterdam m'a fait un très-grand plaiſir. Je n'ai pu m'empêcher de la lire à M. de Valincourt & à M. Deſpréaux. Je me gardai bien, en la liſant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandois, & qui les auroit beaucoup étonnés : du reſte, je pouvois tout lire en sûreté, & il n'y avoit rien qui ne fût ſelon la langue & ſelon la raiſon. M. Deſpréaux aſsûre fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront coûter vos lettres ; mais je crois que vous ferez auſſi-bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mere eſt fort touchée du ſouvenir que

vous avez d'elle ; elle feroit affez aife d'avoir votre beurre ; mais elle craint également de vous donner de l'embarras, & d'être embarraffée pour recevoir votre préfent, qui fe gâteroit peut-être en chemin.

M. de R.... m'a appris que la Champmélé étoit à l'extrémité, de quoi il paroît très-affligé ; mais ce qui eft le plus affligeant, c'eft de quoi il ne fe foucie gueres, je veux dire, l'obftination avec laquelle cette pauvre malheureufe refufe de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvoit très-glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut efpérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils fe portent bien. Ce fut Madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle étoit effrayée, & qu'elle a fçue de M. le curé de faint Sulpice.

Un moufquetaire, fils d'un de nos camarades, a eu une affaire affez bifarre avec M. de V.... qui, le prenant pour un fes meilleurs amis, lui donna, en badinant, un coup de pied dans le derriere ; puis, s'étant apperçu de fon erreur, lui fit beaucoup d'excufes : mais le moufquetaire, fans fe payer de fes raifons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, & lui donna auffi un coup de pied de toute fa force ; après quoi il le pria de l'excufer, difant qu'il

l'avoit pris auſſi pour un de ſes amis. L'action, qui s'eſt paſſée ſur le petit degré de Verſailles, par où le roi revient de la chaſſe, a paru fort étrange. On a fait mettre le mouſquetaire en priſon : il eſt parent de Madame Quentin ; & cette parenté ne lui a pas été infructueuſe en cette occaſion. M. de Boufflers accommoda promptement les deux parties. Je fais toujours réſolution de vous écrire de longues lettres, mais je m'y prends toujours trop tard : il faut que je finiſſe malgré moi. Je me porte bien, & toute la famille. Adieu.



LETTRE XXXII.

AU MÊME.

A Verſailles, le 15 juin.

Le roi a renvoyé M. l'abbé de Langeron & M. l'abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai eſt cauſe de tout ce remue-ménage. On a donné une de ces places au recteur de l'univerſité, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au roi ſur la paix. M. de Puyſégur eſt nommé pour un des gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le maréchal de Noailles: il avoit ſongé à vous, & en avoit même parlé; mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puyſégur, que M. le duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre auprès de lui des gens d'une expérience conſommée, ſur-tout pour la guerre.

Vous voyez du moins que vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point, & que, ſi vous voulez continuer à travailler & à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occaſions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue allemande; vous voulez bien que je

vous dise que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les belles-lettres, où vous avez toujours pris assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études: mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modele devant les yeux, je veux dire M. l'ambassadeur, & je ne sçaurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sçais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction & de dissipation à la Haye; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner: autrement il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie aucun sujet d'inquiétude, étant au contraire très-content des témoignages qu'on rend de vous; mais comme je veille continuellement à ce qui vous est avantageux, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourront avoir pour vous. Je suis chargé de beaucoup de compliments de touts vos petits amis de ce pays-ci: je dis petits amis, en comparaison des

protecteurs dont je viens de vous parler. J'ai laissé votre mere & toute la famille en bonne santé, excepté que votre sœur est toujours sujette à ses migraines: je crains bien que la pauvre fille ne puisse pas accomplir les grands desseins qu'elle s'étoit mis dans la tête; & je ne serai point du tout surpris, quand il faudra que nous prenions d'autres vues pour elle.

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

A Paris, le 23 juin.

VOTRE mere s'est fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel: mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, & que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit: ils m'ont touts prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, & votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions, tantôt à Dieu, tantôt

au monde, & craignant de s'engager de façon ou d'autre: du reſte elle eſt fort douce. Madelon a eu une petite vérole volante; je crains bien pour votre petit frere: il eſt très-joli, apprend bien, &, quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de Termes amena le nouveau muſicien Deſtouches, qui fait un nouvel opéra pour Fontainebleau. Il en chanta pluſieurs endroits, dont la compagnie parut charmée, & ſur-tout M. Deſpréaux, qui prétendoit l'entendre bien diſtinctement, & qui raiſonna fort à ſon ordinaire ſur la muſique. Le muſicien fut très-étonné que je n'euſſe pas vu ſon dernier opéra, & encore plus étonné des raiſons que M. Deſpréaux lui en dit, & qui peut-être ne le ſatisfirent pas beaucoup.

On me demanda de vos nouvelles, & M. Deſpréaux aſſura la compagnie que vous feriez un jour très-digne d'être aimé de touts mes amis. Vous ſçavez que les poëtes ſe piquent d'être prophetes; mais ce n'eſt que dans l'enthouſiaſme de leur poéſie qu'ils le ſont; & M. Deſpréaux parloit en proſe. Ses prédictions ne laiſſerent pas néanmoins que de me faire plaiſir: c'eſt à vous, mon cher fils, à ne pas faire paſſer M. Deſpréaux pour un faux prophete. Je vous l'ai dit pluſieurs fois; vous êtes à la ſource du bon-ſens & de toutes les belles connoiſſances pour le monde & pour les affaires.

J'aurois une joie ſenſible de voir la maiſon de campagne dont vous faites tant de récit, & d'y manger avec vous des groſeilles d'Hollande. Ces groſeilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites ſœurs; & à votre mere elle-même, qui les aime fort. Je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire, qu'à chaque choſe d'un peu bon que l'on nous ſert ſur notre table, il lui échappe toujours de dire: *Racine en mangeroit volontiers.* Je n'ai jamais vu en vérité une ſi bonne mere, ni ſi digne que vous faſſiez votre poſſible pour reconnoître ſon amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites ſœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête qui ſera demain, & qui ſera auſſi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous faſſe ſouvenir que ce même ſaint Jean, qui eſt notre patron, eſt auſſi invoqué par l'égliſe comme le patron des gens qui ſont en voyage, & qu'elle lui adreſſe pour eux une priere qui eſt dans l'itinéraire, & que j'ai dite pluſieurs fois à votre intention? Adieu, mon cher fils.



LETTRE XXXIV.

AU MÊME.

A Paris, le 26 juin.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-Chapelle, & j'y ai vu avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette ville, & sur-tout de cette procession où Charlemagne assista avec de si belles cérémonies.

J'arrivai avant-hier de Marly, & j'ai trouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que votre sœur aînée reprenoit assez volontiers les petits ajustements auxquels elle avoit si fièrement renoncé: & j'ai lieu de croire que sa vocation à la religion pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être Chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connoissant l'inconstance des jeunes gens, & le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, sur-tout quand elles sont si violentes & si fort au-dessus de leur portée. Il n'en est pas ainsi de Nanette: comme l'ordre qu'elle a embrassé est beaucoup plus doux, sa vocation sera aussi plus durable. Toutes ses lettres marquent une grande persévérance, & elle paroît même s'impatienter beaucoup des quatre mois

que

que son noviciat doit encore durer. Babet souhaite avec ardeur que son temps vienne pour se consacrer à Dieu. Toute la maison où elle est l'aime tendrement ; & toutes les lettres que nous en recevons ne parlent que de son zele & de sa sagesse. On dit qu'elle est fort jolie de sa personne. Vous jugez bien que nous ne la laisserons pas s'engager légerement, & sans être bien assurés d'une vocation. Vous jugez bien aussi que tout cela n'est point un petit embarras pour votre mere & pour moi ; & que des enfants, quand ils sont venus en âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai sincèrement que ce qui nous console quelquefois dans nos inquiétudes, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire, & de vous instruire des choses qui peuvent convenir aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très-médiocre, & que vous devez beaucoup plus compter sur votre travail que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrois avoir pu mieux faire ; je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon salut. Ces pensées vous paroîtront peut-être un peu sérieuses : mais vous sçavez que j'en suis occupé depuis fort long-temps. Comme vous avez de la raison, j'ai cru vous devoir parler avec cette franchise, à l'occasion de votre sœur, qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons,

que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister & à prendre soin de nous, sur-tout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, & si votre plaisir ne l'emporte point sur les bons sentiments qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon cher fils; ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

LETTRE XXXV.

AU MÊME.

A Paris, le 7 juillet.

Je puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entiere aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre derniere lettre, aussi-bien qu'à M. le maréchal de Noailles : ils ont été charmés & effrayés de la description que vous y faites du grand travail & de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois, ou je relisois ces jours passés, pour la centieme fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pussiez lire quel-

ques-unes avec M. l'ambaſſadeur : je ſuis aſſuré qu'elles ſeroient extrêmement de ſon goût, d'autant plus que, ſans le flatter, je ne vois perſonne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler ſérieuſement & ſolidement des grandes affaires, & à badiner agréablement ſur les petites choſes. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture eſt beaucoup au-deſſous de l'un & de l'autre. Liſez enſemble les épîtres *ad Trebatium*, *ad Marium*, *ad Papyrium Pœtum*, & d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Liſez même celle de Cælius à Cicéron : vous ſerez étonné de voir un homme auſſi vif & auſſi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous euſſiez pu vous familiariſer ces lettres par la connoiſſance de l'hiſtoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conſeille de faire la dépenſe d'acheter l'édition de ces épîtres par Græviius, en Hollande, *in*-8°. Cette lecture eſt excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, ſoit d'affaires, ſoit de choſes moins ſérieuſes.

J'irai demain coucher à Auteuil, & j'y attendrai le lendemain à ſouper votre mere avec ſa famille. Votre ſœur eſt rentrée dans ſa premiere ferveur pour la piété ; mais je crains qu'elle ne pouſſe les choſes trop loin : cela eſt cauſe même de cette petite inégalité qui ſe trouve dans ſes ſentiments, les

chofes violentes n'étant pas de nature à durer long-temps. Votre petit frere n'a pas manqué de gagner la petite vérole; mais elle eft fi légere qu'il n'a pas même gardé le lit, & qu'il ne s'en leve que plus matin.

Je ferai de petits reproches à M. Defpréaux, de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'ambaffadeur fa derniere édition; vous jugez bien qu'il l'enverra fort vîte. Votre mere eft très-édifiée de la modeftie de votre habit; mais nous ne vous prefcrivons rien là-deffus; c'eft à vous de faire ce qui eft du goût de M. l'ambaffadeur : fur-tout ne lui foyez point à charge, & mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous aurez befoin.



LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

A Paris, le 21 juillet.

Ce fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonnac dans mon cabinet : mais ma joie se changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, & à refuser la petite chambre que ma femme & moi nous le priâmes d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain ; & j'allai jusqu'à le menacer de vous mander d'aller loger à l'auberge à la Haie. Il me représenta qu'il seroit trop loin du quartier de M. de Torcy, chez lequel il devoit se trouver à point nommé, quand il arrivoit à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré moi, de ces raisons; & vous pouvez vous assurer que ma femme en a été du moins aussi chagrine que moi : vous sçavez comme elle est reconnoissante, & comme elle a le cœur fait. Il n'y a chose au monde qu'elle ne fît pour témoigner à M. de Bonrepaux combien elle est sensible aux bontés qu'il a pour vous. Elle est charmée, comme moi, de M. de Bonnac, & de toutes ses manieres pleines d'honnêteté & de politesse. Elle sera au comble de

ſa joie, ſi vous pouvez parvenir à lui reſſembler, & ſi vous rapportez l'air & les manieres qu'elle admire en lui. Il nous donne de grandes eſpérances ſur votre ſujet; & vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami ſi plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, & ſi les témoignages qu'il nous rend de vous ſont bien ſinceres, nous avons de grandes grâces à rendre au bon Dieu & nous eſpérons que vous nous ſerez d'une grande conſolation. Il nous aſsûre que vous aimez le travail; que la promenade & la lecture ſont vos plus grands divertiſſements, & ſur-tout la converſation de M. l'ambaſſadeur, que vous avez bien raiſon de préférer à tous les plaiſirs du monde : du moins je l'ai toujours trouvée telle, & non-ſeulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de perſonnes de meilleur eſprit & de meilleur goût.

Je n'ai oſé lui demander ſi vous penſiez un peu au bon Dieu : & j'ai eu peur que la réponſe ne fût pas telle que je l'aurois ſouhaitée; mais enfin je veux me flatter que, faiſant votre poſſible pour devenir un parfait honnête-homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être ſans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoiſſez la religion : je puis même dire que vous la connoiſſez belle & noble comme elle eſt; ainſi il n'eſt pas poſſible que vous ne l'aimiez. Pardonnez ſi je vous mets quelquefois ſur ce chapitre :

vous ſçavez combien il me tient à cœur, & je puis vous aſſurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de ſi doux au monde que le repos de la conſcience, & de regarder Dieu comme un pere qui ne nous manquera pas dans nos beſoins. M. Deſpréaux, que vous aimez tant, eſt plus que jamais dans ces ſentiments, ſur-tout depuis qu'il a fait ſon *amour de Dieu :* & je puis vous aſſurer qu'il eſt très-bien perſuadé lui-même des vérités dont il a voulu perſuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes lettres trop courtes; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.



LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

A Paris, le 24 juillet.

MONSIEUR de Bonnac vous dira de nos nouvelles, nous ayant fait l'honneur de nous voir souvent, & même de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle est fort gaie, à la réserve de votre sœur, qui est toujours accablée de ses migraines : je la plains bien d'y être si sujette ; cela est cause de l'irrésolution où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouir ; mais nous menons une vie si retirée qu'elle ne peut gueres trouver de divertissements avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde ; & elle n'a gueres d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le temps de la profession de Nanette s'avance, & elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie ; mais nous avons résolu de ne la plus laisser qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Fanchon veut aller trouver sa sœur Nanette, & ne parle d'autre chose. Sa petite

ſœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, & me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : elle raiſonne ſur toutes choſes avec une eſprit qui vous ſurprendroit, & eſt fort railleuſe, de quoi je lui fais ſouvent la guerre. Je prétends mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'archevêque a confié les petits MM. de Noailles. M. Rollin a pris un logement au collége de Laon, dans le pays latin. Notre voiſin y vouloit auſſi mettre ſon fils; mais on a trouvé le petit garçon trop éveillé, de quoi le pere eſt fort offenſé.

Touts nos confreres les Ordinaires du roi me demandent ſouvent de vos nouvelles, auſſi bien que pluſieurs officiers des Gardes; il n'y a que M. B. qui me paroît fort majeſtueux : je ne ſçais ſi c'eſt par indifférence, ou par timidité.

M. de Bonnac vous dira combien M. Deſpréaux lui témoigna d'amitié pour vous : il eſt heureux comme un roi dans ſa ſolitude, ou plutôt dans ſon hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainſi, parce qu'il n'y a point de jours où il n'y ait quelque nouvel écot, & ſouvent on ne ſe connoît pas les uns les autres. Il eſt heureux de s'accommoder ainſi de tout le monde ; pour moi j'aurois cent fois vendu la maiſon.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre M. Boyer eſt mort, âgé de 83 ou 84 ans.

On prétend qu'il a fait plus de vingt-mille vers en ſa vie : je le crois, parce qu'il ne faiſoit autre choſe. Si c'étoit la mode de brûler les morts, comme parmi les Romains, on auroit pu lui faire les mêmes funérailles qu'à ce Caſſius, à qui il ne fallut d'autre bûcher que ſes propres ouvrages, dont on fit un fort beau feu. Le pauvre M. Boyer eſt mort fort chrétiennement : ſur quoi je vous dirai en paſſant que je dois réparation à la mémoire de la Champmélé, qui mourut avec d'aſſez bons ſentiments, après avoir renoncé à la comédie, très-repentante de ſa vie paſſée, mais ſurtout fort affligée de mourir ; du moins M. Deſpréaux me l'a dit ainſi, l'ayant appris du curé d'Auteuil, qui l'aſſiſta à la mort : car elle eſt morte à Auteuil. Je crois que M. l'abbé Geneſt aura la place de M. Boyer : il ne fait pas tant de vers que lui, mais les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je faſſe le voyage de Compiegne, ayant vu aſſez de troupes & de campements en ma vie, pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là. Je me réſerverai pour le voyage de Fontainebleau, & me repoſerai dans ma famille, où je me plaîs plus que je n'ai jamais fait. M. de Torcy me paroît plein de bonté pour vous, & je ſuis perſuadé qu'il vous en donnera des marques. M. de Noailles ſera ravi auſſi de s'employer pour vous dans les occaſions ; & vous jugez bien que je ne négligerai

point ces occasions, n'y ayant plus rien qui me retienne à la cour que l'envie de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mere, qui a vu la lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience; vous pouvez compter qu'elle l'a fait de son chef.

M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous de trente louis neufs, valant 420 livres. Je voulois en donner quarante, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre économie : mais votre mere a modéré la somme, & a cru que c'étoit assez de trente. Nous avons résolu de donner 4000 livres à votre sœur, qui se fait religieuse, avec une pension de 200 livres. Elle n'en sçait encore rien, ni son couvent non plus; mais M. l'archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, a dit que cela étoit magnifique, & m'a répondu qu'on seroit content de moi : il s'opposeroit même, si je donnois davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci; mais les chaleurs m'ont jetté dans de grands abattements, & je sens bien que le temps approche où il faut songer à la retraite; mais je vous ai tant prêché dans ma derniere lettre, que je crains de recommencer dans celle-ci. Vous trouverez donc bon que je la finisse, en vous disant que je suis très-content de vous. Si j'ai quelque chose à vous recommander particuliè-ment, c'est de faire tout de votre mieux pour

vous rendre agréable à M. l'ambaſſadeur, & pour contribuer à ſon ſoulagement dans les moments où il eſt accablé de travail. Je mettrai ſur mon compte toutes les complaiſances que vous aurez pour lui; & je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriez pour moi, avec cette différence qu'il y a mille fois plus à profiter & à apprendre avec lui qu'avec moi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'eſtime fort: c'eſt que vous entendez très-bien raillerie, quand d'autres que moi vous font la guerre ſur vos petits défauts; mais ce n'eſt pas aſſez de ſouffrir en galant homme les petites plaiſanteries, il faut les mettre à profit. Si j'oſois vous citer mon exemple, je vous dirois qu'une des choſes qui m'a fait le plus de bien, c'eſt d'avoir paſſé ma jeuneſſe avec une ſociété de gens qui ſe diſoient aſſez volontiers leurs vérités, & qui ne s'épargnoient guerés les uns les autres ſur leurs défauts; & j'avois aſſez de ſoin de me corriger de ceux que l'on trouvoit en moi, qui étoient en fort grand nombre, & qui auroient pu me rendre aſſez difficile pour le commerce du monde.

J'oubliois à vous dire que j'appréhende que vous ne ſoyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne ſert qu'à diſſiper & à faire voltiger de connoiſſances en connoiſſances, ſouvent aſſez inutiles, vous prendriez même l'habitude de

vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souviens d'un passage des offices de Cicéron, que M. Nicole me citoit souvent, pour me détourner de la fantaisie d'acheter des livres, *non esse emacem, vectigal est.* C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter: mais le mot d'*emacem* est très-beau, & a un grand sens.

Je m'imagine que vous ouvrirez de fort grands yeux, quand vous verrez pour la premiere fois le roi d'Angleterre. Je sçais combien les hommes fameux excitent votre attention & votre curiosité. Je m'attends que vous me rendrez compte de ce que vous aurez vu.

Je reçois la lettre où vous me mandez l'accident qui vous est arrivé. Vous avez beaucoup à remercier Dieu d'en être échappé à si bon marché: mais en même temps cet accident vous doit faire souvenir de deux choses; l'une, d'être plus circonspect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vue fort basse, vous êtes plus obligé qu'un autre à ne rien faire avec précipitation; & l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point surpris parmi touts les accidents qui nous peuvent arriver, quand nous y pensons le moins.

Votre mere vient de saint Sulpice, où elle a rendu le pain béni: si vous n'étiez pas si loin, elle vous auroit envoyé de la brioche.

LETTRE XXXVIII.

AU MÊME

A Paris, le premier août.

La derniere lettre que je vous ai écrite étoit si longue, que vous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit fort courte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la querelle que M. le grand-prieur a voulu avoir avec M. le prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé de quelques paroles très-peu offensantes que M. le prince de Conti avoit dites; & le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il l'est venu aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête, & enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. M. le prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. M. le grand-prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. M. le prince de Conti lui parla avec toute la hauteur & en même temps avec toute la sagesse dont il est capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite: mais Monseigneur, qui sçut la chose un moment après, & qui se sentit irrité contre M. le grand-prieur, envoya M. le marquis de Gesvres pour en donner avis au roi; & le roi, sur le champ, en-

voya chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ſes ordres pour envoyer M. le grand-prieur à la baſtille. Tout le monde loue M. le prince de Conti.

Votre mere & toute la petite famille vous font des compliments. Votre ſœur demande conſeil à touts ſes directeurs ſur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la religion: mais vous jugez bien que, quand on demande de ſemblables conſeils, on eſt déjà déterminé. Nous cherchons ſérieuſement, votre mere & moi, à la bien établir. Elle ſe conduit avec nous avec beaucoup de douceur & de modeſtie.

J'ai réſolu de ne point aller à Compiegne, où je n'aurai gueres le temps de faire ma cour: le roi ſera toujours à cheval, & je n'y ſerois jamais. M. le comte d'Ayen eſt pourtant bien fâché que je n'aille pas voir ſon régiment, qui ſera magnifique. Adieu.



LETTRE XXXIX.

DE MADAME RACINE.

A Paris, le 10 août.

VOTRE pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joie que nous avons de l'application qu'il nous semble que vous donnez au travail. Soyez persuadé que vous ne sçauriez nous faire plus de plaisir que de vous remplir l'esprit de choses propres à vous faire bien exercer votre charge. Je ne puis assez vous témoigner combien je suis sensible à toutes les bontés que M. l'ambassadeur a pour vous. Vous me manderez à votre loisir le prix de la toile & de la dentelle que vous avez achetées pour vos chemises. Votre petit frere vous fait bien des complimens; le pauvre petit nous promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous. Dans la lettre que vous m'avez écrite, vous me demandez de prier Dieu pour vous; si mes prieres étoient exaucées, vous seriez bientôt un parfait chrétien, puisque je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que votre salut: mais songez, mon fils, que les peres & meres ont beau prier le Seigneur

pour

pour leurs enfants, ſi les enfants ne travaillent pas à la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Adieu, mon cher fils : je vous embraſſe.

Enſuite eſt écrit de la main de Racine malade.

Je n'ajoûte qu'un mot à la lettre de votre mere, pour vous dire que j'approuve le conſeil qu'on vous a donné d'apprendre l'Allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous exhorte auſſi de ſon côté, & qui croit que cela vous ſera extrêmement utile. Tout ce que j'apprends de vous, fait la plus grande conſolation que je puiſſe avoir.

Il ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne paſſiez ici pour un fort habile homme, & vous lui avez des obligations infinies. Aſſurez-le de ma reconnoiſſance, & de l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre lui & vous avec M. l'ambaſſadeur. Je crois que je profiterois moi-même beaucoup en ſi bonne compagnie. Adieu.



LETTRE XL.

A SON FILS.

A Paris, le 18 août.

J'AVOIS résolu de vous écrire vendredi dernier; mais il se trouva que c'étoit le jour de l'Assomption : & vous sçavez qu'en pareils jours un pere de famille comme moi est trop occupé, sur-tout le matin, pour avoir le temps d'écrire des lettres. Votre mere est fort aise que vous soyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui apporter une robe; mais elle ne veut point d'étoffe d'or. Elle vient d'apprendre que votre sœur, qui est à Melun, avoit une grosse fievre, & elle est résolue d'y aller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras, & qu'on n'a pas trop le temps de respirer : une affaire succédant presque toujours à une autre, sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je suis bien flatté du bon accueil que vous a fait le roi d'Angleterre. Je suis fort obligé à M. l'ambassadeur, & de vous avoir attiré ce bon traitement, & d'en avoir bien voulu rendre compte au roi. M. de

Torcy m'a promis de ſe ſervir de cette occaſion pour vous rendre de bons offices. M. Deſpréaux eſt fort content de tout ce que vous écrivez du roi d'Angleterre. Vous voulez bien que je vous diſe en paſſant que, quand je lui lis quelqu'une de vos lettres, j'ai ſoin d'en retrancher les mots *d'ici*, *de-là* & *deci*, que vous répétez juſqu'à ſept ou huit fois dans une même page : ce ſont de petites négligences qu'il eſt fort aiſé d'éviter. Du reſte, nous ſommes très-contents de la maniere naturelle dont vous écrivez. M. de Torcy m'a montré le livre du *pur amour* que M. l'ambaſſadeur lui a envoyé; mais il n'a pu me le prêter. Cette affaire va toujours fort lentement à Rome.

M. de Bonnac eſt trop bon d'être ſi content de vous : j'aurois bien voulu faire mieux, pour lui témoigner toute l'eſtime que j'ai pour lui, laquelle eſt fort augmentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entretenir à fond, & que j'ai découvert non-ſeulement toute la netteté & la ſolidité de ſon eſprit, mais encore la bonté de ſon cœur, & la ſenſibilité qu'il a pour ſes amis.

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallard; comment eſt-on content de lui ? On m'a dit qu'il logeroit à Utrecht, pendant que le Roi d'Angleterre ſera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de milord Montaigu. Je vous conſeille auſſi d'écrire au milord ſon pere.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

A Paris, le 12 ſeptembre.

Je ne vous écris qu'un mot, pour vous dire ſeulement des nouvelles de ma ſanté, & de toute la famille. J'ai été encore incommodé : mais j'ai tout ſujet de croire que ce n'eſt rien, & que les purgations emporteront toutes ces petites indiſpoſitions. Le mal eſt qu'il me ſurvient toujours quelque affaire qui m'ôte le loiſir de penſer bien ſérieuſement à ma ſanté. Votre mere revint hier de Melun, où elle a laiſſé votre ſœur parfaitement guérie. La cérémonie de ſa profeſſion ſe fera vers la fin d'octobre. Nous lui donnons, avec la penſion viagere de 200 livres, cinq-mille livres en argent : nous penſions n'en donner que quatre; mais on a tant chicané, qu'il nous en coûtera cinq, tant pour lui bâtir & meubler une cellule, que pour d'autres petites choſes; ſans compter les dépenſes du voyage & de la cérémonie.

Nous ſongeons auſſi à marier votre ſœur ; & ſi une affaire, dont on nous a parlé, réuſſit, cela pourra ſe faire cet hiver. Elle eſt fort tranquille là-

deſſus, & n'a ni vanité ni ambition, & j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai penſé vous marier vous-même, ſans que vous en ſçuſſiez rien, & il s'en eſt peu fallu que la choſe n'ait été engagée ; mais quand c'eſt venu au fait & au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire auſſi avantageuſe qu'elle le paroiſſoit, elle le pourra être dans vingt ans ; & cependant vous auriez eu à ſouffrir, & vous n'auriez pas été fort à votre aiſe. Je n'aurois pourtant rien fait ſans avoir votre approbation. Ceux de mes amis que j'ai conſultés, m'ont dit que c'étoit vous rompre le cou, & empêcher peut-être votre fortune que de vous marier ſi jeune, en vous donnant un établiſſement ſi médiocre, dont les eſpérances ne ſont que dans vingt ans. Je ne vous aurois rien mandé de tout cela, ſi ce n'étoit que j'ai voulu vous faire voir combien je ſonge à vous. Je tâcherai de faire en ſorte que vous ſoyez content de nous ; & nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons. C'eſt à vous de votre côté à vous aider auſſi vous-même, en continuant à vous appliquer. Je vous manderai une autre fois, pour vous divertir, le détail de l'affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que vous ne connoiſſez pas la perſonne dont il s'agiſſoit, & que vous ne l'avez jamais vue. C'eſt même une des raiſons qui m'a fait aller bride en main, puiſqu'il eſt juſte que votre goût ſoit auſſi conſulté. J'ai été té-

moin dans tout cela de l'extrême amitié que votre mere a pour vous ; & vous ne ſçauriez en avoir trop de reconnoiſſance.

Vous n'êtes pas le ſeul à qui il arrive des malheurs. Votre mere & votre ſœur me vinrent chercher, il y a huit jours, à Auteuil, où j'avois dîné. Un orage épouvantable les prit, comme elles étoient ſur la chauſſée ; la grêle, le vent & les éclairs firent une telle peur aux chevaux, que le cocher n'en étoit plus le maître. Votre ſœur, qui ſe crut perdue, ouvrit la portiere, & ſe jetta à bas ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit ; le vent & la grêle la jetterent par terre, & la firent ſi bien rouler qu'elle alloit tomber à bas de la chauſſée, ſans mon laquais qui courut après & la retint. On la remit dans le carroſſe, toute trempée & toute effrayée : elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Deſpréaux fit allumer un grand feu : on lui trouva une chemiſe & un habit. Nous la ramenâmes à la lueur des éclairs, malgré M. Deſpréaux, qui vouloit la retenir : elle ſe mit au lit en arrivant, y dormit douze heures ; il a fallu lui acheter d'autres jupes ; & c'eſt tout le plus grand malheur de ſon aventure. Adieu, mon cher fils.



LETTRE XLII.

AU MÊME.

A Paris, le 19 septembre.

J'AI enfin rompu entièrement, avec l'avis de mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avoit proposé pour vous. Vous auriez eu quatre-mille livres de rente, & autant à espérer après la mort du beau-pere & de la belle-mere; mais ils sont encore jeunes; touts deux peuvent vivre au moins une vingtaine d'années, & même l'un & l'autre pourroient se remarier : ainsi vous couriez risque de n'avoir très-long-temps que quatre-mille livres, chargé peut-être de huit ou dix enfants avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriez pu avoir équipage : les habits & la nourriture auroient tout absorbé : cela vous détournoit des espérances que vous pourrez justement avoir par votre travail & par l'amitié dont M. de Torcy & M. l'ambassadeur vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la fille qu'on dit qui aime le faste, le monde, & touts les divertissemens du monde, & qui vous auroit peut-être mis au désespoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire,

c'eſt que des perſonnes fort raiſonnables, & qui vous aiment, nous ont embraſſés très-cordialement, ma femme & moi, quand elles ont ſçu que je m'étois débarraſſé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faiſant part du peu de bien & du revenu que Dieu nous a donné, vous ſerez cent fois plus heureux & plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les perſonnes qui m'avoient fait cette propoſition, je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoiſſance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occaſion. Votre mere a été dans touts les mêmes ſentiments que moi ; elle doutoit même que vous euſſiez voulu conſentir à cette affaire, parce qu'elle vous a ſouvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de ſonger à vous marier. Soyez bien perſuadé que nous ne vous laiſſerons manquer de rien, & que je ſuis dans la diſpoſition de faire pour vous garçon les mêmes choſes que je prétendois faire en vous mariant. Ainſi abandonnez-vous à Dieu premierement, à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais : & après lui, repoſez-vous ſur l'amitié que nous avons pour vous, qui augmente touts les jours beaucoup, par la perſuaſion où nous ſommes de vos bonnes inclinations, & de l'envie que vous avez de vous occuper & de vivre en honnête-homme.

Votre mere mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant, & fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit sa trompe dans la poche du laquais qui le tenoit par la main. Les petites filles ont été plus hardies, & sont revenues chargées de poupées, dont elles sont charmées. Je ne suis pas entièrement hors de mes maux ; cependant je differe toujours à me purger.

Je ne sçais point ce que c'est que cette histoire du Jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me mandez pas si c'est pour ou contre : mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus, afin qu'on ne puisse vous nommer en rien.

Vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre lettre. *Il en a agi avec politesse*, il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point *il en a bien agi*, & c'est une mauvaise façon de parler.

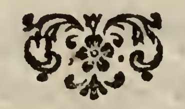


LETTRE XLIII.

AU MÊME.

A Paris, le 31 septembre.

J'AVOIS déja vu dans la gazette toutes les magnificences de l'entrée de M. l'ambassadeur ; & je n'ai pas laissé de prendre un grand plaisir au récit que vous en avez fait. J'avois commencé cette lettre dans le dessein de la faire longue : mais je suis obligé de me mettre dans mon lit pour prendre médecine. Je vous écrirai au long la premiere fois. Votre mere & tout le monde vous salue. L'abbé Genest a été élu à l'académie à la place de Boyer. Votre cousin l'abbé du Pin a eu des voix pour lui, & pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai donné ma voix à l'abbé Genest, à qui je m'étois engagé.



LETTRE XLIV.

AU MÊME.

A Paris, le 8 octobre.

J'AI la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle est, Dieu merci, beaucoup meilleure, & j'espere être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous sçavez ma sincérité, & d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranquille, & songez un peu au bon Dieu.

Ensuite est écrit de la main de sa femme :

J'ai pris la plume à votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu commencer cette lettre, afin que vous ne vous figurassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est : il a eu une fievre continue, & on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit ; & il est ce matin sans fievre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit, quand on y touche, ou qu'il s'agite. Il est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Il nous a paru ce-

pendant que le bien que cette fille vous apportoit, avoit fait un peu trop d'impreſſion ſur votre eſprit, & que vous n'aviez pas aſſez penſé ſur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la perſonne dont il s'agiſſoit. Je vois bien, mon fils, que vous ne ſçavez pas de quelle importance cela eſt pour le repos de la vie: c'eſt pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point que nous ayons appréhendé de nous incommoder; cela ne nous eſt pas tombé dans l'eſprit: & d'ailleurs il ne nous en coûtoit gueres plus qu'il nous en coûtera pour vous faire ſubſiſter. Votre pere eſt ſi content de vous, qu'il fera toutes choſes afin que vous ſoyez honnête-homme, & que vous viviez d'une maniere qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner.

Votre pere eſt bien fâché de la néceſſité où vous nous marquez être de prendre la perruque; il ſouhaiteroit que vous puſſiez garder vos cheveux: mais il remet cette affaire au conſeil que vous donnera M. l'ambaſſadeur; &, s'il le faut, il enverra chercher, quand il ſe portera bien, un habile perruquier. J'eſpere qu'il ſera en état de vous écrire au premier ordinaire. Adieu, mon fils; ſongez à Dieu, & à gagner le ciel.



LETTRE XLV.

AU MÊME.

A Paris, le 16 octobre.

Cette lettre est commencée par sa femme.

VOTRE pere & moi sommes en peine de votre santé. Depuis plusieurs jours nous n'avons point reçu de vos nouvelles; il croit quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire ici un tour: il auroit bien de la joie de vous voir; mais il seroit fâché que vous eussiez pris cette résolution sur la lettre que je vous ai écrite, puisque les médecins le croient sans péril; ils disent seulement que sa maladie pourra être longue. Il conserve toujours une petite fievre, mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. Nous avons passé aujourd'hui une partie de l'après-dinée sur la terrasse à nous promener; ainsi vous voyez qu'il est en meilleure disposition. Pour le voyage de Fontainebleau, il n'y faut plus songer. La profession de votre sœur nous embarrasse; mais il faudra qu'elle souffre avec patience ce retardement.

Ensuite est écrit de la main de Racine:

Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci; j'espere

vous écrire par le premier ordinaire une longue lettre, qui vous dédommagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je ſuis fort ſurpris de votre ſilence & de celui de M. l'ambaſſadeur : peu s'en faut que je ne vous croie touts plus malades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils, je ſuis tout à vous.

LETTRE XLVI.

AU MÊME.

A Paris, le 20 octobre.

Cette lettre eſt commencée par ſa femme.

Je vous écris, mon cher fils, auprès de votre pere, qui le vouloit faire lui-même: je l'en ai empêché, parce qu'il eſt fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre, & qui a eu tout le ſuccès qu'on en pouvoit eſpérer, de maniere que les médecins diſent qu'il n'y a plus qu'à ſe tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayez point d'inquiétude ſur lui: la ſienne eſt que vous ne preniez quelque parti précipité, qui vous détourneroit de vos occupations, & ne lui ſeroit d'aucun ſoulagement : il eſpere vous écrire vendredi. On lui conſeille de prendre ici les eaux de Saint-Amand, en attendant qu'il puiſſe au

printemps les aller prendre ſur les lieux ; & ſi M. l'ambaſſadeur venoit auſſi les prendre, il vous ameneroit. M. Finot dit qu'il connoît le tempérament de M. de Bonrepaux, & qu'il a mal fait d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle ; que celles de Saint-Amand lui conviennent ; il doit en écrire à M. Fagon.

Enſuite eſt écrit de la main de Racine :

J'embraſſe de tout mon cœur M. l'ambaſſadeur. Quoiqu'il ne ſoit nullement néceſſaire que vous me veniez voir, ſi néanmoins M. l'ambaſſadeur avoit quelque dépêche un peu importante à faire porter au roi, il ſe pourroit faire que M. l'ambaſſadeur tourneroit la choſe d'une telle maniere, que ſa majeſté ne trouveroit pas hors de raiſon qu'il vous en eût chargé : dites-lui ſeulement ce que je vous mande, & laiſſez-le faire. Adieu, mon cher fils ; j'ai bien ſongé à vous, & ſuis fort aiſe que nous ſoyons encore en état de nous voir, s'il plaît à Dieu.

Enſuite eſt écrit de la main de ſa femme :

Ne vous étonnez pas ſi l'écriture de votre pere n'eſt pas bonne : il eſt dans ſon lit ; ſans cela il écriroit à l'ordinaire. Adieu.



LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A Paris, le 24 octobre.

Enfin, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fievre ; j'espere que je n'ai plus qu'une médecine à essuyer. J'ai pourtant la tête encore bien foible : la saison n'est pas fort propre pour les convalescents, & ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces temps-ci à se rétablir. Ma maladie a été considérable ; mais vous pouvez compter que je ne vous ai point trompé ; & que, lorsque je vous ai mandé qu'elle étoit sans péril, c'est qu'on me l'assuroit en effet. Je suis fort aise que vous ne soyez point venu ; votre voyage auroit été fort inutile, vous auroit coûté beaucoup, & vous auroit détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'ambassadeur. Je souhaiterois de bon cœur que sa santé fût aussi-tôt rétablie que la mienne. J'espere que nous pourrons nous trouver lui & moi à Saint-Amand le printemps prochain : car on a en tête que ces eaux-là me sont très-bonnes, aussi-bien qu'à lui.

La

La profeſſion de votre ſœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée : elle a mieux aimé pourtant retarder, & que je fuſſe en état d'y aſſiſter. Je ſerai alors ſi près de Fontainebleau 1), que d'autres que moi ſeroient peut-être tentés d'y aller; mais j'aſſiſterai ſeulement à la profeſſion de votre ſœur, & je reviendrai coucher le lendemain à Paris.

Votre mere eſt en bonne ſanté, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde ſi vigilante, ni ſi adroite, avec cette différence que tout ce qu'elle faiſoit partoit du fond du cœur, & faiſoit toute ma conſolation. C'en eſt une fort grande pour moi que vous connoiſſiez tout le mérite d'une ſi bonne mere; & je ſuis perſuadé que, quand je n'y ſerai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié & toute la reconnoiſſance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincourt & M. l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde; je vous les nomme entre autres, parce qu'ils n'ont preſque bougé de ma chambre. M. Deſpréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls; mais quand l'occaſion a été moins vive, il a été bien vîte retrouver ſon cher Auteuil, & j'ai trouvé cela très-raiſonnable, n'étant pas juſte qu'il perdît la belle ſaiſon autour d'un convaleſcent,

1) Elle faiſoit profeſſion chez les Urſulines de Melun.

qui n'avoit pas même la voix aſſez forte pour l'entretenir long-temps : du reſte, il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambaſſadeur & à M. de Bonnac ; je leur ſuis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je ſuis auſſi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a cauſées ; & cela ne contribue pas peu à augmenter la tendreſſe que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autre fois des nouvelles.



LETTRE XLVIII.

AU MÊME.

A Paris, le 30 octobre.

Vous pouvez vous assûrer, mon cher fils, que ma santé est, Dieu merci, en train de se rétablir entiérement: j'ai été purgé pour la derniere fois, & mes médecins ont pris congé de moi, en me recommandant néanmoins une très-grande diete pendant quelque temps, & beaucoup de regle dans mes repas pour toute ma vie, ce qui ne me sera pas fort difficile à observer: je ne crains que les tables de la cour; mais je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels aussi-bien je ne prends pas un fort grand plaisir. J'ai résolu même d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, non-seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation, où l'on ne peut éviter d'être à la cour. Nous partirons mardi prochain pour la profession de ma chere fille, que je ne veux pas faire languir davantage. M. l'archevêque de Sens veut absolument faire la cérémonie; j'aurois bien autant aimé qu'il eût donné cette commission à un autre: cela nous auroit épargné

bien de l'embarras & de la dépenſe. M. l'abbé Boileau a voulu auſſi, malgré toutes mes inſtances, y venir prêcher, & cela avec toute l'amitié poſſible.

Nous allâmes l'autre jour dîner à Auteuil avec toute la petite famille, que M. Deſpréaux régala le mieux du monde. Enſuite il mena Lionval & Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, & leur diſant qu'il vouloit les mener perdre ; il n'entendoit pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui diſoient : c'eſt le meilleur homme du monde.

M. Heſſein a un procès aſſez biſarre contre un conſeiller de la cour des aides, dont les chevaux, ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baiſſée dans ſon carroſſe, qui marchoit fort paiſiblement. Le choc fut ſi violent, que le timon du conſeiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Heſſein, & le perça de part en part, en telle ſorte que le pauvre cheval mourut au bout d'une heure. Il a fait aſſigner le conſeiller, & ne doute pas qu'il ne le faſſe condamner à payer ſon cheval. Faites part de cette aventure à M. l'ambaſſadeur ; mais qu'il ſe garde bien d'en plaiſanter dans quelque lettre avec M. Heſſein ; car il prend la choſe fort tragiquement.

LETTRE XLIX.

AU MÊME.

A Paris, le 10 novembre.

J'ARRIVE de Melun, fort fatigué. J'avois cru que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du carroſſe m'a beaucoup incommodé. Je ne laiſſe pourtant pas d'aller & de venir, & les médecins m'aſſûrent que tout ira bien, pourvu que je ſois exact à la diete qu'ils m'ont ordonnée, & je l'obſerve avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profeſſion de votre ſœur; mais, ſans la flatter, vous pouvez compter que c'eſt un ange. Son eſprit & ſon jugement ſont extrêmement formés: elle a une mémoire prodigieuſe, & aime paſſionnément les bons livres; mais ce qui eſt de plus charmant en elle, c'eſt une douceur & une égalité d'eſprit merveilleuſe. Votre mere & votre ſœur aînée ont extrêmement pleuré: & pour moi je n'ai ceſſé de ſanglotter; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma foible ſanté. Ne vous chagrinez pas, ſi je ne vous écris pas davantage; j'ai bien des choſes à faire, & en vérité je ne ſuis guere en

état de ſonger à mes affaires les plus preſſées. Votre mere & toute la famille vous embraſſent. C'eſt à pareil jour que demain que vous fûtes baptiſé, & que vous fîtes un ſerment ſolemnel à Jéſus-Chriſt de le ſervir de tout votre cœur.

LETTRE L.

A LA MERE SAINTE-THECLE-RACINE.

A Paris, le 11 novembre.

J'AI beaucoup d'impatience, ma chere tante, d'avoir l'honneur de vous voir, pour vous dire tout le bien que j'ai vu dans ma chere enfant, que je viens de faire religieuſe. Je vous dirai cependant, en peu de mots, que je lui ai trouvé l'eſprit & le jugement extrêmement formés, une piété très-ſincere, & ſur-tout une douceur & une tranquillité d'eſprit merveilleuſes. C'eſt une grande conſolation pour moi, ma chere tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfants vous reſſemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout enſemble & ſon courage & ſon naturel.

Elle avoit fort évité de nous regarder ſa mere

& moi, pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions. Comme ce vint le moment où il falloit qu'elle embrassât, selon la coutume, toutes les sœurs, après qu'elle eut embrassé la supérieure, on lui fit embrasser sa mere & sa sœur aînée qui étoient auprès d'elle, fondant en larmes; elle sentit tout son sang se troubler à cette vue: elle ne laissa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeste & tranquille qu'elle avoit eu depuis le commencement; mais dès que tout fut fini, elle se retira dans une petite chambre où elle laissa aller le cours de ses larmes, dont elle versa un torrent, au souvenir de celles de sa mere. Comme elle étoit dans cet état, on lui vint dire que M. l'archevêque de Sens l'attendoit au parloir avec mes amis & moi. *Allons, allons*, dit-elle, *il n'est pas temps de pleurer;* elle s'excita même à la gaieté, & se mit à rire de sa propre foiblesse, & arriva en effet, en souriant, au parloir, comme si rien ne lui fût arrivé. Je vous avoue, ma chere tante, que j'ai été touché de cette fermeté, qui me paroît assez au-dessus de son âge.

Le sermon de M. l'abbé Boileau fut très-beau & très-plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet sur l'esprit de ma fille aînée; & elle paroît dans une fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle ne sera jamais du monde: mais je n'ôse gueres

compter ſur ces ſortes de mouvements, qui peuvent paſſer.

J'oubliois de vous dire que celle qui vient de ſe faire religieuſe aime extrêmement la lecture, & ſur-tout des bons livres, & qu'elle a une mémoire ſurprenante. Excuſez un peu ma tendreſſe pour une enfant dont je n'ai jamais eu le moindre ſujet de plainte, & qui s'eſt donnée à Dieu de ſi bon cœur, quoiqu'elle fût aſſurément la plus jolie de touts mes enfants, & celle que le monde auroit le plus attirée par ſes dangereuſes careſſes.

Ma femme & nos petits enfants vous aſſûrent touts de leur reſpect. Il m'eſt reſté de ma maladie une dureté au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'inquiétude ; mais M. Morin m'a aſſuré que ce ne ſeroit rien, & qu'il la feroit paſſer peu-à-peu par de petits remedes. Du reſte, je ſuis aſſez bien, Dieu merci.

Je n'ai point été ſurpris de la mort de M. du Foſſé; mais j'en ai été très-touché: c'étoit, pour ainſi dire, le plus ancien ami que j'euſſe au monde. Plût à Dieu que j'euſſe mieux profité des grands exemples de piété qu'il m'a donnés! Je vous demande pardon d'une ſi longue lettre, & vous prie toujours de m'aſſiſter de vos prieres.

❧

LETTRE LI.

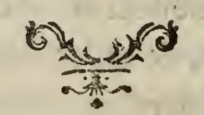
A SON FILS.

A Paris, le 17 novembre.

Je crois qu'il n'eſt pas beſoin que j'écrive à M. l'ambaſſadeur, pour lui témoigner l'extrême plaiſir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir. Ma joie ſera complette, puiſqu'il a la bonté de vous amener avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus ſenſible plaiſir du monde, ſi, dans le peu de ſéjour qu'il fera à Paris, il vouloit loger chez moi. Nous trouverons moyen de le mettre fort tranquillement & fort commodément: & du moins je ne perdrai pas un ſeul des moments que je pourrai le voir & l'entretenir. Vous ne me trouverez pas encore parfaitement rétabli, à cauſe d'une dureté qui m'eſt reſtée au foie; mais les médecins m'aſſûrent que je ne dois pas m'en inquiéter, & qu'en obſervant une diete fort exacte, cela ſe diſſipera peu-à-peu. Comme je ne ſuis guere en état de faire de longs voyages à la cour, vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie; je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'avois pas beſoin de l'exemple de madame la comteſſe d'Auvergne pour me modérer

ſur le thé : j'en uſe ſobrement ; ainſi ne m'en apportez point.

Si M. l'ambaſſadeur fait quelque cas de ces mémoires dont vous parlez ſur la paix de Riſwick, vous pouvez les acheter. Si j'étois aſſez heureux pour le voir & l'entretenir ſouvent, je n'aurois pas grand beſoin d'autres mémoires pour l'hiſtoire du roi; il la ſçait mieux que tous les ambaſſadeurs & tous les miniſtres enſemble ; & je fais un grand fond ſur les inſtructions qu'il a promis de me donner. Je ne crois point aller à Verſailles avant le voyage de Marly ; j'ai beſoin de me ménager encore quelque temps, afin d'y faire un plus long ſéjour. Adieu, mon cher fils. Toute la famille eſt dans la joie, depuis qu'elle ſçait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'ambaſſadeur qu'il vienne deſcendre au logis.



LETTRE LII.

DE LA MERE SAINTE-THECLE-RACINE,

A MADAME RACINE.

Gloire à Dieu, &c.

Je vous ſuis très-obligée, ma chere niece, d'avoir pris la peine de nous mander vous-même des nouvelles de notre cher malade. Dans la douleur & les fatigues où vous êtes d'une ſi longue maladie, je crains beaucoup que vous ne tombiez malade auſſi. Au nom de Dieu, conſervez-vous pour vos enfants: car je vois bien, par l'état où vous me mandez qu'eſt mon neveu, qu'ils n'ont plus de pere ſur la terre. Il faut adorer les décrets de Dieu, & nous y ſoumettre. Que les penſées de la foi nous ſoutiennent. Dieu nous ſoutient, lorſque nous eſpérons en lui. On ne peut être plus touchée que je le ſuis de votre perte & de la mienne: prions Dieu l'une pour l'autre.



LETTRE LIII.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Ce 17 mai 1699.

Gloire à Dieu, &c.

JE ſuis bien-aiſe, ma très-chere niece, du don que le roi vous a fait. Il n'importe gueres que ce ſoit à vous, ou à vos enfants ; une bonne & ſage mere comme vous aura toujours bien ſoin d'eux. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous conſerver : car que ſeroit-ce, ſi vous veniez à leur manquer ? Tâchez donc de vous conſoler & de vous fortifier en regardant Dieu qui eſt le protecteur des veuves & le pere des orphelins. J'ai beſoin, auſſi-bien que vous, de me tourner vers Dieu, pour ne pas trop reſſentir cette ſéparation.



LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

AVIS.

Les Dames de l'illuſtre maiſon de Saint-Cyr, où la mémoire de Racine s'eſt conſervée d'une maniere qui fait connoître combien il s'y étoit acquis d'eſtime, ſe ſont donné la peine de chercher parmi toutes les lettres qu'elles ont de Madame de Maintenon, celles où il eſt fait mention de lui; elles ont eu la bonté de les communiquer: elles ſont d'un ſtyle qui fera deſirer toutes les lettres écrites de la même main. Ces Dames en ont un recueil conſidérable.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON.

LETTRE I.

A MADAME DE BRINON 1).

A Chantilly, le 28 mars.

Vous avez raiſon de tout diſpoſer pour la priſe d'habit de notre fille la ſœur Lallie; mais comment pouvez-vous être incertaine du jour? N'eſt-il pas arrêté avec celui qui prêche, & avec celui qui fait la cérémonie? Pour moi, je ſerai également prête jeudi ou vendredi. M. Racine, qui veut pleurer, aimeroit

1) C'eſt la même Madame Brinon dont il eſt parlé dans le morceau des *ſouvenirs* de Madame la comteſſe de Caylus.

mieux que ce fût vendredi; ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer. Avertiſſez-moi ſeulement le plutôt que vous pourrez.

Je n'écris point à Madame de la Maiſonfort 1). Que pourrois-je lui écrire qu'elle ne ſçache mieux que moi? Plût à Dieu qu'elle ne ſçût que Jéſus-Chriſt crucifié; qu'elle pût oublier tout le reſte, & ſe donner à Dieu & à nous avec ce cœur ſincere & doux qu'elle avoit, & même avec toutes ſes premieres imperfections, que j'aimois bien mieux que celles que la dévotion lui a données!

Les bons témoignages que vous me rendez de la communauté me donnent une grande joie. Soyez ravie d'être aimée & reſpectée pour l'amour de Dieu, & renoncez à l'amour-propre qui voudroit s'attirer ces ſentiments pour lui-même. Quand je vois nos cheres filles agir en eſprit de foi, j'ai une grande

1) Cette jeune perſonne, dont le pere avoit été malheureux dans ſon bien, fut recommandée à Madame de Maintenon, qui, lui trouvant beaucoup d'eſprit, la prit en affection. Elle vécut quelque temps à la cour, & enſuite entra à Saint-Cyr, où l'on ne faiſoit point encore de vœux. Comme elle étoit ſous la direction de M. de Cambrai, & couſine de Madame Guyon, qui la venoit voir ſouvent, on craignit qu'elle n'introduiſît le Quiétiſme à Saint-Cyr. Elle eut ordre d'en ſortir, & ſe retira dans un couvent à Meaux, où elle fut ſous la direction de M. Boſſuet tant qu'il vécut.

espérance qu'elles s'établissent sur des fondements solides. Dieu veuille les bénir de plus en plus, afin qu'elles puissent, par leurs soins & par leurs veilles, accroître son royaume.

Je ne vous enverrai pas aujourd'hui vos constitutions..... M. Racine & M. Despréaux les lisent, les admirent, & y corrigent des fautes de langage.

Vous recevez mes avis comme d'un ange 1). Dieu veuille que je vous les donne aussi parfaitement que vous les recevez. Je suis, *&c.*

---

1) Comme Madame de la Maisonfort avoit beaucoup d'esprit, Madame de Maintenon craignoit toujours qu'elle ne crût trop en avoir : cette raison, ou plutôt l'envie de lui persuader qu'elle devoit se laisser conduire, dicta la deuxieme & la troisieme lettre de cette suite.



LETTRE II.

A MADAME DE LA MAISONFORT.

Je vous prie, ma chere fille, de vous ſouvenir que vous êtes chrétienne & religieuſe. Votre vie doit être cachée, mortifiée, & privée de touts les plaiſirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choiſi; prenez-le donc avec ſes auſtérités & ſes ſûretés. Vous auriez eu plus de plaiſir dans le monde; & ſelon les apparences, vous vous y ſeriez perdue: ou Racine, en vous parlant du... vous y auroit entraînée; ou M. de Cambrai auroit contenté ou même renchéri ſur votre délicateſſe, & vous ſeriez quiétiſte. Jouiſſez donc du bonheur de la ſûreté. Aimeriez-vous mieux que votre maiſon fût plus éclatante que ſolide? Et que vous ſerviroit d'y avoir brillé, ſi vous étiez abîmée avec elle?

Pourquoi Dieu vous a-t-il donné tant d'eſprit & de raiſon? Croyez-vous que ce ſoit pour diſcourir, pour lire des choſes agréables, pour juger des ouvrages de proſe & de vers, pour comparer les gens de mérite & les auteurs les uns aux autres? Ces deſſeins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour ſervir à un grand ouvrage établi

pour ſa gloire : tournez vos idées de ce côté-là, auſſi ſolides que les autres ſont frivoles. Tout ce que vous avez reçu, eſt pour le faire profiter ; vous en rendrez compte. Il faut que votre eſprit devienne auſſi ſimple que votre cœur. Que voudriez-vous apprendre, ma chere fille ? Je vous réponds, ſur beaucoup d'expérience, qu'après avoir bien lu, vous verriez que vous ne ſçauriez rien. Votre religion doit être tout votre ſçavoir ; votre temps n'eſt plus à vous. Dieu vous a donné toute la raiſon que la lecture pourroit avoir donnée à une autre. Je le remercie de ce que vous aimez l'oraiſon & l'office ; je ne vous y vois point ſans regretter de n'être pas religieuſe.

MAINTENON.



LETTRE III.

A LA MÊME.

Il ne vous eſt pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'eſprit ; vous en ſerez plus humble, & vous ſentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle reſſource en nous, quelque eſprit que nous ayons. Vous ne ſerez jamais contente, ma chere fille, que lorſque vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; ce que je ne dis pas par rapport à la profeſſion où vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a long-temps, qu'après avoir cherché, trouvé & goûté de touts les plaiſirs, il confeſſoit que tout n'eſt que vanité & affliction d'eſprit, hors aimer Dieu & le ſervir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ; & qu'il n'y a que le ſecours de Dieu qui m'empêche d'y ſuccomber ? J'ai été jeune & jolie, j'ai goûté des plaiſirs, j'ai été aimée par-tout. Dans un âge un peu plus avancé, j'ai paſſé des années dans le commerce de l'eſprit. Je ſuis venue à la faveur, & je vous proteſte, ma chere

fille, que touts les états laiſſent un vuide affreux, une inquiétude, une laſſitude, une envie de connoître autre choſe, parce qu'en tout cela rien ne ſatisfait entièrement. On n'eſt en repos que lorſqu'on s'eſt donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on ſent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on eſt arrivé à ce qui ſeul eſt bon ſur la terre. On a des chagrins; mais on a auſſi une ſolide conſolation, & la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

Mais vous me direz: ſe peut-on faire dévote quand on veut? Oui, ma chere fille, on le peut; & il ne nous eſt pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez; heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira*: ce ſont ſes paroles; mais il faut le chercher avec humilité & ſimplicité. Saint Paul pouvoit bien en ſçavoir plus qu'Ananie; il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il faſſe. Vous ne le ſçaurez jamais par vous-même. Il faut vous humilier; vous avez un reſte d'orgueil que vous vous déguiſez à vous-même ſous le goût de l'eſprit: vous n'en devez plus avoir; mais vous devez encore moins chercher à le ſatisfaire 1) avec

---

1) Malgré cet avis, Mademoiſelle de la Maiſonfort ne chercha pas les confeſſeurs les plus ſimples; elle fut conduite d'abord par M. de Cambrai, enſuite par M. Boſſuet.

un confeſſeur. Le plus ſimple eſt le meilleur pour vous ; & vous devez vous y ſoumettre en enfant. Comment ſurmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, ſi un accent normand ou picard vous arrête ; ou ſi vous vous dégoûtez d'un homme, parce qu'il n'eſt pas auſſi ſublime que Racine ? Il vous auroit édifié, le pauvre homme, ſi vous aviez vu ſon humilité dans ſa maladie, & ſon repentir ſur cette recherche de l'eſprit. Il ne chercha point dans ce temps-là un directeur à la mode, il ne vit qu'un bon prêtre 1) de ſa paroiſſe. J'ai vu un autre bel-eſprit, qui avoit fait de très-beaux ouvrages, ſans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être ſur le pied d'auteur : il brûla tout, & il n'eſt reſté de lui que quelques fragments dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore gueres vécu, & vous avez pourtant à renoncer à la tendreſſe de votre cœur & à la délicateſſe de votre eſprit. Allez à Dieu, ma chere fille, & tout vous ſera donné. Adreſſez-vous à moi tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu ; je

---

1) Ce prêtre étoit depuis long-temps ſon confeſſeur ordinaire, & le fut juſqu'à la fin. Cependant il eut dans ſa derniere maladie de grandes obligations à l'abbé Boileau le prédicateur, qui venoit ſouvent lui parler de Dieu.

contribuerois à sa gloire ; je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulièrement ; & je rendrois un grand service à un institut qui ne m'est pas indifférent.

MAINTENON.

LETTRE IV.

*A MADAME LA MARQUISE DE***.*

A Saint-Cyr, le 12 mai 1717.

JE reconnois bien M. le maréchal de Villeroi dans la sollicitation qu'il a faite pour vous à M. le duc d'Orléans, sans vous en rien dire. Il en usa de même pour moi, à la mort de la reine mere : il demanda au roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Il vient de m'écrire sur ce qui se passe une lettre en style plus tragique que celui de Longepierre. Je voudrois bien être en tiers, quand vous pleurez avec Madame de Chevreuse ; ses larmes sont bien sinceres ; & elle a grande raison. Comment M. de Dangeau se tire-t-il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blâmer ? Dieu vous a fait une grande grâce en vous donnant le goût de la solitude ; car vous êtes très-propre au monde,

(c'eſt-à-dire, au monde que j'ai connu). Ce n'eſt pas la ſeule que vous ayez reçue de lui; & je ne connoîs perſonne qui lui doive tant de reconnoiſſance.

Dieu veuille que la repréſentation d'Athalie faſſe quelques converſions! C'eſt, je crois, la plus belle piece qu'on ait jamais vue. Je ſuis étonnée que M. le cardinal de Noailles ne s'oppoſe pas à ces repréſentations faites par des comédiens; vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint Cyr.



AVERTISSEMENT DE LOUIS RACINE 1).

Tous les avis que Racine donna dans ses lettres à son fils aîné pour se faire des amis & des protecteurs à la cour, furent inutiles à un homme que dominoit l'amour de la solitude, & qui, si-tôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable. M. de Torcy, après la mort de Racine, l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta peu : ayant obtenu la permission de vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres : il y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très-capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui, benè qui latuit, benè vixit. *Sans aucune ambition, & même sans celle de devenir sçavant, son*

---

1) Nous plaçons ici cet avertissement, & la lettre dont il est suivi, quoique l'un & l'autre soient fort étrangers à ce recueil de lettres. Ce n'est point la seule inutilité qu'on y remarque ; nous n'avons point cru devoir prendre sur nous de la réformer.

ſeul plaiſir fut de parcourir toutes les ſciences ; il s'attacha particulièrement aux belles-lettres, ſe contentant de lire, ſans avoir jamais rien écrit ni en vers ni en proſe, quoiqu'il fût très-capable d'écrire, & par ſes connoiſſances & par ſon ſtyle. On en peut juger par cette lettre qu'il écrivit à Louis Racine lorſqu'il lui fit remettre le poëme de la religion *pour l'examiner.*



LETTRE DE RACINE L'AINÉ

A LOUIS RACINE SON FRERE.

A Paris.

J'ai lu votre ouvrage, rapidement à la verité, & ſimplement pour me mettre au fait du tout enſemble. Le projet eſt beau, bien exécuté, & digne d'un chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition qui me fait voir que je ne ſuis point votre aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la verſification tout le monde convient que vous ſçavez tourner un vers; il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers : il ſemble même que la ſéchereſſe & l'aridité des ſujets échauffe votre veine, & vous tienne lieu, pour ainſi dire, d'Apollon. Le fond des choſes me fournira peut-être pluſieurs obſervations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai ſeulement aujourd'hui que vous inſiſtez trop, dans votre ſixieme chant, ſur la conformité de la morale des païens avec celle de l'évangile. Comment ces deux loix, celle de l'évangile & la loi naturelle, ne ſeroient-elles pas conformes, puiſqu'elles ſont toutes deux

l'ouvrage du même législateur ? Mais trouverez-vous dans la morale des païens l'amour de Dieu & l'amour de la croix, ce qui fait à la fois & tout le pénible & toute la beauté de la loi de l'évangile ?

Je ne puis vous pardonner qu'un aussi grand homme que Socrate vous fasse pitié dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il parle de ce coq qu'on doit sacrifier pour lui à Esculape ; je crains bien que vous n'ayez lu cet endroit que dans le françois de M. Dacier : & il n'est pas étonnant qu'un pareil traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier un coq, mais simplement : *Criton, nous devons un coq à Esculape*, ὀφείλομεν ἀλεκτρύονα. Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie, & que Platon, qui est toujours Homérique, le fait mourir comme il a vécu, c'est-à-dire, l'ironie à la bouche ? C'étoit une façon de parler proverbiale : quand quelqu'un étoit échappé de quelque grand danger, on lui disoit : *oh ! pour le coup, vous devez un coq à Esculape ;* comme nous disons, *vous devez une belle chandelle*, &c. Voilà tout le mystere. Socrate veut dire, *nous devons pour le coup un beau coq à Esculape ; car certainement me voilà guéri de touts mes maux :* ce qui est très-conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouvez-vous croire que la derniere parole d'un homme tel que Socrate ait été une sotise ? Il y a des noms si respectables, qu'on ne sçauroit, pour

ainsi dire, les attaquer 1), sans attaquer le genre humain. *Parcendum est caritati hominum*, dit si bien Cicéron. M. Despréaux, tout Despréaux qu'il étoit, essuya, de la part de ses amis, des critiques très-ameres, sur ce qu'il avoit dit de Socrate dans son *équivoque.* Il s'en sauvoit en disant qu'il n'avoit pu immoler à Jésus-Christ une plus grande victime que le plus vertueux homme du paganisme.

L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, l'emporteroit peut-être sur ma paresse, & m'engageroit à vous écrire d'autres réflexions ; mais le métier de Critique est un désagréable métier, & pour celui qui le fait, & pour celui en faveur de qui on le fait. D'ailleurs, je vous exhorte à chercher des censeurs plus éclairés & moins intéressés que moi.

---

1) La maniere dont Racine explique les dernieres paroles de Socrate est fort ingénieuse, & est peut-être la véritable. M. Dacier, M. Rollin, & sur-tout la réponse de Criton, qui prend ces mots dans le sens naturel, m'ont persuadé que j'en avois pu dire ce que j'en ai dit, d'autant plus que Socrate ne parlant, même dans ses derniers moments, que d'une façon incertaine sur l'immortalité de l'ame, m'a toujours paru un homme inconcevable.



URBIS ET RURIS DIFFERENTIA.

QUANQUAM Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
Et quisque in lato carcere clausus ovet,
Nescio quid nostris arridet gratius arvis,
Quod non in tantæ mœnibus urbis habet.
Illìc assurgunt trabibus subnixa superbis
Atria, & aurato culmine fulget apex.
Sed mihi dulcius est sylvas habitare remotas,
Tectaque quæ sicco stramine canna tegit.
Illìc ultrices posuêre sedilia curæ,
Illìc insidiæ, crimina, furta, latent.
Hìc requies, fidum pietas hìc inclyta portum
Invenit; his lucet sanctior hora locis.
Illìc sæva fames laudum; hìc contemptus honorum;
Illìc paupertas; hìc fugiuntur opes.
Urbicolæ ruri, nil rusticus invidet urbi.
Oppida plena dolis, ruraque fraude carent.
Quàm miserum sacris viduas virtutibus urbes,
Quàm miserum stygiis præda manere lupis!
Sed quìd non urbes habitent quoque numina quæris?
Non habitat fœdos gratia pura locos.
Arcet fumus apes, expellunt crimina Christum;
Mors vitam, clarum nox fugat atra diem.
Hìc blandum invitant tranquilla silentia somnum;

Illìc affiduo murmure rupta quies.
Nempè micant, inquis, diverfis floribus horti,
Et lætos cantus plurimà fundit avis.
Ergò diffimulas quàm dulces ruris amœni
Deliciæ, ruris cui levis umbra placet!
Hìc vos fecuris, Mufæ, regnatis in oris;
Hìc vobis virtus jungitur alma comes.
Oppida non fugiunt, fateor, non arma Camœnæ;
Loricam Pallas induit atque togam.
At laxis vitium frænis graffatur in urbe,
Atque illìc Mufæ crimina fola docent.
Necquicquàm pavidos circumdant mœnia reges,
Fruftrà hæret lateri, nocte dieque, manus.
Non vera his, fed falfa quies : miferofque tumultus
Mentis non lictor, non domus ampla movet.
Quifquis amas ftrepitus, per me licet, urbe potire;
Me tamen ipfa magis rura nemufque juvant.

FIN DU TOME HUITIÈME ET DERNIER.

TABLE GÉNÉRALE

DES ŒUVRES

DE JEAN RACINE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME.

TOME CINQUIÈME.

TOME SIXIÈME.

Œuvres diverses en vers et en prose.

TOME SEPTIÈME.

Abrégé de l'Histoire de Port-Royal.

Discours académiques.

Fragmens historiques.

Ouvrages attribués à M. Racine.

Vers attribués à Racine.

TOME HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.